



Bajazet; tragédie

Jean Racine

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVERTISSEMENT

La tragédie de Bajazet, longtemps négligée*, a été jouée à plusieurs reprises, de notre temps, par la Comédie- Française. Elle mérite mieux que l'oubli où on semblait l'abandonner. Elle fait partie de ces tragédies réputées, on ne sait pourquoi, de second ordre, comme Rodogune, comme Nicomède, comme Mithridate y rarement reprises, assez peu relues : elles valent pourtant qu'on les représente plus souvent sur nos grandes scènes françaises.

On n'a pas gardé, dans cette édition, la reproduction de l'orthographe et de la ponctuation que porte l'édition de 1697, la dernière revue et corrigée par Racine lui-même. En effet, cette restauration du texte primitif offre un intérêt beaucoup moindre pour Racine qu'elle n'en pourrait présenter s'il s'agissait de Corneille. Racine se préoccupait peu de l'orthographe, revoyait sans beaucoup de soin les épreuves ; le même mot est souvent écrit de différentes façons : c'est moins l'orthographe de Racine que celle du texte ; c'est celle de l'époque, et si à ce titre elle est intéressante, on trouvera au cours du commentaire les remarques qu'elle comporte.

Celui-ci est fait de plusieurs commentaires indépen-

j. Voyez Noticây pag. 45 sq.

AVERTISSEMENT

dants et juxtaposés, destinés à éclaircir des questions de tout ordre, histoire, histoire littéraire, critique dramatique, géographie, philologie, etc. On s'est abstenu autant que possible des notes purement laudatives, réservées au commentaire oral. On s'est attaché à résumer les différentes recherches auxquelles donne lieu le détail du texte. L'explication de vive voix ne saurait les faire connaître, y ayant impossibilité matérielle pour le professeur de faire précéder chaque morceau à expliquer, d'une préparation minutieuse et lente. C'est ainsi que l'on trouvera, soit dans la Notice, soit dans les notes, tout ce qui a rapport à l'histoire, aux mœurs des Turcs en ce qui touche notre tragédie, aux divers incidents qui se produisirent soit à Tapparition, soit aux reprises de la pièce, des citations, des appréciations de critiques autorisés, des rapprochements pour lesquels on s'est étudié surtout à éviter la banalité.

Bien qu'aucune librairie classique n'ait encore son édition à part de Bajazet, les documents et les travaux antérieurs ne nous ont nullement fait défaut. Nous avons largement puisé dans l'édition de Louis Moland, dans la très savante notice de Paul Mesnard, édition des Grands Ecrivains, dans la petite et très estimable édition du théâtre de Racine, par M. Bernardin, etc., etc. *.

Nos recherches à travers ces excellents travaux nous ont valu beaucoup de connaissances nouvelles ; nous serons heureux de voir le lecteur bénéficier de nos acquisitions.

i. Voyez, dans la Notice, la Bibliographie.

fmmmm

ANALYSE DE LA PIÈCE. — l'aCTION. LES PERSONNAGES.

Le sultan Amurat, en partant pour aller assiéger Bagdad, a confié le soin de faire périr Bajazet, son frère, à la sultane Roxane. Celle-ci est devenue éprise de son captif, et ne songe qu'à le sauver, dût-elle le faire monter sur le trône d'Amurat, trahi et renversé. Le régime sévère du sérail s'oppose à de fréquentes entrevues entre Bajazet et Roxane : elle se confie à la jeune Atalide, qui porte les messages amoureux de la sultane au captif : confiance mal placée, car elle fournit à une rivale de fréquentes occasions de revoir en sécurité son amant.

L'amour de Bajazet et d'Atalide n'est pas né de ces entrevues furtives. Atalide, fille du sang ottoman, est cousine de Bajazet. Elevés ensemble, ils s'étaient de bonne heure destinés Tun à l'autre. La prudence les contraignant à la feinte, ils ne désabusaient pas Roxane, qui se fiait à sa messagère.

Un jour vint où il fallut songer à prendre parti. Roxane ne pouvait différer davantage le moment où elle se déci-

derait à trahir ou à servir le sultan, en immolant ou en sauvant Bajazet. C'est ici que la tragédie commence ^ . Elle traverse trois phases, dont la dernière n'est qu'un retour à la première.

Bajazet, interrogé par la sultane, qui lui offre le trône ou la mort, n'hésite pas à répondre selon son cœur : il refuse le trône. Roxane décide la perte du perfide.

Bajazet revoit Atalide. Celle-ci, pleine de son amour, frémit d'horreur à la pensée que son bien-aimé va périr; tous les moyens seront bons pour l'arracher à la mort; qu'il feigne d'aimer Roxane, c'est plus qu'il n'en faut pour écarter momentanément

ment la terrible vengeance. Bajazet repousse d'abord ce projet, trop contraire à sa fierté native, mais l'amour dompte l'orgueil : il promet de feindre.

Atalide se voit à peine obéie qu'elle gémit sur cette obéissance. Le péril une fois écarté, elle n'écoute plus que sa jalousie, irritée à la pensée que Bajazet a pu parjurer son amour aux pieds d'une rivale.

La feinte qu'elle a exigée prend à ses yeux d'amante l'apparence d'une horrible réalité, d'une trahison noire. Elle accable de ses reproches Bajazet qui vient lui annoncer qu'elle est obéie et qu'il est sauvé.

Il n'en fallait pas tant pour faire détester à Bajazet cette feinte à laquelle sa fierté s'était mal pliée. Les jalouses défiances d'Atalide trouvent un cœur tout préparé à rejeter le masque, à détromper Roxane, à lui redire une seconde fois qu'il ne saurait l'aimer². Dès lors, l'intrigue est finie, et les deux derniers actes ne sont plus que le récit de la vengeance lente de Roxane. La sultane trop éprise ne peut se rendre à la pénible évidence ; il lui faut des preuves multiples et palpables avant de s'avouer à elle-même l'échec de son amour; enfin, quand le doute n'est plus possible, quand elle se sait trahie sans retour, alors seulement elle se décide au châtiment qui coûte si cher à son cœur. Elle ne peut jouir de cette vengeance, et tombe elle-même, victime du complot dont elle avait eu l'idée. Les révoltés ne s'arrêtent pas avec elle, mais l'entraînent à sa perte. Ils sont conduits par le ferme et habile vizir, trop intéressé

i. « Choisissant la journée d'une crise tragique, il y enserme l'action, qui par là éclate d'autant plus, et porte plus loin, comme

la charge d'un canon rayé. » E. Dbschanel, Racine[^] I, p. 265.

Acte III, se. V

à la révolte pour ne pas prévenir par un coup de main le retour d'Amurat. La fin de la tragédie est sanglante. Aucun des personnages principaux ne survit. Bajazet est tué par ordre de Roxane. Roxane périt assassinée par l'émissaire du sultan. Cet émissaire est égorgé par les soldats du vizir. Atalide se perce le sein à la nouvelle de la mort de Bajazet. M""® de Sévigné n'entrait pas dans la raison de cette grande tuerie. Nous verrons qu'elle s'explique.

L'action est donc simple, quoiqu'on lui ait souvent fait le reproche d'être compliquée et traînante i. Un examen un peu rapide a pu seul déterminer une aussi fausse opinion. Un amant placé entre deux femmes, dont il n'aime qu'une, consentant à tromper Tautre par complaisance pour la première, puis renonçant à feindre plus longtemps, bravant la mort qui l'attend, et qu'il préfère à une dissimulation trop peu noble pour sa fierté : voilà toute la pièce 2.

L'action se passe entre quatre principaux personnages

4. Bajazet a été souvent fort maltraité. La HAIq>E l'appelait « une tragédie du second ordre, qui n'a pu être écrite que par un auteur du premier. » Un autre écrit :

« Malgré tout l'art d'un si grand maître, cette pièce me paraît toujours non seulement hors d'état d'être représentée telle qu'elle est sur le théâtre de la Réforme, mais, de plus, je ne crois pas

possible de la corriger quand même je connaîtrais quelqu'un d'assez hardi pour réformer M. Racine. On trouve à chaque instant dans Bajazet les expressions les plus vives et les plus touchantes ; elles sont pour ainsi dire l'âme de la pièce, qui par conséquent ne peut jamais faire dans l'âme des spectateurs d'autres impressions que celles de la mollesse et de la corruption ; je ne la crois donc point susceptible de correction, ni digne en aucune matière du théâtre de la Réforme. » (Riccoboni. De la Réformation du théâtre.) Il faut se défier des réformateurs. Platon chassait Homère de sa république, et Riccoboni n'est pas Platon.

Stendhal est encore plus sévère : « Quel est l'homme un peu éclairé qui n'a pas plus de plaisir à voir aux Français la Marie Stuart de M. Lebrun que le Bajazet de Racine? » {Racine et Shakespeare^ p. 18.) La bizarrerie même de la comparaison nous renseigne sur sa justesse. Depuis 1823, Marie Stuart a bien perdu de sa vogue. Qui la connaît aujourd'hui?

2. Après 1672, le même sujet a été repris en 1687 par Girault de Sainville dans une nouvelle égyptienne Philadelphie^ plate traduction en prose des vers de Racine. Voltaire l'a traité à nouveau dans sa médiocre tragédie de Zulime. On

Jeut rapprocher encore de Roxane la Camargo de Musset, dont la situation est la même, et aussi la Catarina Rragadini disputant à la Tisbé le cœur de Rodolfo. La princesse Georges d'Al. Dumas fils (1869), est le drame de Racine renouvelé. « Loin de vouloir piller Racine, dit l'auteur dans sa préface, je voulais au contraire, si quelqu'un s'avisait de l'analogie, montrer, comme je l'ai dit, la différence des sentiments entre une maîtresse et une épouse, entre une musulmane et une chrétienne, entre la passion et l'amour. » Lire un intéressant parallèle de M. Sarcey {Le

Tetnps^ 11 avril 1887) entre les deux pièces de Racine et de Dumas, où l'on notera quelque injustice et même quelques erreurs en ce qui concerne Bajazet ; celle-ci par exemple : « Rajazet se trouve entre deux femmes... Il va de l'une à l'autre, les trompant toutes deux. » 11 trompe Roxane, mais jamais Atalide, à qui il reste toujours fidèle. S'il fait une déclaration à Roxane, c'est par l'ordre d' Atalide, qui le supplie de songer avant tout à son salut, pour l'amour d'elle-même.

que nous séparerons ici pour donner à chacun sa physionomie propre et son caractère ^ : Atalide et Roxane, Bajazet et Acomat. Un cinquième personnage ne paraît pas : sans cesser d'être invisible et présent, il exerce sur l'action une influence terrible. C'est le sultan, le féroce Amurat, dont le caractère se résume en deux traits : soupçonneux et cruel. De Bagdad, il tient le fil de toutes ces existences qui s'agitent dans l'ombre du sérail, et l'épouvante de son nom emplit ces voûtes, ces « détours » où brillent à chaque porte les piques de ses muets.

Atalide n'est pas ordinairement considérée comme le premier rôle de femme dans Bajazet"^, On réserve cet honneur pour Roxane, surtout à notre époque où le souvenir de M"® Rachel confirme singulièrement les titres de la sultane à la prééminence. Et pourtant l'opinion publique pourrait bien, ici encore, se tromper. Le rôle d'Atalide vaut celui de Roxane, si même il ne le surpasse pas. Une assez forte raison de penser ainsi serait déjà que Racine pensait de même. A sa meilleure actrice, à celle qu'il estimait on sait comme, la Champmeslé, il confia le soin de représenter non la sultane, mais son humble rivale. Si la célèbre artiste

1. L. Paulhan, De Vinterprétation des types littéraires, « Revue Bleue » 14 mai 1887.

« Tout lecteur est un collaborateur de l'écrivain qu'il lit... Lorsque nous avons entendu prononcer un certain nombre de paroles par une personne que nous rencontrons quelquefois, de ces paroles et d'autres nous nous faisons, mèn^e involontairement, une certaine idée du caractère et des habitudes d'esprit de cette personne... Nous faisons de même avec les héros d'un roman ou d'un drame. A mesure que nous les voyons agir, leur caractère se révèle à nous. » Voir dans ce même article quelques aperçus ingénieux sur la liberté dans l'interprétation.

2. Dans ses remarquables études sur Racine, M. Deschanel accorde les deux premières places à Roxane et Acomat, pour reléguer dans une demi-ombre Bajazet et Atalide, les deux soupçonnés. Rien n'est plus juste que ce classement, quand on se place au point de vue particulier de la couleur locale. Il est incontestable que, de ces quatre personnages, les deux derniers sont moins Turcs, et qu'Acomat est bien le plus Turc de tous : sera-ce une raison pour faire d'Acomat un personnage du premier plan? On a voulu à tout prix trouver très turque une tragédie qui l'est médiocrement. Le costume, le langage, les coutumes sont encore bien un peu celles de Versailles. On a objecté : « Sans doute, on ne trouve

f>as dans Bajazet tout le bric-à-brac des Orientales ou de Delacroix; mais toute a turquerie est d'abord dans l'action, puis dans les caractères. » L'action est turque, il est à peine besoin de le dire. Quant aux caractères, si Acomat est Turc, si Roxane l'est encore assez. Atalide et Bajazet le sont beaucoup moins, et pourtant tout l'intérêt va de Bajazet à Atalide, c'est-à-dire sont bien les protagonistes du drame. Racine leur a refusé la turquerie, mais il en a fait des premiers rôles. Avec Bajazet, nous ne sortons pas de la

manière ordinaire de Racine et de ses contemporains : c'est un nouveau chef-d'œuvre qui prend place dans la galerie des tragédies amoureuses.

« Au XVII^e siècle, le théâtre en France et en Espagne est surtout consacré à exprimer l'amour et par conséquent aussi la jalousie. » (Saint-Marc Girardiit, Cours de littérature dramatique, tome V, page 340.)

joua quelque temps Roxane, Racine ne lui laissa pas ce rôle, et la fit revenir à celui d'Atalide. Ce serait déjà une sérieuse présomption en faveur de cette manière de voir que l'avis de Tauteur en personne. Elle s'accorde d'ailleurs avec les résultats d'un plus ample informé.

Atalide est le rôle important de la pièce, et peut-être le plus nécessaire. Toute l'action repose et évolue sur elle. Qu'on se rappelle la première péripétie. Roxane vient trouver Bajazet pour lui dire : « Il faut en finir; nous n'avons plus de temps à perdre, épouse-moi. » Bajazet n'hésite pas, il refuse. « Donnez-moi le trône sans vous, ou prenez votre victime. » La réponse de Roxane dépitée est un arrêt de mort :

Du sultan Amurat je reconnais l'empire.

...Que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Voilà une conclusion. Amurat peut revenir. Il trouvera tout en état de le recevoir. La pièce pourrait finir; mais il n'y aurait pas eu de pièce.

Il s'agit de faire revenir Bajazet sur sa détermination. Acomat le tente sans succès i. Atalide seule y réussit, et voilà toute la tragédie lancée d'un autre côté sur une simple prière de la jeune

filles. Ce que Bajazet avait refusé à Acomat par fierté, il l'accorde à son amante par tendresse, parce qu'il ne peut faire autrement, parce qu'Atalide se tuera s'il ne consent lui-même à conserver ses jours :

Elle {Roxane} aura plus de soif de mon sang que du vôtre,

Et je pourrai donner à vos yeux effrayés

Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

Il faut bien se résoudre. Il n'y va pas seulement de l'honneur de Bajazet, il y va de la vie d'Atalide. Atalide sera obéie.

A ce moment, voici où en sont les choses. Roxane est persuadée que Bajazet l'épouse, qu'Atalide épousera Acomat; il ne reste plus qu'à perpétrer ces différents hymens et à préparer à Amurat un retour aussi désagréable qu'inattendu. Mais la pièce ne peut finir ainsi. On plaindrait trop la malheureuse Atalide sacrifiée, et trop de doutes planeraient sur le ménage de Bajazet et de Roxane,

i . Acte II, scène in.

On se fierait peu à ce mariage de raison. Qui va créer la périclète nouvelle? Qui va relancer l'action du côté opposé ? C'est encore Atalide. Une fois le danger passé, elle se laisse aller à la jalousie ; elle ne peut supporter l'idée que son amant se soit agenouillé devant une autre qu'elle. Sa tendresse alarmée lui exagère la démarche qu'elle-même a ordonnée, qu'elle redoutait déjà même avant de l'avoir demandée :

Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi?

Peut-être Bajszet, secondant ton envie, Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

Aussi quel accueil quand elle revoit son trop docile amant. ♦
Perfide, lui dit-elle, ne pouvais-tu m'épargner cette honte d'aller parjurer notre amour aux pieds de ma rivale! » C'est son « Qui te l'a dit? » .

La jalousie d' Atalide fait un revirement complet dans l'action, qui revient à son point de départ. Bajazet renie sa feinte momentanée, il renouvelle à Roxane l'aveu de son indifférence, et cette fois la pièce finit comme elle aurait déjà pu finir au second acte, par la vengeance de la sultane ¹. La pièce a viré surelle-même, et c'est Atalide, c'est sa passion, ses retours, ses remords, sa jalousie, qui ont fait ainsi pivoter le drame. Atalide mène Bajazet et Bajazet détermine la colère ou l'amour de Roxane : si bien qu'Atalide les conduit tous. De ce point de vue la pièce se déroule, nette et simple, comme il convient à un chef-d'œuvre du xvii^e* siècle ².

Après ce rapide examen, il serait inutile d'insister longuement sur le caractère de cette jeune et aimable princesse, si passionnée, si charmante. L'amour emplit son cœur, un amour délicat, bien délicat pour une Turque de harem, un amour que la simple apparence de partage offense et blesse, la passion ardente d'un cœur vierge qui réservait à son bien-aimé le trésor intact de sa tendresse longuement couvée, et que la moindre blessure brisera. Atalide ne pouvait survivre à Bajazet. Elle sans lui n'est

1. Il n'en va pas au théâtre comme en morale, où Vauvenargues appelle char[^] latans « ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer ».

2. M. Krantz, dans sa thèse sur *V Esthétique de Descartes*[^] a finement marqué ce caractère de simplicité dans les chefs-d'œuvre du xvii^e siècle.

plus qu'un corps sans âme, et le dernier soupir de son agonie n'est que le dernier cri de son amour i.

Alfred de Musset a nettement tracé en quelques lignes le caractère de Roxane : « Roxane est une belle esclave devenue sultane par caprice, amoureuse par les sens seulement, furieuse sans ironie, dissimulée par boutade, lascive et emportée, mais surtout jalouse. » *Uamour*^{*} — ou plutôt le désir, — irrité par la résistance, exaspéré par la jalousie, fait de cette femme une figure originale, qui se dessine, grande et terrible, sur un fond de tapisseries orientales, une main sur son cœur, et l'autre sur la garde de son poignard. Quelle conception puissante, celle de cet amour effréné, tyrannique, purement sensuel, qui s'offre brutalement, qui survit aux refus comme aux affronts ! La belle esclave devenue sultane ne connaît point les délicatesses de l'amour ou de la pudeur. Vendue à l'encan sur quelque

1. Atalide gêne M. Sarcey, qui la malmène fort peu galamment, il la traite d'« intolérable gêneuse », de « plaignarde maîtresse ». Atalide serait effectivement gênante dans une tragédie où le principal personnage serait un profond diplomate comme *Acom*[^]t, et où le principal intérêt serait une grave question de politique. Mais pourquoi demander à Racine ce qu'il n'a pas voulu nous donner ? Racine n'a vu dans l'aventure de *Bajazet* qu'un thème à variations de psychologie amoureuse, où il excellait. Que resterait-il donc de la pièce, si on en ôtait ce que M. Sarcey appelle les « considérations d'amourettes » ? — Il y a longtemps que La

Harpe avait déjà formulé le même reproche : « Il me paraît que dans cette

l'œuvre Racine s'est trop laissé aller au plaisir de peindre les délicatesses de l'amour qu'il entendait si bien, et ces petites choses qui tiennent une si grande place dans le cœur des amants. Elles étaient parfaitement bien placées dans *Érinice* où il ne s'agit que d'une séparation ; mais il a oublié qu'elles ne l'étaient pas dans une pièce où tous les personnages périssent, excepté Acomat. Ce n'est pas par des idylles qu'il faut amener des meurtres. » Et pourquoi pas ? Les drames de l'amour sont aussi sanglants que d'autres. De plus reprocher à Racine d'avoir sacrifié à une intrigue amoureuse les intérêts politiques de la Turquie, c'est oublier le rôle prépondérant que joue l'amour dans la littérature du xvii^e siècle, où il est le principal ressort des romans, des œuvres dramatiques, comme aussi la grande occupation des ruelles. Racine a préféré un sujet d'amourettes à une étude moins banale de la politique turque. Peu lui importait la banalité du sujet : il ne mettait son originalité que dans la façon de le traiter, et en cela il était bien de son temps. « L'invention dans les arts est de nos jours la qualité que nous estimons le plus. Le xvii^e siècle ne semble point en avoir fait autant de cas

que nous. La Fontaine n'a pas inventé le sujet de ses fables; il l'a pris çà et là... s'entendent l'invention d'une façon fort différente de leurs prédécesseurs. Ils ne s'inquiètent pas de l'invention des événements : ils s'attachent surtout à la peinture des caractères et des passions... Ce genre d'invention, qui est le plus élevé de tous, se confond avec l'expression; non pas avec l'expression qui signifie seulement l'art des mots, mais avec l'expression qui tient à la force des sentiments et des pensées, à leur choix, à

leur ordre, au style en un mot, car le style veut dire tout cela dans la littérature comme dans la peinture... Prenez, dans la peinture italienne^ les sujets : quelle monotonie I Prenez l'expression des figures : quelle variété et quelle abondance I Nos poètes dramatiques du xvii^ siècle, comme peintres de l'amour jaloux, ont au suprême degré ce don de l'expression inventive. » (Saint-Marc Girardin, Cours de littérature dramatique^ t. V., p. 409.)

marché public, jamais on ne lui a fait la cour, jamais elle n'a connu les timidités de la première résistance. Elle ne connaît de Tamour que la volupté.

Le sultan était absent depuis quelque temps déjà. On parle à Roxane d'un beau jeune homme que recèle le sérail. C'est celui même qu'elle a ordre de tuer. On lui vante ses charmes, et aussitôt une curiosité malsaine trouble les sens de la sultane.

La sultane éperdue, N'eut plus d'autres désirs que celui de sa vue.

Elle le voit, il ne détrompe pas son attente, et déjà elle le désire. C'est un caprice dangereux, elle le sait bien. Un mot d'Amurat la perd, s'il apprend quelque chose. Elle risque sa tête sans hésiter, avec un mépris du danger qui la rend héroïque et qui mériterait un meilleur sort.

C'est elle qui fait les avances, avec toute l'impudeur d'une houri faite pour le plaisir, avec aussi toute la cruauté féroce d'une sultane qui peut faire tomber une tête à chaque coup de son éventail. Elle s'offre brutalement : c Prends-moi, ou meurs ! »

Ce cri, elle le répétera bien des fois avant la catastrophe finale. Elle menacera souvent, sans oser agir. C'est sa manière à elle de

dire : « Je t'aime ! » Avant d'accomplir sa menace, elle différera toujours, refusera de croire à l'évidence, rivée à l'espérance de voir céder un jour l'indifférence de son amant, et ne pouvant se décider à perdre pour jamais les restes de ses dernières illusions. Jamais passion ne fut plus tenace.

Bajazet l'a repoussée une première fois. La sultane rugit de dépit, il semble que tout soit bien fini :

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait. Holà ! gardes, qu'on vienne.

■ ^ Déjà Ton voit Bajazet chargé de fers, ramené dans son cabanon, un lacet au cou. Et point du tout. Si l'on a fait venir les gardes, c'est pour leur dire que le sérail soit désormais fermé. La sultane se retire sans donner d'ordres contre lui. Il demeure là tranquillement, à causer avec Acomat, puis avec Atalide. On a eu plus de peur que de mal.

Plus tard, la sultane, un instant dupée, se voit repoussée de nouveau. Cette fois, les choses ne peuvent plus se passer

si doucement, d'abord parce que c'est une récidive, et puis il n'y aurait plus de raison pour que la pièce ne continuât pas ainsi à perpétuité. Il va falloir sévir. Elle le fera, mais avec quelle lenteur ! Comme elle prolonge l'instruction du procès, comme elle est peu pressée de voir tomber la tête du coupable ! Et pourtant, le cas est bien plus grave. La sultane n'est plus seulement repoussée, elle est sacrifiée à une autre femme, et son dépit s'accroît de toutes les fureurs de sa jalousie. Eh bien ! non, le châtiment ne sera pas si prompt qu'on s'y attendrait. La sultane prend son temps ; il faut voir avant d'agir. Elle dit à Atalide : « Je vais tuer Bajazet. » Celle-ci s'évanouit. Voilà au moins une preuve que Ba-

jazet ne lui est pas indifférent. Cela ne suffit pas, il faut voir encore. « Observez ses regards, ses discours, » recommande-t-elle à ses esclaves. Et dans un monologue qui est un pur chef-d'œuvre, une étude admirable du cœur humain, elle s'interroge, s'ingénie tantôt à s'exciter, tantôt à justifier ses hésitations. « Qui sait? Peut-être Atalide aussi est-elle dédaignée? Il faut maintenant tenter Bajazet. Mais si mes soupçons étaient fondés? Irai-je m'exposer encore à ses mépris? Allons donc, Roxane, ferme les yeux! Je veux tout ignorer! » C'est lorsqu'on sait trop, qu'on a besoin de s'exhorter à l'ignorance. Enfin, un billet de Bajazet à sa rivale ne peut plus laisser subsister en elle l'ombre d'un doute. L'évidence devient aveuglante. On attend cette fois l'ordre immédiat : A mort! — Pas encore. Acomat est pourtant là, le glaive en main. Un mot, et Bajazet meurt. Et c'est la sultane qui le sauve, qui diffère elle-même l'instant suprême :

Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.

Acomat ne s'y trompe pas.

Il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

Roxane l'aime toujours, et l'indulgence plénière serait le prix d'un seul regard de l'inconstant. Elle oublierait d'autant plus vite que le souvenir d'Atalide ne gênerait nullement son cœur habitué au partage.

Il y a là une peinture énergique, expressive, de l'amour tel que Racine l'a rarement dépeint ^, l'amour sans idéal-

1. Roxane est bien différente d'Hermione, d'Ériphile ou de Phèdre, ces autres amantes malheureuses et jalouses.

lisme ni délicatesse [^]. Il n'existe pas seulement en Turquie. De savoir si Roxane est Turque ou non, peu importe. Elle est vraie et humaine. Son rôle est une étude approfondie, une analyse délicate de la passion, exprimée dans le langage amoureux du xvii^e siècle, entre gens bien élevés qui savent les convenances, et se disent « Seigneur », ou « madame », ou « princesse » 2,

L'amour ne remplit pas à lui seul le cœur de Roxane ; la possession de Bajazet ne lui suffirait pas. Il faut qu'il serve son ambition 3. Préférée par Amurat à ses compagnes, elle n'a pu le décider à l'épouser.

L'occasion se présente de monter sur le trône d'Othman. Le hasard lui met entre les mains un jeune homme condamné à mort, qu'elle peut sauver, qu'elle sauvera à une condition : il sera sultan et la prendra pour femme. C'est le rêve de sa vie, la seule gloire où elle aspirait qu'elle voit réalisée en un moment. Quel triomphe pour cette belle parvenue, de monter sur le trône d'où les femmes sont

1. Roxane en ses ardeurs sans frein, sans retenae, A l'orgueil d'une amante et d'une parvenue... De son jeune captif la beauté l'a séduite ;

Un amoureux transport et l'embrase et l'excite. Sur lui ses longs regards errant avec plaisir Doivent étinceler des flammes du désir.

(Samson, Art Théâtral, 1. 1. p, 87.)

Il y a du vrai sous cette exagération de Stendahl :

« Rien ne ressemble moins que nous aux marquis couverts d'habits brodés et de grandes perruques noires, coûtant mille

écus, qui jugèrent, vers 1670, les pièces de Racine et de Molière. Ces grands hommes cherchèrent à flatter le goût de ces marquis et travaillèrent pour eux. » (De Stendahl, Racine et Shakespeare, p. 1.) Le théâtre reflète l'époque. « Lorsque la Révolution, qui a changé l'état social et politique d'un peuple, commence à se faire jour dans la littérature, c'est en général par le théâtre qu'elle se produit d'abord et c'est par là qu'elle demeure toujours visible. » (De Tocqueville, la Démocratie en Amérique.)

2. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce rôle de Roxane est le seul où l'ambition ne refroidisse pas l'amour, qu'ordinairement tout autre mélange refroidit ; c'est qu'ici l'intérêt de ces deux passions est le même, et qu'elles sont inséparables dans leur objet. Roxane ne peut épouser son amant qu'en le mettant sur le trône et en y montant avec lui. Le danger commun la justifie : c'est une des plus heureuses combinaisons dont Racine ait été redevable à la nature du sujet, et qui rendent la conception de ce rôle si tragique. » (La Harpe.)

« Roxane est agitée à la fois par l'ambition et par l'amour : mais avec ce trait caractéristique que l'amour, chez elle, est un emportement des sens, accru des fureurs jalouses qui fermentent dans le harem. » (E. Deschanel, Racine[^] p. 278.)

3. Mⁱ« Clairon dans ses Mémoires estimait que la passion n'entrait pour rien dans les calculs de Roxane. Elle en fait une parvenue ambitieuse qui ne voit dans Bajazet qu'un moyen com-mode d'arriver au trône. « Quand l'amour a précédé les vices[^] il peut se soutenir encere quelque temps avec eux ; mais je ne crois pas qu'il puisse naître dans un cœur déjà vicié. Les intrigues du vizir et l'espoir de parvenir au rang qu'Amurat lui refuse sont les seuls motifs qui déterminent Roxane à voir Bajazet. La vue d'un

homme plus jeune que son bienfaiteur et son maître excite une fermentation dans ses sens qu'elle prend pour de l'amour; mais tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, prouve seulement une

toujours éloignées, que seules occupèrent la femme du grand Bajazet I®', et l'illustre Roxelane! Il convient de faire entrer pour une juste part ces espérances ambitieuses dans la ténacité avec laquelle Roxane s'attache à Bajazet : il n'est peut-être pour elle qu'un marchepied commode. Si elle hésite à le- faire disparaître, c'est qu'elle supprimerait d'un coup et pour jamais l'objet de son amour et l'instrument de son ambition : conception hardie e4 puissante; elle mérite l'hommage que lui décernait Voltaire en passant tandis qu'il commentait la Médée de Corneille :

« Quelle différence entre Roxane et Médée! Le rôle de Médée est l'essai d'un génie vigoureux et sans art, qui en vain fait déjà quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe son siècle; et le rôle de Roxane est le chef-d'œuvre de l'esprit et du goût dans un temps plus heureux; l'une est une statue grossière de l'ancienne Egypte; l'autre est une statue de Phidias i. »

Passons du côté des hommes : Bajazet, d'abord, le héros et le parrain de ce drame.

Voilà un personnage que les sévères critiques ont bien malmené, à tort selon nous. On lui a fait, au total, deux reproches. Il n'est pas assez Turc, et il conserve une position toujours fautive 2.

Il suffit de s'entendre. Il n'est pas assez Turc : ceci est parfaitement vrai, mais nous passons condamnation sur ce reproche qui plane sur la pièce tout entière. Voltaire l'avait déjà dit ;

Racine observe les portraits De Bajazet, de Xipharès.

De Britannicus, d'Hippolyte :

A peine il distingue leurs traits.

Ils ont tous le même mérite ; Tendres, galants, doux et discrets; Et l'amour qui marche à leur suite, Les croit des courtisans français*.

illusion voluptueuse et momentanée. Sa vanité blessée, son ambition trahie, sont les seules sources de ses larmes : le soin de sa grandeur remplit toutes les facultés de son âme. » {M"» Clairon, Mémoires.) Au fond, il n'y a peut-être là qu'une question de mots. L'amour qu'éprouve Roxane est bas et grossier, c'est, un désir sensuel, mais cela aussi s'appelle l'amour. Tout dépend de la définition qu'on donne à ce mot.

Temple du Goût

Et Corneille avant lui. Non, sans doute, il n'est pas assez Turc. Un Turc n'y mettrait pas tant de façons. Il dirait à Roxane : « Je t'épouse, » et une fois maître de la ville, de Tarmée et de l'empire, il la ferait coudre dans un sac. Il serait tout simplement odieux i.

Ce grief écarté une fois pour toutes, est-il vrai que ce rôle soit indécis et faux? « Bajazet, â-t-on dit, n'a pas un instant de franckise. A Roxane, qui lui demande sa main, il ne répond ni oui ni non ; ce sont des réticences, des silences, des restrictions mentales à la façon d'Escobar; Bajazet tombe sous le coup des railleries de Louis de Montait; qu'il parle donc une bonne fois sans tergiverser, on n'attend que cela. » Voilà qui va fort bien, mais qu'on nous permette deux considérations.

D'abord, si Bajazet n'avait pas quelque motif d'ordre majeur, il ne se tairait pas, il parlerait franchement. Que risquerait-il? La mort? Mais il ne la craint nullement. Il s'offre de lui-même au bourreau : « Prenez votre victime ; * et sa fin, quand il tombe sur les cadavres qu'il a faits, est la fin d'un brave.

S'il hésite à parler, c'est donc qu'il est retenu par quelque sérieux motif. Ce motif, c'est son amour pour Atalide. C'est ce que Geoffroy avait déjà parfaitement senti. Ce n'est nullement pour sa vie qu'il craint, il l'offre à tout moment: c'est pour la vie de celle qu'il aime. Il sait tous les dangers qu'elle court si jamais Roxane découvre leur ruse; il ne s'est pas fait illusion; la condition mise par Roxane détrompée à la vie de Bajazet, c'est la mort d' Atalide :

Dans les mains des muets viens la voir expirer.

Et le premier soin de Bajazet est de continuer à protéger

1. Aussi a-t-on quelque peine à suivre M. Sarcey malgré la verve amusante et communicative de son argumentation : « Nous ne pouvons plus aujourd'hui écouter sans sourire les déclarations troubadouresques dont Bajazet enguirlande Atalide; nous ne comprenons pas qu'il s'attarde comme un dessus de pendule à ces amours enrubannées. Comment, voilà un jeune gaillard qui a la mort à fuir, un trône et de la gloire à gagner; qui est engagé par ses promesses envers Acomat; sur la tête de qui reposent les espérances de nombreux conjurés, vainqueurs s'il marche à leur tête, étranglés net s'il les abandonne ; et ce grand nigaud s'arrête à des considérations d'amourettes; il craint de faire de la peine à sa petite cousine qui pousse des soupirs ! — Eh 1 mon ami, va de l'avant, pousse ta pomte et triomphe I et tu verras bien ensuite ce

que tu auras à faire des deux femmes qui te resteront sur les bras. Il y en aura une qu'il faudra poser par terre. Ce sera là un choix à faire, mais plus tard, après la bataille gagnée. »

son amante comme il n'a cessé de le faire au prix de sa fierté et de son honneur :

De mes emportements elle n'est point complice.

Voilà le secret de ce silence, de ces réticences : qu'on juge si une pareille discrétion est faite pour diminuer un caractère. Pour l'homme de cœur, lequel est le plus facile de se laisser aller à un mouvement généreux, ou d'y résister par dévouement? Bajazet est un homme de cœur sans cesse arrêté par l'amour. D'ailleurs, il ne descend jamais jusqu'à la bassesse. Il ne ment pas, il se renferme dans un mutisme équivoque, qui coûte, on le sent, à sa fierté. Si Bajazet avait besoin d'être justifié, il suffirait de rappeler ces vers pleins d'une ardeur jeune et généreuse, ce cri d'un cœur délivré d'un faix pénible, au moment où Atalide regrette que Bajazet ait trompé la sultane :

ciel ! combien de fois je l'aurais éclaircie, Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie, Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !

Et cette éloquente expression du dégoût que lui inspire la duplicité à laquelle Atalide l'a condamné :

Je me parjurerais? Et par cette bassesse...

Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour, Si votre cœur était moins plein de son amour, Je vous verrais sans doute en rougir la première.

Ne voilà-t-il pas parler en brave cœur? Et qui reconnaît là ce faux caractère forgé par l'imagination des critiques qui ont fait son procès à ce « jésuite » de Bajazet?

Acomat est le plus original des caractères de Bajazet. Voltaire l'avait en profonde estime. Quand il refit la tragédie de Racine dans sa modeste Zulime, il n'osa refaire Acomat, et put ainsi rejeter avec plus d'illusion que de vérité, sur l'absence de ce rôle, l'échec de sa pièce.

« Malheureusement, dit-il, la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec Bajazet; et, pour comble de malheur, elle n'a point d' Acomat; mais aussi cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore... Enfin, ce rôle me paraît

20 BAJAZBT

d'autant plus admirable qu'il se trouve dans la seule tragédie où on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

(Dédicace de Zulime à M»» Clairon, 1750, Ed. Garnier t. IV, p. 7.)

Une profonde expérience au service d'une grande ambition, servie par un admirable sang-froid, que les dangers n'étonnent pas plus que les scrupules ne le gênent : tout Acomat est là^.

Ce n'est pas un ambitieux vulgaire, et ses visées sont hautes. Le ministre veut être et rester de fait le maître de l'Empire, sous un sultan qui sera sa créature. Il tient tête à ce grand seigneur sous qui tout ploie, dont le geste tue. Amurat soupçonneux le

laisse inoccupé dans la ville, l'éloigné des janissaires dont il a su conquérir la faveur? Acomat n'est pas homme à subir ces loisirs en courbant l'échiné. Il n'ignore pas qu'Amurat a juré sa ruine : mais il a juré de son côté de la prévenir, dût-il briser sous ses pieds ce maître redouté :

J'ai su lui préparer des craintes et des veilles, Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

1. « Acomat est, par ses principaux traits, le type même d'une certaine espèce d'hommes politiques et, en même temps, un Turc fort vraisemblable. Ses desseins sont bien ceux d'un vizir expérimenté et du ministre d'un despote soupçonneux et jaloux. Ils n'impliquent aucune préoccupation de l'intérêt public, et le vizir ne compte, pour les réaliser, que sur l'intérêt personnel et immédiat de ceux qu'il y associe. Ce plan est hardi et assez compliqué. Comme il sait qu'Amurat, à son retour, le fera probablement étrangler, il veut lui substituer son frère, qui est doux, charmant et de bonne mine. Roxane, souveraine maîtresse au sérail, a reçu l'ordre de faire tuer Bajazet; mais Acomat lui montre ce beau jeune homme, et elle prend feu. Bajazet épousera Roxane, sera sultan, — puis fera d'elle ce qu'il lui plaira. Acomat épousera la cousine de Bajazet et restera le véritable maître de l'empire. Il est bien sûr de son affaire ; l'intérêt de Bajazet et de Roxane lui répond du succès. Mais il a compté sans la fierté du jeune prince, et surtout sans son amour pour Atalide. Il n'a pu soupçonner que cette petite fille irait mettre tout ce grand ouvrage à néant. La finesse d' Acomat est bien ce que nous entendons par « finesse orientale » ; elle est courte par un côté; elle ne fait pas la part du désintéressement possible dans les actions humaines. Mais, au reste, ce dessein, difficile, audacieux et cependant sans grandeur,

le vizir en poursuit l'accomplissement avec sérénité. Ce vieil homme rusé qui a déjà eu l'esprit de survivre à plusieurs sultans et qu'une barque secrète attend toujours dans le port en cas de malheur, envisage tran[quille]ment la mort, et comme il en a la duplicité légendaire, il a bien aussi la résignation, le majestueux fatalisme des hommes de sa race. S'il débitait çà et là quelques versets du Coran, et s'il émaillait ses propos de quelques métaphores incohérentes, il nous paraîtrait Turc avec intensité de la tête aux pieds. » J. Lemaître {Journal des Débats, 12 avril 1887.) Il est certain que, si tous les personnages de Racine étaient de la trempe d' Acomat, M. Lemaître n'aurait pas de peine à établir sa thèse, qui est : Rien n'est plus turc que Bajazet.

WÊÊÊÊÊ

Amurat, quoique tout-puissant, apprendra qu'il s'attaque à plus fort que lui. Le vizir, en dépit du sultao, restera vizir. C'est une mâle figure, énergique et sombre, ce ministre qui brave ainsi son maître, et sait lui soustraire ses moyens de défense, les gardes de son sérail, les janissaii*es de son armée. Sa tactique est admirable. Un mariage avec une fille de sang ottoman serait pour lui un grand honneur et aussi une sérieuse garantie. Atalide sera donc le prix qu'il demandera pour son dévouement à Roxane. L'intérêt et le calcul sont les seuls mobiles à sa démarche, dont l'amour est bien absent. L'amour est chose trop frivole pour de si profonds politiques. Ses flèches s'éraoussent contre la cuirasse du vieux guerrier.

J'aime en elle le sang dont elle est descendue. Par elle, Bajazet, en m' approchant de lui, Me va contre lui-même assurer un appui.

Acomat en sait long, n'a besoin de personne, ne se fie à personne, ne consulte que lui-même. Les circonstances l'ont amené à mettre sa fortune aux mains de Bajazet et de Roxane, dont il use comme d'instruments commodes à ses desseins. Mais, quand la combinaison aura échoué, quelle humiliation, quels remords d'avoir remis à d'autres qu'à lui le soin de réussir :

Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre ! Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains, Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins, Et laissé d'un vizir la fortune flottante Suivre de ces amants la conduite imprudente.

Comme Roxane et Bajazet sont peu de chose à ses yeux 1 Quel dédain pour ces amants^ ces jeunes mains ! Il les

traite en enfants. „„... „

L'expérience du vizir ne se borne pas à la politique : elle s'étend à l'amour. « Je connais peu l'amour »>, dit-il. Il le connaît assez pour démêler avec une sûreté surprenante ses effets et ses hésitations. Lors même que Roxane a prononcé l'arrêt de Bajazet, avec quelle pénétrante sagacité il sait lire au cœur de la sultane, observer ses regrets, sa douleur, son amour toujours persistant et toujours triomphant à travers son dépit et ses fureurs.

Il {Bajcaet) n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

Voilà un mot bien profond.

Ce qu'il connaît le moins, ce sont les scrupules. Il a un profond dédain pour de pareilles timidités. Le mensonge ou le parjure sont de bonne guerre, quand il les croit utiles. Pour entraîner la ville à la révolte, il fait courir le bruit que le sultan est mort. Mais

cette feinte est bien pardonnable. S'il n'était Turc et ministre, on se montrerait plus sévère sur ses procédés en d'autres circonstances. Ses maximes ne sont pas toujours de la plus haute morale. Il pense déjà, comme plus tard Voltaire, que « la politique n'est que l'art de mentir à propos¹ ».

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans Ne doit point en esclave obéir aux serments... ... D'un trône si saint la moitié n'est fondée Que sur la foi promise et rarement gardée.

On comprend qu'avec de pareilles théories il qualifie les hésitations de Bajazet à duper Roxane de « scrupule timide ».

Il a étouffé sa sensibilité. Son cœur de fer est inaccessible aux sentiments ordinaires qui troublent le commun des hommes. Pas un trait ne bouge sur ce visage froid et impassible. Il ne cesse jamais d'être maître de lui². L'amour ne l'aveugle point ; la jalousie, moins encore. « Moi, jaloux? » dit-il à Osmin. Allons donc, ce sont là mièvreries dont il n'est pas capable. Rien ne l'émeut ni ne le touche, fût-ce un péril imminent. Osmin, effrayé, veut fuir. Le vizir l'arrête avec placidité :

Bajazet vit encore : pourquoi vous étonner?

Les situations se dessinent dans son esprit avec précision et simplicité. Il ne voit jamais trouble. Il dédouble et envisage les faces d'une question avec sûreté et une logique toujours solide. Si Amurat fuit, dit-il à Roxane,

S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire, Le conseil le plus prompt est le plus salubre.

1. Voltaire, Annales de l'Empire, Ferdinand III, paix de Westphalie.

2. « Acomat, calme au milieu des dangers qui l'entourent, conduisant une conspiration avec un sang-froid imperturbable, calculant l'avantage qu'il peut retirer de ses passions violentes des personnages qu'il met en jeu pour son élévation, ne peut être rendu que par un comédien habile, qui réunisse dans sa diction l'art qui convient au conspirateur, la finesse propre au courtisan, et l'énergique franchise des vieux guerriers. » (Ricord aîné. *Fastes de la Comédie Française* p. 175.)

mt

Un événement imprévu dérange ses plans ? Un autre aussitôt les remplace. Il sait parer à tout avec une agilité que rien ne surprend. Il faut fuir, conseille Osmin.

J'approuvais tantôt cette pensée, Mon entreprise alors était moins avancée.

Mais il m'est désormais trop dur de reculer.

Et aussitôt un plan de résistance s'organise dans sa tête, et remplace le projet de fuite.

Roxane lui apprend à Timproviste que Bajazet la trompait et qu'il va périr. Le coup est terrible, au moment où tout est préparé pour le triomphe si longtemps espéré. C'est merveille de voir le calme avec lequel il reçoit cette nouvelle. Sa main ne tremble pas en rendant à Roxane le billet de Bajazet qu'il vient de lire. Il comprend aussitôt que l'essentiel est de gagner du temps, de se faire charger, s'il se peut, du soin de cette vengeance ; avec la rapidité de l'éclair, il refait son plan déjoué; il feint l'indignation, il va lui-même aller tuer Bajazet pour venger la sultane, dans l'espoir qu'il pourra lui enlever à temps sa victime, mettre Bajazet à la tête de

l'armée, et revenir confondre la sultane dans la ruine commune de l'empire d'Amurat.

Tout cet échafaudage se dresse en un instant, et le plan réussirait peut-être, n'étaient les délais que la trop amoureuse sultane veut encore apporter au châtement.

Puis, quand tout s'est écroulé, quand toutes les issues sont fermées, quand tout espoir semble interdit, le vizir garde en face de la mort son impassible sang- froid. Son caractère grandit encore à cette heure suprême. Il ne se pique pas de « bénir son trépas » quand les sultans l'ont prononcé, et, crânement, il veut « ' mourir comme un vizir ».

De tous ces personnages, nous l'avons vu, bien peu survivent. Le dénouement de Ba/a^e^ est lamentable. C'est une mêlée horrible dans les corridors du sérail, que le peuple envahit, conduit par Acomat, pour sauver Bajazet, le faire sultan, et l'opposer à Amurat qui arrive. Dans la mêlée, Roxane est tuée par Orcan, l'émissaire du sultan ; Orcan est assassiné par la foule ; Bajazet meurt Tépée au poing sur un monceau de morts et de mourants; à cette nouvelle, Atalide se plonge son poignard dans le sein; Acomat, trompé dans ses espérances, monte sur ses vaisseaux pour s'enfuir. Sultan Amurat peut arriver : il ne trouvera

plus personne. M"" de Sévigné n'entrait pas dans « les raisons de cette grande tuerie ^ » . Les survivants, s'il y en avait eu, n'auraient pas longtemps différé leur mort. Le sultan se serait chargé à son arrivée de cette grande tuerie, s'il ne l'avait trouvée toute faite.

LES SOURCES DE « BAJAZET ». — « BAIAZET » ET L'HISTOIRE

Racine, dans l'édition. de 1672, disait au lecteur : « Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le sérail, il n'y a pas plus de trente ans. Monsieur le comte de Césy était alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet. et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter, lorsqu'il fut de retour en France. Monsieur le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes. Et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en faire une tragédie. >»

Quatre ans plus tard, en 1676, il complétait par quelques détails historiques ces renseignements un peu rapides : « Sultan Amurat ou sultan Morat, empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'Empire et la vie. Le second se nommait Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième était Bajazet, prince de grande espérance; et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siège de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir. Ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis

1. Cette tuerie est d'ailleurs un des rares traits de mœurs turques dans cette tragédie. 11 est très admissible sur une scène où l'on ne murmurerait pas de voir périr les uns après les autres tous les personnages d'Hamlet.

le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnait point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est le fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet. »

Voilà tout ce que Racine nous fournit sur l'histoire. Ces indications sommaires ne suffisent pas, et force nous est de chercher ailleurs les détails que nous voulons connaître sur le sultan Murad, sa famille, son règne, et en particulier l'épisode de Bajazet.

Les faits sont peu connus et peu sûrs. Il plane sur eux une certaine obscurité; ils ne sont guère sortis de la pénombre du sérail. Le sultan que Racine appelle Amurat fut Murad IV, surnommé Errhazi (le Victorieux). Il succéda à Mustapha, son oncle, en 1623. Il réduisit les Druses révoltés, pacifia la Transylvanie, attaqua la Perse, et s'empara de la ville de Revan. Une maladie l'empêcha d'aller châtier les Cosaques, qui s'étaient emparés d'Azof. Il fit capituler Bagdad en 1638. Il mourut en 1640, épuisé par l'excès des liqueurs. Bajazet était son frère. L'histoire de ce malheureux prince est si incertaine, que non seulement sa mort violente, mais son existence même, ont été contestées.

Au lendemain de la première représentation, de Visé, dans son *Mercure galant*, se faisait fort de prouver que dans *Bajazet* tout était pure invention, tout, jusqu'au nom même du héros. En vérité, le mal ne serait pas si grand, et il n'y a là rien qui pût empêcher la tragédie de Racine d'être une belle œuvre dramatique.

Mais de Visé tenait à ses preuves, et il les développa au public : « Voici en deux mots ce que j'ai appris de cette histoire dans les historiens du pays, par où vous jugerez du génie admirable du poète qui, sans en prendre presque rien, a su faire une tragédie achevée. » L'ironie manque de finesse et de justesse. On a vu des pièces « achevées » qui n'avaient « presque rien pris » à l'histoire. L'inexactitude historique n'est pas ce

i. Voici la liste de ses successeurs jusqu'à nos jours :

Murad IV (1623-1640) ; — Ibrahim (1640-1649): — Mahomet VI (1649-1687) : — Soliman III (1687-1691) ; — Achmet II (1691-1695) ; — Mustapha II (1695-1703) : — Achmet III (1703-1730) ; — Mahmoud W (1730-1754) ; — Othman Ifl (1754-1757) : — Mustapha III (1757-1774); — Abdoul-Hamid (1774-1789); — Selim III (1789- 1807) ; — Mustapha IV (1807-1808) ; — Mahmoud II (1806-1839) ; — Abdoui-Medjid (1839-1861) ; — Abdoul-Azis (1861-1876) ; — Mourad V (1876) ; — Abdoul-Hamid II (1876).

26 BÂJAZBT

qui nuit le plus au beau drame d'Hernani, Mais poursuivons : « Amurat avait trois frères quand il partit pour le siège de Baby-lone. Il en fit étrangler deux, dont aucun ne s'appelait Bajazet; et l'on sauva le troisième de sa fureur, parce qu'il n'avait point d'en-fants pour succéder à l'empereur. Ce Grand Seigneur mena dans son voyage sa sultane favorite. Le grand vizir, qui se nommait Mehemet- Pacha, y était aussi, comme nous voyons dans une re-lation faite par un Turc du sérail, et traduite en français par M. du Loir, qui était alors à Cens tan tin ople; et ce fut ce grand vizir qui commença l'attaque de cette fameuse ville vers le levant. A son retour, il entra triomphant dans Constantinople, comme

avait fait peu de jours auparavant le Grand Seigneur, son maître. Cependant l'auteur de Bajazet le fait demeurer ingénieusement dans Constantinople sous le nom d'Acomat, pour favoriser les desseins de Roxane, qui se trouve dans le sérail de Byzance, quoiqu'elle fût dans le camp de Sa Hautesse; et tout cela pour élever à l'empire Bajazet, dont le nom est très bien inventé. »

Il y a dans tout ceci une part de vérité, mêlée à Terreur.

Il est faux que Bajazet soit un nom d'invention ; d'autre part, il est vrai que la sultane et le grand vizir étaient, pendant le siège de Bagdad, non au sérail, mais sous les murs de Bagdad.

Louis Racine, dans son Examen de Bajazet, a rendu à son père le mauvais service d'expliquer comment il a effectivement existé à cette époque un Bajazet, petit-neveu et non frère de Murad. Fort du témoignage de Tavernier dans la Nouvelle relation de V intérieur du Sérail, il avance que « Bajazet n'était pas encore né lorsque M. deCésy était à Constantinople, où il ne peut avoir vu se promener à la pointe du sérail quTbrahim, qui y était enfermé pendant le siège de Bagdad »>. Racine n'a pas commis la confusion que lui impute son fils. Les deux Bajazet ont vécu, et c'est du seul frère de Murad qu'il suffit de prouver l'existence. Racine a ici pour lui des autorités suffisantes, qu'il eût invoquées lui-même s'il en eût senti la nécessité. C'est d'abord Mézerai, dans son Histoire des Turcs, tome II, page 165 : « Diverses maladies avaient ôté à Amurat tous ses enfants, et sa cruauté avait fait massacrer ses deux frères Orcan et Bajazet, n'ayant pardonné qu'à Ibrahim, parce qu'il lui paraissait imbécile d'esprit. >> Puis Du Ver

dier, dans son Abrégé de V Histoire des Turcs, imprimée en 1665 : « Amurat avait deux frères, nommés Bajazet et Orcan,

princes assez bien faits pour lui donner de l'ombrage. Il envoya des ordres exprès au caïmakan de les faire mourir. jBajazet fut étranglé sans aucune difficulté; Orcan défendit sa vie jusqu'à tuer trois hommes avant de se laisser prendre. »> Enfin, toujours avant Racine, le chevalier de Jant, dans son Histoire du prince Osman^ parue en 1665, raconte de même le meurtre d'Orcan et de Bajazet par leur frère Amurat. Depuis, l'érudition moderne a confirmé ces assertions. Dans son excellente Histoire de V Empire ottoman^ puisée aux sources orientales, que M. Dochez a traduite de l'allemand, M. de Hammer nomme Bajazet, ou Bajesid, parmi les frères de Murad IV. « Des sept fils que laissa Ahmed, trois, Osman II, Murad IV et Ibrahim I®% montèrent sur le trône; les quatre autres, Mohammed, Suleiman, Husein, Bajesid, furent sacrifiés par leurs frères . »

Le Bajazet de Racine n'est donc pas un personnage fabuleux. Sur ce point, de Visé se trompe. Où il paraît avoir davantage raison, c'est lorsqu'il prétend que l'intrigue nouée par Racine entre la sultane, le vizir et Bajazet pendant le siège de Bagdad ne saurait avoir eu lieu, le vizir et la sultane étant tous deux absents du sérail.

Nous avons vu comment cet épisode fut connu de Racine. « Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, disait-il dans sa première préface, il est pourtant très véritable. Cest une aventure arrivée dans le sérailJ, il n'y a pas plus de trente ans. M. le comte de Césy était alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter, lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet est du nombre de

ces personnes, et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en faire une tragédie. » Dans sa seconde préface, il reprend ces détails pour les compléter. « Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Césy était ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet et des jalousies de la sultane. Il vit

même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettait de se promener quelquefois sur la pointe du sérail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Césy disait que c'était un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort. Et il y a encore plusieurs personnes de qualité, et entre autres M. le chevalier de Nantouillet, qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France. » Ainsi, Racine tenait ces faits du chevalier de Nantouillet, qui les avait entendu conter à M. de Césy. Est-ce le récit de Césy ou celui de Nantouillet qui fut inexact ? Sont-ce les souvenirs de Racine qui se brouillèrent ? Toujours est-il que l'histoire n'est pas d'accord avec la fable du poète tragique. Sans insister sur ce détail qu'Orcan fut tué non pas au début du règne d'Amurati, mais en même temps que Bajazet, il est certain que Bajazet fut tué non pas après la prise de Bagdad, que Racine appelle Babylone, mais trois ans auparavant, en 1635, après la prise de Revan. Un manuscrit, consulté par M. Paul Mesnard à la bibliothèque de l'Arsenal, en fait foi.

C'est, dans les *Traités et Ambassades de Turquie*[^] une Lettre écrite de Constantinople le 5 septembre 1635 par M. de Monthoulieu, député de Marseille[^] résidant à Constantinople, sur le

sujet des réjouissances faites pour la prise de Revan, et sur le sujet de la mort funeste des deux frères du Grand Seigneur, étranglés par son commandement. « Le soir du même jour, un aga va trouver le caïmacan et le bostangi-bas-chi... Il leur présente un catachétif du Grand Seigneur par lequel est très expressément commandé à l'un et à l'autre d'aller promptement étrangler les deux plus aînés de ses frères : l'un était âgé de vingt-six ans, et l'autre de vingt-trois... C'étaient deux très beaux princes et de bonne mine ² et révéérés de tous universellement. » Sans doute Bajazet n'est pas nommé, et il restait encore au sultan deux frères fort jeunes. Mais on ne trouve pas que, lors de la prise de Bagdad, il ait fait égorger un frère nommé Bajazet. Avant de partir pour cette expédition, le 17 février 1638, il fit bien périr un frère, mais ce n'était pas Bajazet, c'était le sultan Kasim,

Seconde préface de Bajazet

2. On reconnaît le mot de Racine (seconde préface) : « C'était un prince de bonne mine. »

« qui par ses heureuses dispositions semblait lui préparer dans l'avenir un rival redoutable » [^]. Bajazet fut sans doute Pun des deux princes de bonne mine tués en 1635. Racine aura préféré rapprocher ce meurtre de la prise de Bagdad, le plus grand événement du règne de Murad. Au sultan Kasim, il a substitué Bajazet [^]

Quant à l'intrigue de sérail nouée entre Bajazet et Roxane, elle ne date certainement pas de 1638, car la sultane n'était pas au palais, comme l'affirme justement de Visé. A-t-elle existé? Faut-il

la placer en 1635 et penser que Racine l'a transportée en 1638? Est-ce une pure fable ?

Le chevalier de Nantouillet, qui conta le fait à Racine, a pu l'enjoliver. Saint-Simon nous le présente comme un cavalier « goûté du monde par le sel de ses chansons et l'agrément et le naturel de son esprit » 3. N'était-il pas homme à faire quelquefois briller cet esprit aux dépens de la vérité? M. de Césy, de qui il tenait l'anecdote, aimait à se faire passer pour être au mieux avec ces dames du sérail. Ricaut, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès de Mahomet IV, parle « de la vanité et de l'ambition qu'avait, comme on le dit, le comte de Césy de faire la cour aux maîtresses du Grand Seigneur, qui sont dans le sérail : ce qu'il ne pouvait faire qu'en donnant des sommes immenses d'argent aux eunuques ». Aussi était-il écrasé de dettes. Se serait-il fait un scrupule de confirmer par un récit circonstancié, mais fantaisiste, la bonne opinion qu'il voulait donner en France de ses assiduités chez les sultanes?

M. de Césy a certainement fait à la cour le récit d'événements analogues à ceux que Racine a mis au théâtre. S'il en était autrement, le poète n'eût pas rappelé avec tant d'assurance que « quantité de personnes à la cour » l'avaient entendu. La meilleure preuve en est que Segrais s'empara de ce récit pour en faire la sixième de ses Nouvelles françaises ou les Divertissements de la Princesse Aurélie. Floridon ou V Amour imprudent contient à quelques détails près, la même fable que Bajazet. Ce fait ne prouve pas autre chose sinon que M. de Césy aurait fait deux dupes au

t. De Hammer, Histoire de l'Empire Ottoman. Trad. Dochez, p. 479.

2. Nous avons suivi dans cette partie de notre travail l'ingénieuse et savante discussion de M. Paul Mesnard. ICEuvres de Racine[^] t. II, p. 466-473. Edit. de 1886.)

Mémoires, 1. 1, p

lieu d'une. Encore Racine ne doit-il peut-être pas tant à Nantouillet qu'il se plaît à le dire. Qui sait si ce n'était pas de sa part une habileté de plus pour dépister les chercheurs de sources, en leur opposant la confiance de secrets inédits?

En résumé, le récit de M. de Césy, passant par M. de Nantouillet avant d'arriver à Racine, qui lui-même « a été obligé de changer quelques circonstances » i, pourrait bien reposer sur de minces fondements. Le mal n'est pas grand, à coup sûr, s'il faut faire honneur du sujet de la pièce moins à la mémoire du poète qu'à son imagination. Déjà, de son temps, plus d'un le pensait. On rapprochait de la tragédie des événements récents, et l'on trouvait de frappantes analogies qui suffisaient à expliquer la donnée de Racine sans le secours de M. de Césy. L'histoire de Bajazet, n'était-ce pas celle de Monaldeschi, assassiné à Fontainebleau en 1657 par la jalouse Christine, qui, avant de le faire périr, «lui avait montré quelques lettres qu'il avait écrites, et lui avait reproché son infidélité »? (P.d'Avrigny.) N'était-ce pas l'histoire du vidame de Chartres, contée plus tard • par M«»« de La Fayette dans la Princesse de Clèves (1678)? Catherine de Médicis aimait le vidame, épris d'une autre belle, et, n'osant refuser une reine, il trompa celle-ci jusqu'au jour où elle surprit un billet doux adressé à sa rivale : elle se vengea en impliquant l'infidèle

dans la conspiration d'Amboise, où il périt. L'aventure d'Atalide, n'était-ce pas celle de M[^] de Boutteville, qui portait à Condé les messages de M[^] du Vigean, et dont celle-ci devint jalouse ? Mais arrêtons-nous, car nous serions conduits à reconnaître avec Louis Racine que, « d&ns Bajazet, tout est vraisemblable, quoique peut-être il n'y ait rien de vrai ».

Première préface

à peu près. Le 9 janvier 1672, le *Mercure galant* annonce que la première a eu lieu « ces jours passés ». C'est donc un des premiers jours de l'année qu'il faut choisir. Il est peu probable que ce fut le 1^{er} janvier, jour de l'an. Sans doute la première fut jouée le 1^{er} janvier 1677, mais à Versailles, non à l'hôtel de Bourgogne, où ce ne devait pas être la coutume. La lettre du Mercure ayant été écrite le 8, il faut écarter le 7 et le 6, que le critique eût désignés moins vaguement que par les mots de « ces jours passés ». Le 3 était un dimanche : le jour eût été mal choisi pour une première. Les frères Parfaict hésitent entre le 4 et le 5 : leur hésitation est toute gratuite, car le 4 était un lundi, jour de relâche. C'est donc vraisemblablement au mardi 5 janvier qu'il faut s'arrêter.

L'édition des Œuvres de Racine de 1807 porte une erreur quand elle attribue le rôle de Bajazet à « Brécourt, qui remplissait avec succès l'emploi des jeunes premiers ». Si Brécourt a joué Bajazet, il a repris le rôle, il ne l'a pas créé.

Les quatre principaux rôles furent confiés à M[^] Champmeslé et d'Ennebaut, à MM. La Fleur et Champmeslé. Les deux

esclaves confidentes étaient jouées par M^{re} Brécourt et Poisson.

Robinet nous renseigne sur les rôles tenus par La Fleur et Champmeslé. Le comédien Champmeslé représentait Bajazet :

Champmeslé dessus ma parole, De Bajazet soutient le rôle En Turc aussi doux qu'un François, En musulman des plus courtois.

Le grand vizir Acomat était joué par La Fleur :

La Fleur tout de même s'acquitte Du sien avec bien du mérite, A savoir du premier vizir.

En le voyant avec plaisir, Je crus, s'il faut que je le die, Que le vizir qui prit Candie* Naguère, n'est pas si bien fait, Quoiqu'il soit plus Turc en effet.

Osmin était représenté par Hauteroche :

Hauteroche en son personnage De favori prudent et sage

Tome XI, p

2. Candie fut prise le 5 septembre 1669 par le grand vizir Achmet Kiuperli.

Paraît, et c'est la vérité, Un acteur expérimenté.

Quant aux femmes, on sait qu'Atalide et Roxane étaient la Champmeslé et M^{re} «d'Ennebaut, mais on a hésité sur le rôle de chacune d'elles. Robinet ne nous renseigne pas.

Sans avecque de grands adverbès Décrire les habits superbes
Dont chacun d'eux est affublé.

D'Ennobaut et la Champmeslé Entrent dedans leur caractère
D'une force, d'une manière A toucher les cœurs les plus durs,
Fussen[^]ils plus Turcs que les Turcs, Et iusqu'à donner de la
crainte Qu elles aient, poussant trop la feinte, Le sort des quatre
grands acteurs Morts des fureurs de leurs auteurs.

Les frères Parfaict font un récit qui, pour être compliqué, peut être vraisemblable. « Avant la première représentation de *Bajazet* Racine avait destiné le rôle d'Atalide à M^{*^®} Champmeslé, et celui de Roxane à M^{^^*} d'Ennobaut. Dans la suite, il changea de sentiment, et trouva que cette dernière jouerait mieux Atalide, et M^{*^} « Champmeslé Roxane. Enfin, après avoir repris et redonné ces rôles, il revint à son premier dessein, de sorte que M[^] « Champmeslé joua Atalide, et M^{*^®} d'Ennobaut Roxane. » 11 résulterait de ce témoignage que, si la Champmeslé fit Roxane, ce fut par occasion et pendant peu de temps : son vrai rôle fut celui d'Atalide. Cette hypothèse ne contrarie nullement les renseignements fournis par Robinet, qui ne nomme pas leurs rôles. Elle se trouve au contraire confirmée et vérifiée par un passage de M^{"*} « de Sévigné, ingénieusement cité par M. Bernardin : « Les manœuvres de la Champmeslé pour conserver tous ses amants, sans préjudice des rôles à Aialide, de Bérénice et de Phèdre, font passer cinq lieues de pays fort aisément. » (24 août 1689. }

Cette constatation n'est pas sans intérêt pour l'interprétation générale de la pièce. Elle montre quelle importance Racine a prétendu accorder au rôle d'Atalide, dont il fait un premier rôle à l'égal de Roxane[^].

i. Elle justifie la dernière interprète de ce rôle contre M. Sarcy, qui écrit : « Je n'aurais qu'une critique à adresser à M^{""} Hadamard, et il est bien probable qu'elle tournera cette critique en compliment; car ce que ie lui reprocherai d'avoir fait, c'est justement ce qu'elle a voulu faire et ce qu'elle a très bien fait. Elle a essayé de tirer Ataiide au premier plan, et il peut bien se faire qu'elle eût eu raison il y a deux siècles. » {Le Temps, 11 avril 1887.)

Le succès de Bajazet fut éclatant, malgré la résistance du parti de Corneille. Cette tragédie inaugurerait brillamment l'année. « Tout le bel air », comme dit M^{o*} de Sévigné, y fut et y applaudit. Les cornéliens cette fois n'osèrent protester, même contre M. de Tallard, qui proclama ce jour-là l'immense supériorité de Racine sur tous ses rivaux, y compris Corneille. De Visé ne sait trop que faire, la représentation ayant eu trop de retentissement pour n'en point parler, et le succès étant trop évident pour le con • tester. Il se contente d'accueillir la pièce par quelques sourires maussades et quelques traits d'une ironie plus envieuse qu'heureuse : « On représenta ces jours passés sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne une tragédie intitulée Bajazety et qui joassa pour une tragédie admirable. » Il eût mieux valu avoir moins d'esprit et faire une phrase plus correcte. Il ne trouve que des boutades de mauvaise humeur; sa plaisanterie tient du dépit. « Le sujet de cette tragédie est turc, à ce que rapporte l'auteur dans sa préface », ou : « Le mérite de l'auteur est si grand qu'aujourd'hui l'on ne peut trouver sur le Parnasse une place digne de lui être offerte. »

Les autres témoignages, pour être plus sincères et de meilleure grâce, ne sont pas moins élogieux. Robinet annonce

Que Bajazet à turque trogne Triomphe à l'hôtel de Bourgogne,

et que Racine

A fait un spectacle pompeux,

Le plus beau qui soit sous les cieux.

M^{TM*} de Sévigné, tout en reproduisant les reproches qu'on fit à la pièce de n'être ni assez turque ni assez mouvementée, accorde à Racine des louanges d'autant plus précieuses qu'elles devaient plus coûter à cette vieille amie de Corneille. Elle n'était pas à la première; elle ne fit pas à Racine cet honneur. Mais la pièce fit tant de bruit que force lui fut d'y prendre garde. Ce n'est que le 13 janvier qu'elle en informe sa fille. Ce retard déjà constate un enthousiasme un peu froid. D'ailleurs, elle ne parle que par ouï-dire : « Racine a fait une comédie qui s'appelle

Bajazety et qui enlève la paille; vraiment elle ne va pas en empirando, comme les autres[^]. M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer : voilà ce qui s'appelle bien louer; il ne faut pas tenir les vérités cachées. Nous en jugerons par nos yeux et nos oreilles.

Du bruit de Bajazet mon âme importunée *

fait que je veux aller à la comédie. »

Elle y alla. Au retour, il a bien fallu admirer avec tout le monde, la Champmeslé est si parfaite. « Ma belle-fille (Charles de Sévigné, le fils de la marquise, entretenait des relations avec la Champmeslé), ma belle-fille m'a paru la plus merveilleuse comédienne que j'aie jamais vue; elle surpasse la des Œilletts de cent lieues loin; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. » Voilà

pour l'actrice ; voici pour le poète : « Baya^e est beau : j'y trouve quelque embarras vers la fin. Il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de Bérénice, Je trouve cependant, à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas Andromaque, » Voilà une restriction qui n'est pas une mince louange, puisqu'elle met de pair les deux chefsd'œuvre. La pièce forçait son admiration, et comme elle contrariait un peu sa piété cornélienne, elle se consolait par des louanges à Corneille des louanges qu'elle donnait à Racine. « Pour ce qui est des belles comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus que votre idée était au-dessus de... Souvenez-vous de cette folie, et croyez que jamais rien n'approchera (je ne dis pas surpassera) des divins endroits de Corneille. » Après cette satisfaction accordée à ses vieilles sympathies, elle pouvait se permettre de jeter quelques grains d'encens sur un autre autel. « Cependant je voudrais, ma bonne, que vous fussiez venue avec moi, après dîner; vous ne vous seriez point ennuyée; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt. »

L'éloge, pour discret qu'il soit, n'en est pas moins pré-

i . Ces autres, si sévèrement traitées, sont Britanmcus et Bérénice. 2. Réminiscence d'Alexandre, de Racine, l, 2.

mmmmmÊmmmm

cieux; au contraire, il prend d'autant plus de prix qu'il est moins volontaire. Il constate le plein succès de la pièce lors de son apparition.

LE COSTUME

MTM® de Sévigné, conquise par « Tadorable » talent de la Champmeslé, qu'elle appelait lestement sa belle-fille^ et entraînée dans le courant de Topinion publique, avait commencé par applaudir des deux mains à Bajazet. Le jeune héros se présentait si hardiment et si fièrement que la malveillance déconcertée s'était tue d'abord. Mais avec le temps l'émoi de ce rapide et complet triomphe s'apaisa; on se remit, on prit le temps de respirer et de réfléchir, ce dont personne n'avait eu le loisir dans Tenivrement général du premier enthousiasme. La cabale, d'abord démontée, reprit ses droits, et ne resta pas inactive. Il y paraît assez au ton des lettres de MTM® de Sévigné deux mois après la première. Corneille y regagne largement le terrain perdu, et Bajazet n'a plus le même mérite : « Voilà Bajazet y écrit-elle à sa fille. Si je pouvais vous envoyer la Champmeslé, vous trouveriez cette comédie belle. Mais, sans elle, elle perd la moitié de ses attraits. Je suis folle de Corneille. Il nous redonnera Pulehérie^ où Ton verra encore

...la main qui crayonna La mort du grand Pompée et l'amour de Cinna. »

Quelle déchéance! Bajazet qui, deux mois avant, égalait Andromaque, mis au-dessous de Pulehérie! Les griefs s'accusent, se précisent. MTM® de Grignan reçoit un jour le réquisitoire complet. «Je voudrais vous envoyer la Champmeslé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs des Turcs y sont mal observées. Ils ne font point tant de façons pour se marier. On n'entre point dans la raison de cette grande

tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui

font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine; sentons-en la différence. Il y a des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'ⁱ^ Alexandre et qu'Andromaque. Bajazet est au-dessous du sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer, Racine fait des pièces pour la Champmeslé, et ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi ; en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y. »

Cette palinodie violente n'était que l'écho des critiques faites par les ennemis de Racine, critiques sévères, mais souvent justes. Elles se réduisent à deux chefs, que M^m*® de Sévigné résume : le personnage de Bajazet est glacé; les mœurs des Turcs y sont mal observées. Despréaux ajoutait, en régent du Parnasse un peu jaloux de voir son disciple s'émanciper, que la versification en était négligée.

De ces reproches, le plus grave, celui qui fut bientôt le lieu commun de toutes les critiques, n'est qu'un docile écho du mot célèbre de Corneille, rapporté dans le Segraisiana : « Étant une fois sur le théâtre à une représentation de Bajazety il me dit : « Je me garderais bien de le dire à d'autres que vous, parce qu'on dirait que j'en parlerais par jalousie; mais prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans le Bajazet qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople; ils ont tous, sous

un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France. » Se-grais ajoutait : « Il avait raison, et l'on ne voit pas cela dans Cor-neille; le Romain y parle comme un Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien, et l'Espagnol comme un Espa-agnol i. » Ce thème servit aux variations

1. « Corneille cependant ne s'est pas fait faute, lui tout le pre-mier, de mettre à la française ses tragédies romaines pour les faire bien venir. Dans Horace^ par exemple, la liste des persoi-mages, ou des acteurs, comme on disait alors (ce qui ne voulait pas dire comédiens), donne les indications suivantes :

« Curiace, gentilhomme d'Albe ;

« Julie dame romaine.

« Dans PoLyeucte :

« Néarque, seigneur arménien.

« Dans HéracLius :

de tous les critiques. Robinet complimente Champmeslé qui joue Bajazet « en Turc aussi doux qu'un Français, en musulman des plus courtois ». On sait le persiflage de de Visé : « Le sujet de cette tragédie est turc, à ce que rapporte l'auteur dans sa préface. » Un an après il y revient encore, et dans son compte rendu de Mithridate il ne manque pas de faire cette allusion à Bajazet : « Quoiqu'il ne se soit quasi servi que des noms de Mithridate, de ceux des princes ses fils et de celui de Monime, il ne lui est pas moins permis de changer la vérité des histoires anciennes pour faire un ouvrage agréable, qu'il lui a été d'habiller à la turque nos amants et nos amantes. »

Ce n'était pas la première fois que des contemporains, et même des Turcs, paraissaient au théâtre. L'histoire moderne avait fourni la donnée du Cid, Bien avant le Cid, au XV^e siècle la Prise de Grenade de Charles Verardi était une actualité. Elle eut un grand succès dû aux souvenirs récents qu'elle rappelait. On y voyait Boabdil envoyant ses députés à Ferdinand, et celui-ci regardant de loin avec le cardinal Mendoza la prise de la ville (1492).

Chanteloup fait jouer un Coligny peu de temps après l'assassinat de l'amiral par Maurevel (1572).

La Guisiade de Pierre Mathieu parut un an après le meurtre du duc de Guise (1588) ; la Mort d'Henri III de Claude Billard, deux ans après le meurtre de ce roi (1589) ; Marie Stuart fut décapitée le 8 février 1587, et V Ecossaise ou Marie Stuart de Montchrestien est de 1605 1.

Quant aux Turcs, ils n'en étaient pas à leur première apparition sous les chandelles de nos théâtres.

La Soliane de Gabriel Bounyn, représentée en 1554 et

a Léontine, dame de Conslantinople.

a Franciser ses héros, c'était demander pour eux droit de bourgeoisie à son public. Mais alors pourquoi donc reproche-t-il si fort à Racine d'user plus ou moins du même procédé? » (E. Dësghanel, Racine[^] t. I, p. 270.)

4. Malgré tous ces précédents, le drame national n'a commencé qu'assez tard à devenir un genre littéraire. Au xviii^e siècle, le président Hénaut présente coninae une nouveauté son François 11[^] où il mettait à la scène le règne de ce roi, à la façon de Sha-

kespeare, qu'il venait de lire dans le Théâtre anglais de LAPIACE. Les règles des unités, les exigences de la dignité tragique et du vocabulaire spécial aux grandes tragédies ont retardé l'avènement de ce genre aujourd'hui accepté et reconnu. « Les règnes de Charles VI, de Charles VIII, du noble François I^{er} doivent être féconds pour nous en tragédies nationales d'un intérêt profond et durable. Mais comment peindre avec quelque vérité les catastrophes sanglantes narrées par Philippe de Commines, si le mot pistolet ne peut absolument pas entrer dans un vers tragique ? » (De Stendahl, Racine et Shakespeare.)

38 BAJAZET

imprimée en 1561, était le récit du meurtre commis Tannée précédente par Soliman le Grand sur son fils Mustapha. Le même événement inspira au siècle le Grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha[^] par Mairet, l'illustre auteur de la Sophonisbe. La pièce turque fut jouée dès 1630. C'était une imitation d'une tragédie italienne imprimée à Venise en 1619, il SolimanOy de Bonarelli délia Rovere, qui fut imitée encore en 1637 par Dabray dans le Soliman. Puis, en 1643, c'est la Roxelane de Desmares, qui raconte comment l'habile favorite de Soliman parvint au trône; puis, en 1647, le Grand Tamerlan et Bajazet de Magnon; enfin, un essai plus heureux que toutes ces tentatives avortées, Osman de Tristan Thérmitte, l'illustre père de Mariane. Osman fut joué en 1647. Ce n'est pas absolument une tragédie médiocre. La fille du muphti est un caractère de passion assez heureusement étudié. Mais ce qui rend cette pièce intéressante, c'est surtout la tentative très sensible d'introduire dans la fable la couleur orientale qui manque trop chez Racine. Le ton et de décor y ont une convenance curieuse, si l'on songe combien peu jus-

qu'alors on y avait pris garde. Osman dit à son peuple, qui Tentoure en tumulte :

Qui vous fait assembler pour me donner conseil ? L'ombre est-elle en état d'éclairer le soleil ?

N'est-ce pas là le ton qui convient au despote oriental ? Et le court tableau qui suit n'éveille-t-il pas quelques sensations fugitives de ces couleurs chatoyantes qui éclatent sur les meubles, les armes, les tentures de l'Orient :

Quarante Capigis le {Osman) suivaient seulement, Et six pages d'honneur, dont Tun portait sa trousse, Et les autres tenaient les cordons de sa housse. Dessus ses brodec[uins et sur sa veste encor Eclataient des rubis, des perles et de l'or; Et dessus le fourreau d'un riche cimeterre De larges diamants brillaient de tous côtés.

Malgré tout, l'exemple était rare, et Racine crut devoir se justifier par Téloignement du pays et par l'exemple des Perses d'Eschyle, d'avoir osé mettre sur la scène des faits si récents : « On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : major e longinquo révèrent la. L'éloignement des pays réare en quelque sorte la trop grande proximité des temps.

Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à

mille lieues C'était à peu près de cette manière que les

Persans étaient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poète Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui était peutêtre encore vivante, et

de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'était trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avait été vaincu. »

Le souci de la couleur locale et de la vérité historique entra pour une part dans son travail. Lui-même l'affirme. « La principale chose à quoi je me suis attaché, c'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation. Et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle relation de l'Empire ottoman, que l'on a traduite de Panglais ^ Surtout je dois beaucoup aux avis de M. de La Haye 2, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées. »)

Ainsi, Racine a lu ses auteurs, a causé des Turcs avec des gens qui arrivaient de Turquie, s'est enquis de leurs mœurs, de leurs usages. A vrai dire, il y aurait exagération à prétendre qu'il y paraît beaucoup dans sa pièce. Il apparaît que la grande affaire de Racine a été de démêler et de conduire savamment des passions contraires, de les faire passer par toute une série de retours, de revirements habiles qui mettent en pleine lumière l'admirable délicatesse du psychologue, bien plus que de montrer aux Parisiens de vrais Turcs.

Regardons-y de près. Essayons de reconstituer d'après Racine la société turque au xvii^e siècle. Il manquera bien des traits à la peinture. Nous voici dans un empire où la capitale est non Constantinople, mais Byzance, plus commode pour le vers. Le sultan guerroyait contre une ville qui continue à s'appeler Babylone, bien qu'on la connaisse généralement sous le nom de Bagdad. Entrons au sérail :

1. Histoire de rétat présent de l'Empire ottoman, contenant les maximes politiques des- Titres, traduite de l'anglais de M. Ricaut par M. Briot. (1 vol. in-4« Paris, chez Mabre-Cramoisy, MDCLXX.)

Jean de La Haye, ambassadeur de France à Constantinople

en prêtant une grande attention, on finit par découvrir les principales lignes d'un tableau qui pourrait être fort pittoresque, s'il était autre chose qu'une vague ébauche à peine indiquée. Si le poète eût poussé davantage sa peinture, on eût pris plaisir à contempler les murailles sévères du sérail qui plongent dans le Bosphore, et s'ouvrent sur l'eau par une porte secrète ,* on eût parcouru ces longs corridors que peuplent un troupeau d'esclaves et de gardes i. Un janissaire appuyé sur sa longue hallebarde nous eût interdit l'entrée de « ces lieux dont l'accès est même interdit aux yeux ». Voici la sombre légion des muets :

Orcan et les muets attendent leur victime.

Leur main est armée de la corde du supplice, un peu trop déguisée sous les noms plus nobles de « nœud fatal, nœuds infortunés ». Un nègre les conduit, ou plutôt, pour parler plus congrûment, un serviteur

Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.

Ce sont des sultans^ des sultanes, des vizirs, des janissaires qui habitent le sérail ; on y précipite au fond de VEuxin, c'est-à-

dire la mer Noire, l'esclave qui a le malheur d'être messager d'une mauvaise nouvelle 2; Tamour fraternel n'est pas la grande vertu des despotes de céans :

Le frère rarement laisse jouir ses frères

De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang

Qui les a de trop près approchés de son rang.

Ils se font

... une superbe loi De ne point à l'hymen assujettir leur foi.

Le recrutement du sérail se fait entre mille beautés dont l'Europe et l'Asie dépeuplent leurs États; c'est bien là qu'ont vécu Soliman et Roxelane, leur souvenir est encore présent dans ces murs, on parle d'eux, on y cite leur exemple, comme aussi on y raconte .

Le meurtre tout récent du malheureux Osman.

1. Racine ne parle pas des eunuques, ces pauvres gens que M"»« de La Fayette appelait « les incommodés ».

2. Voyez au musée du Luxembourg un beau tableau de M. Leconte du Nouy, Les Porteurs de mauvaises nouvelles. Le sultan, couché sur de riches coussins en haut de sa tour, observe l'horizon, et attend des nouvelles. Cinq esclaves' sont déjà montés lui en porter, mais leurs cadavres étendus sur les dalles et le cimetière du sultan rougi de sang, constatent que les nouvelles étaient mauvaises. C'est une Orientale sombre et d'un effet saisissant.

Voici

... la porte sacrée D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

Au sommet des murs crénelés, flotte soudain aux yeux du peuple épouvanté le fameux drapeau vert, tragiquement dénommé

Du prophète divin l'étendard redouté.

Sans doute, tout cela est turc, et nul n'y contredit. Mais ces quelques traits épars, — on aurait peine à en trouver d'autres, — dont quelques-uns sont à demi effacés, suffisent-ils à nous donner l'impression d'un pays qui n'est pas la nôtre?

Nous sentons-nous en Turquie? Avons-nous, même très faible, la sensation de cet Orient étrange et attrayant avec ses longues murailles blanches fermées sur les corridors du harem, ses draperies aux mille couleurs, ses costumes si riches, ses armes et ses meubles incrustés de nacre, ses mœurs spéciales, la femme recluse, l'odalisque « qui végète au soleil, sur des tapis de Smyrne, en mâchant des parfums et en effeuillant des sélams »i? Où sont les paysages de la Turquie, les masses de verdure trouées par les dômes étincelants, les minarets où chantent les muezzins, les rues sales où passent les femmes voilées, où se vautrent les chiens vagues et les percnoptères, les bazars mettant sur leur devanture le fouillis multicolore de leur étalage, et les caroubiers se penchant sur l'eau bleue du Bosphore, et les caïques aux voiles blanches rasant la mer? Où les splendides mosquées aux murailles de dentelle, où prient agenouillés les mahométans à l'ample robe de couleur, à la ceinture de soie, au tarbouch artistement roulé sur la tête, aux babouches de cuir rouge dont les pointes se relèvent? Qui reconnaîtrait dans « l'étendard redouté

du prophète » le drapeau vert de Mahomet, tapis de prières qui lui servait jadis ? Et comme Amurat est une pâle figure du sultan, « l'ombre de Dieu sur la terre ! » En un mot, quelle prodigieuse distance de Bajazetsiux Orientales de V. Hugo, de Delacroix ou de Benjamin Constant !

Ne demandons pas à Racine ce qu'il n'a pu ni voulu faire. M. Deltour est d'avis que Racine « a marqué heu-

i. P. de Saint-Victor, les Deux Masques, les Femmes savantes[^] t. III, p. -454.

reusement par quelques détails habilement placés la civilisation où il nous transporte »[^] C'est être satisfait à bon compte. Le mieux est, croyons-nous, de ne pas chercher dans Racine la couleur locale. Elle n'y est pas, et le mérite n'est pas mince au poète d'avoir parfaitement su se passer de cette aide en somme facile qui pourtant fait le meilleur fonds de plus d'une œuvre moderne réputée chef-d'œuvre.

Non, il n'y a dans Bajazet ni ulémas ni kaimakanSy ni topidjis, ni chatii-sehéris, ni bostandsehibasehi. Bien plus, avant Lekain, la Clairon ou Rachel, les Turcs de la pièce n'ont ni tarbouchs, ni babouches, ni poignards circassiens; ils paraissent dans un costume de convention. Pour Bajazet[^] on a légèrement enturqué cet habit. Corneille leur trouve des sentiments français « sous un habit turc » 2. Aussi peu turc que possible, apparemment, car Marmontel signale dans ses Mémoires[^] la première apparition du costume véritable avec M^{*'®} Clairon.

La question du costume au théâtre est importante, parce qu'elle est étroitement liée à la question du jeu et de la déclamation des acteurs.

« Les costumes tragiques ont été conçus depuis Louis XIII dans quatre systèmes différents; à chacun de ces systèmes correspond un système distinct de déclamation et de mi-

Les Ennemis de Racine, page

2. On peut sans doute appliquer en partie au xvii^e siècle ce que Louis Racine écrivait au siècle suivant :

« Un savant peut trouver à redire qu'Achille[^] sur le théâtre, soit habillé comme Auguste et Mithridate; il sait que ces trois prmcs étaient différemment vêtus; mais le peuple, qui l'ignore, n'est pas même choqué de leur voir à tous trois des perruques et des chapeaux, au lieu qu'il serait choqué d'en voir sur la tête des Turcs, parce que, sans avoir été à Constantinople, nous avons conversé avec des gens qui y ont été, ou nous avons vu des Turcs parmi nous ; ainsi on ne les fait point paraître sur le théâtre sans des robes longues et des turbans. » (Louis Racine.) M. Bernardin suppose avec quelque vraisemblance que le costume des tragédies turques ressemblait aux costumes des Turcs d'opéra dessinés sur les gravures des archives de l'Opéra : un pantalon bouffant tombant jusqu'aux pieds une longue tunique que font bouffer de petits paniers, long voile et turban à aigrette.

Voici le costume dont Segrais habille son Turc Floridon dans la nouvelle de ce nom qui raconte les mêmes événements que Bajazet :

« Sa robe était une de ces riches brocatelles d'or qui viennent de l'Orient, prise avec justesse sur sa taille qu'il avait belle par ex-

cellence; au bout d'une

f rosse chaîne d'or pendait à son côté un cimenterre dont la garde et le fourreau dataient de pierreries ; son turban était de médiocre grosseur, où tenait une aigrette avec une attache de diamants d'une valeur inestimable. » Une gravure du Floridon représente des Turcs la tête complètement rasée, recouverte du turban; veston garni de brandebourgs par devant^ serré dans une large ceinture d'où pend le cimenterre ; jupe brodée tombant à mi-jambes, bottes molles. Edition de Denis Mouchet, Paris, 1721.

Livre V

mique. » (Em. Lamé, le Costume au théâtre). Au xvii^e siècle, le costume et la déclamation sont de pure convention.

Il faut feuilleter la jolie édition des gravures de A Guil- LAU-MOT, les Costumes de la Comédie- Française, dans la savante édition de M. G. Monval, archiviste de la Comédie-Française, pour se rendre compte du costume turc sur la scène française au xvii^e siècle. Voici, d'autre part, quelques détails intéressants sur le même sujet :

« Il ne faudrait pas quitter les costumes tragiques du xvii^e siècle sans dire quelques mots des Turcs. Les Turcs ont souvent été mis au théâtre, en comédie, en musique et en tragédie. Il faut entendre par là non seulement les Turcs proprement dits, mais les Arabes, les Juifs, les Persans, et généralement tous les Orientaux» Mithridate et Assuérus sont un tant soit peu Turcs, Gengis-Khan et Mahomet le seront tout à fait. Nous voyons à la gravure

de VAmant libéral de Scudéry des Turcs Louis XIII, il y a aussi le Turc Louis XIV et le Turc Louis XV. Le Turc tragique, sous Louis XIV, indique sa qualité de Turc par un turban empanaché ou surmonté d'une corne comme celui que porte Zizime dans les Noces de Cana^ par une grande ceinture et un sabre recourbé : toujours la perruque, la belle jambe tendue, les souliers à rosette, la cravate à nœud de satin, les manches à crevés et toute la petite oie; si le Turc est un homme tout à fait sérieux, comme Acomat, et non un jeune premier, comme Bajazet, il porte sur le costume ordinaire une ample pelisse qui fait queue par derrière. Les femmes aussi se mettaient sur la tête des turbans ou quelque coiffure extraordinaire, qui indiquaient suffisamment aux spectateurs qu'elles étaient princesses turques et non princesses grecques ou romaines. Corneille disait à Segrain, à une représentation de Bajazet : « Il n'y a pas un seul personnage dans ce Bajazet qui ait les sentiments qu'il doit avoir, et que Ton a à Constantinople ; ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France. » Nous qui n'avons pas les mêmes raisons que le grand Corneille pour être jaloux de Racine, nous trouvons qu'à des Turcs si bien vêtus le sentiment français ne messied pas. » (Em. Lamé, le Costume au théâtre.) — La déclamation était majestueuse, on voulait faire valoir les vers, on les chantait sur une mélodie de tradition; on n'avait souci que de réciter pro-

prement des couplets. Marmontel est un des premiers qui s'insurgèrent contre ce système faux et purement conventionnel. Il ne cessait de recommander à M^r Clairon la simplicité et le naturel. Ses conseils remportèrent enfin. « Elle venait, nous racontait-il, jouer Roxane sur le petit théâtre de Versailles. J'allai la voir à sa toilette, et, pour la première fois, je la trouvai habillée en sultane : sans panier, les bras demi-nus, et dans la vérité du cos-

tume oriental; je lui en fis mon compliment. — Vous allez, me dit-elle être content de moi. Je viens de faire un voyage à Bordeaux; je n'y ai trouvé qu'une très petite salle; il a fallu m'en accommoder. Il m'est venu dans la pensée d'y réduire mon jeu et d'y faire l'essai de cette déclamation simple que vous m'avez tant demandée. Elle y a eu le plus grand succès. Je vais en essayer encore ici sur ce petit théâtre. Allez m'entendre. Si elle réussit de même, adieu l'ancienne déclamation. L'événement passa son attente et la mienne. Ce ne fut plus l'actrice, ce fut Roxane elle-même que Ton crut voir et entendre. L'étonnement, l'illusion, le ravissement furent extrêmes. On se demandait : Où sommes-nous? On n'avait rien entendu de pareil. Je la revis après le spectacle; je voulus lui parler du succès qu'elle venait d'avoir. — Eh ! ne voyez-vous pas, me dit-elle, qu'il me ruine? Il faut, dans tous mes rôles, que le costume soit observé ; la vérité de la déclamation tient à celle du vêtement; toute ma riche garde-robe du théâtre est dès ce moment réformée ; j'y perds pour mille écus d'habits; mais le sacrifice en est fait. Vous me verrez ici, dans huit jours, jouer Electre au naturel, comme je viens de jouer Roxane. » (Marmontel, Mémoires.) Ce soi-disant costume observé et vrai était encore un costume bien conventionnel, mais il y avait progrès. Pour les hommes, les costumes se divisèrent en trois catégories : costumes turcs, costumes moyen âge, et costumes antiques. Les signes distinctifs du costume turc étaient le turban avec plumet, aigrette et croissant, beaucoup plus petit que celui du XVII^e siècle, et la pelisse, dont la queue est le plus souvent ramenée par devant et passée dans la ceinture. Joad, en sa qualité de prêtre, porte un haut chapeau pointu, pareil à celui des médecins de Monsieur de Pourceaugnac \ costumes de satin très

riches, et d'une vraisemblance suffisante pour qu'on pût les accepter aujourd'hui encore. De

nos jours, le costume des Turcs de Racine offre toute l'exactitude et toute la richesse désirables. L'œuvre du poète y a-t-elle gagné? c'est douteux. Elle y perd peut-être un peu d'attention. On examine les détails du costume, la richesse de l'étoffe, l'art du plissage, le petit poignard qui pend à la ceinture des femmes, la garde en bas et la pointe en l'air. Pendant ce temps les tirades se déroulent, et elles échappent au spectateur trop curieux. La tragédie veut une attention soutenue. Ces accessoires la gênent, plus qu'ils ne la servent; M. Taine a proposé le remède dans une page aussi spirituelle que connue :

« Si j'avais le plaisir d'être duc et l'honneur d'être millionnaire, j'essayerais de rassembler quelques personnes très nobles et de grandes façons : je secouerais toutes les branches de mon arbre généalogique pour en faire tomber quelque vieille parente dogmatique qui aurait conservé dans la solitude de la province la dignité et la politesse de l'ancienne cour, et je la prierais de m'honorer de ses conseils. J'ornerais quelque haut salon de panneaux sculptés et de longues glaces un peu verdâtres, et j'engagerais mes hôtes à se donner le plaisir de représenter les mânes de leurs aïeux. Je me garderais de leur serrer les mollets dans des maillots et de faire saillir leurs coudes pointus pour imiter la nudité antique; je laisserais là les malheureux travestissements grecs que Lekain, puis Talma, ont imposés à notre théâtre ; je leur proposerais de s'habiller comme les courtisans de Louis XIV, d'augmenter seulement la magnificence de leurs broderies et de leurs dorures, tout au plus d'accepter de temps en temps un casque à demi antique, et de le dissimuler par un gros bouquet de plumes

chevaleresques. Je demanderais en grâce aux dames de vouloir bien parler comme à leur ordinaire, de garder toutes leurs finesses, leurs coquetteries et leurs sourires, de se croire dans un salon d'une vraie cour. Alors, pour la première fois, je verrais le théâtre de Racine, et je penserais enfin l'avoir compris. » {Nouveaux essais de critique et d'histoire, p. 197-198}.

Serait-ce un remède? Ne serait-ce pas un mal pour un autre mal puisque enfin ce serait remplacer un costume par un autre costume? L'habit Louis XIV, pour nous autres gens du xix^e siècle, est encore un costume historique dont la restauration comporte, tout comme l'autre, la recherche

et le respect de la couleur locale. Pour les contemporains de Racine, c'était à peine un costume, c'était, à peu près, le vêtement de tout le monde, la mode du temps i. Voilà peut-être ce qu'il faudrait surtout se rappeler.

BAJAZET » AU THÉÂTRE ET DEVANT LA CRITIQUE APRÈS

Le succès de Bajazet ne s'est jamais ralenti. Il est suffisamment constaté par le chiffre de ses représentations depuis 1680 jusqu'en 1870. Durant ce laps de temps, la cour le vit jouer cinquante-neuf fois, alors (\\! Andromaque n'eut que cinquante et une représentations; à la ville, Bajazet fut joué trois cent quatre-vingt-trois fois.

CoUetet 2, dans son Journal des Avis et des Affaires de Paris, signale à la date du mardi 4 août 1676, à l'hôtel de Bourgogne,

une reprise de Bajazet avec le Triomphe des Dames de Thomas Corneille. Mais le registre de La Grange ne confirme pas ce témoignage douteux. Ce qui est plus certain, est la reprise de cette tragédie le 9 septembre 1679, quand la Champmeslé fut passée de l'hôtel de Bourgogne iuu théâtre de Guénégaud. L'année suivante, 1680, est l'année de la réunion des deux troupes royales ^^ qui jouèrent

i. Racine travaillait sans souci du costumier. Il n'en avait que faire. L'esthétique théâtrale a changé depuis. Racine faisait bien, et, de leur côté, nos dramaturges n'ont point tort non plus. Autres temps, autres mœurs. Mais si l'on voulait se donner l'idée la plus exacte d'une tragédie de Racine, peut-être le pire moyen ne serait-il pas de renoncer au costume, de songer que le poète a peint l'homme de toutes les époques bien plus que l'homme d'une époque; et, quelque paradoxale que puisse paraître l'idée, nous ne répugnerions pas à voir représenter les tragédies de Racine chez nous autres, gens de ce siècle, avec le costume de ce siècle, en habits de soirée, puisque l'habit de soirée a remplacé l'habit de cour.

2. François Collelet, fils de Guillaume CoUetet, né à Paris en 1628, mort en 1680. Ses œuvres sont un peu oubliées. Il est surtout demeuré connu par les vers de Boileau :

Tiindis que CoUetet, crotté jusqu'à l'échiné, S'en va chercher son pain de cuisine on cuisine.

3. Paris comptait, au xvii* siècle, trois théâtres français : L'hôtel de Bourgogne. — Le théâtre du Marais. — La troupe de Molière. L'hôtel de Bourgogne était situé à l'angle de la rue Mauconseil et de la rue Française. C'était là que Racine portait ses tragé-

dies. C'était une des plus brillantes troupes, avec Baron, la Champmeslé, Hauteroche, Poisson, Brécourt, Montfleury, la d'Ennebaut, etc. Le Théâtre du Marais lui faisait une redoutable concurrence. 11 se trouvait rue Vieille-du-Temple, à droite en montant, entre la rue de la Perle et la

Bajazet trois fois à la ville et une fois à la cour. De 1680 à 1685, la pièce est reprise tous les ans, cinq fois en 1681, six fois en 1682, trois fois en 1683, deux fois en 1684, trois fois en 1685, tantôt à la ville, tantôt à Versailles, à Saint- Germain, à Fontainebleau, à Chambord¹. Ensuite, Bajazet n'a plus qu'une représentation, le 28 novembre 1698, avant la fin du XVII^e siècle. Ce fut cette pièce qui fut choisie quand on voulut mener pour la première fois la duchesse de Bourgogne « à une comédie sérieuse », comme dit le Journal de Dangeau. Pour les jeunes princes, on avait choisi Britannicus, Pour la princesse, on aima mieux une tragédie moins austère, et qui fût plus « dans le goût des dames de ce siècle », comme dit le Mercure-galant.

Au XVIII^e siècle, Bajazet a été souvent repris avec les plus illustres interprètes. Il suffit de nommer Baron, Adrienne Lecouvreur, la Gaussin, la Clairon, la Desgarcins. Il semble que Bajazet ait attiré et tenté ces différents talents; ils ont pris plaisir à se mesurer avec les rôles de cette tragédie, à les interpréter à leur façon, à les étudier, à les approfondir. C'est d'abord Baron, qui, le 8 juillet 1721, aborde le rôle d'Acomat, lorsqu'il fut rentré au théâtre après une absence de vingt-neuf années². Le mois suivant, son

rue Cullure-Saint-Gervais. Le célèbre Mondory attirait le Tourneparis à son théâtre. La troupe de Molière, arrivée à Paris en 1658, avait joué d'abord dans la salle des Gardes au Louvre, puis

au Petit-Bourbon, près de Saint-Germain-rAuxerrois, puis dans la salle du Palais-Royal, qui avait servi pour Mirante. Molière mourut en 1673. Sa troupe alla s'établir rue Mazarine. Elle comptait des artistes bien célèbres : Armande Béjart, la du Parc, la de Brie, du Croisy, La Grande, Guérin d'Estriché, qui épousa la veuve de Molière, etc. La troupe du Marais vint l'y rejoindre. Leur réunion constitua la troupe du théâtre Guéné^aud, installée dans le Jeu de Paume de la Bouteille, entre la rue Mazarine (autrefois rue des Fossés-de-Nesle) et la rue de Seine, aux numéros 42 et 4^À des maisons actuelles. On voit encore l'entrée des artistes et les loges, chez le gazier qui y est aujourd'hui établi. Enfin, en 1680, la troupe de l'hôtel de Bourgogne fut réunie à celle de Guénégaud. De la réunion des trois troupes fut formée la Comédie-Française, dont tous les papiers officiels portent encore le timbre : Comédie-Française, 1680. De la rue Guénégaud, elle alla s'installer rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés faujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie), où elle demeura près d'un siècle avant de s'établir rue Richelieu. (Voy. Jules BonnassibS. Notice historique sur les anciens bâtiments de la Comédie-Française. Paris, Aubry, 1868. Eue. Dbspoïs, le Théâtre-Français sous Louis XIV. Eog. Rigal, Esquisse d'une histoire des Théâtres de Paris de 1538 à 1645, dans la Revue d'art dramatique[^] l^{»*} septembre 1887).

i. Consulter Isi Nouvelle description des châteaux et parcs de Versailles et de Marly. Paris, Florentin et Pierre Delaulne 1701, un vol. in-8«; de la Saussaie. Notice sur le château de Chambord[^] Chambord, 1835, in-S»; Les Châteaux historiques de la France[^] par Paul Perret, Lecène et Oudin, 1887 ; etc.

2. Michel Baron, fils de l'acteur Boyron, qu'un lapsus de Louis XIII fit appeler Baron, petit-fils d'un mercier d'Issoudun qui vendait des rubans à la foire de Bourges. Né à Paris en 1653, il joua d'abord dans les Petits comédiens dauphins à

élève Adrienne Lecouvreur tente pour la première fois le rôle de Roxane, avant de prendre plus tard celui d'Atalide. On imagine aisément quel succès dut remporter la célèbre actrice, dont les frères Parfaict n'ont pas hésité à dire : « Elle a réuni à elle seule, et au plus haut degré de perfection, les talents de la des Œillettes et de la Champmeslé. » Son héritage fut recueilli par M^{re}® Gaussin, puis par la Clairon, par les deux Sainval; enfin, le 24 mai 1788, par la Desgarcins.

L'interprétation du rôle de Roxane par M^{lle}® Claire Legris de La Tude, connue sous le nom de la Clairon, fait époque dans les annales du théâtre. Elle étudia le rôle avec conscience et intelligence, et ses Mémoires contiennent une curieuse dissertation sur la manière dont elle l'a compris : a Roxane est une de ces beautés malheureuses, condamnées par la misère et l'avilissement de leurs entours à désirer l'esclavage, à le voir la seule route de tous les biens. — Ces esclaves, destinées au plaisir d'un maître que leur cœur ne choisit pas, et que souvent il rejette; ignorant ou surmontant les combats que doivent rendre la pudeur et la décence avant de se livrer; observées, contenues dans le sérail par des êtres hideux, cruels, mutilés ; toujours tremblantes sous l'autorité la plus arbitraire; humiliées de rester trop longtemps dans la foule des esclaves, ou craignant le dégoût qui peut les y faire retomber, peuvent-elles se trouver susceptibles d'un sentiment doux, libre, exclusif? Peuvent-elles avoir l'idée d'un véritable

amour? Je ne le crois pas. — La vanité de l'emporter sur leurs rivales,

la foire Saint-Germain; élevé dans l'art théâtral par son père, qui était mort, pendant les représentations du Cid, d'une blessure reçue sur la scène en repoussant du pied répée de Gormas, Michel Baron s'attacha à Molière d'une amitié profonde et dévouée. Il était acteur et auteur. Sa comédie la moins ignorée est t Homme à bonnes fortunes^ qu'il est question de reprendre à la Comédie-Française. Il se retira du théâtre en 1691, y rentra en 1720 et s'attira quelques épigrammes par ses prétentions à jouer encore les jeunes premiers malgré son âge. Quand il joua Misaël dans les Macchabées de La Motte (1721), on faisait circuler ce quatrain :

Le vieux Baron pour l'honneur d'Israël Fait le rôle enfantin du jeune Misaël, Et pour rendre la scène exacte Il se fait raser à chaque acte.

Son jeu était remarquable par le naturel et la conviction qu'il y mettait. Il disait lentement. Quand il jouait, le spectacle durait une demi-heure de plus. Adrienne Lecouvreur fut son élève. (V.-Lemazurier, Galerie du Théâtre-Français ; HILLEHACHER, Galerie historique des portraits des comédiens de la troupe de Molière. \ Nous avons consacré une étude à Baron dans la Revue d'art dramatique^ 15 août 1887.

ambition de parvenir au rang suprême, la nécessité d'intriguer pour s'y maintenir, celle d'amasser des trésors pour s'assurer des appuis, les besoins de leurs sens, doivent être les seuls sentiments, les seules passions dont elles peuvent avoir l'idée, et se promettre la jouissance. La femme condamnée à vivre sous un

despotisme éternel doit contracter forcément l'habitude de la crainte, de la dissimulation et même du mensonge; et tout ce qui flétrit l'âme conduit plus facilement à la férocité qu'à la tendresse. Le caractère de Roxane est au moins présenté sur ce modèle : elle est continuellement ingrate, altière, cruelle, ambitieuse. » Elle compare ingénieusement Roxane à Hermione, et donne de judicieux conseils aux artistes qui la suivront : « Je crois bien que Bajazet lui plaisait plus qu'Amurat; mais un goût n'est pas un sentiment. L'attrait irritant des sens ou le tendre besoin de l'âme sont des choses bien différentes. Défendez-vous donc de toute espèce d'expression touchante : l'air du désir, subordonné à la plus rigoureuse décence, est la seule marque de sensibilité qu'on doive apercevoir dans vos yeux. Dans les ordres que vous donnez, dans les menaces que vous faites, que vos tons secs, despotiques, m'assurent que vous n'êtes entourées que d'esclaves avilis et tremblants. En me montrant dans les trois quarts de ce rôle une souveraine cruelle et née sur le trône, laissez-moi les moyens de retrouver dans le reste Tesclave insolente, abusant d'un moment de pouvoir qu'elle ne doit qu'à sa beauté. »

Au XIX^e siècle, Bajazet a été jusqu'à présent représenté à cinq reprises, avec M^{me} Raucourt en 1802, puis M^{lle} Duchesnois^e ; en 1838, par la grande tragédienne M^{lle} Rachel, dont l'écrasant souvenir a sans doute effrayé pour longtemps ses descendantes, car il faut attendre jusqu'en 1869, puis, jusqu'à 1887, pour revoir Bajazet sur l'affiche.

1. « Le rôle de Roxane dans Bajazet vint ajouter un nouveau fleuron à sa couronne ; elle prouva que l'ambition, la fierté, la fureur, la vengeance, toutes les passions qui dominent le cœur de l'altière Roxane, pouvaient être rendues par elle avec autant de

perfection que cette ardeur brûlante qui consume le cœur de ramante d'Hippolyte. Elle ennoblit cette fois les sentiments d'une esclave du sérail, qui, dédaignant les faveurs passagères de son maître, s'abandonne aux charmes qu'inspire un jeune prince malheureux, et s'enflamme d'autant plus qu'elle est plus contrainte dans l'expression de ses sentiments. » (Dinadx, Hotice sur J*" « Duchesnois.)

M"® Rachel aborda le rôle de Roxane le 23 novembre 1838. Elle avait dix-sept ans. Elle ne put soutenir d'abord un rôle si lourd, et la première soirée fut un échec. Elle ne se découragea pas, et le surlendemain prit une revanche éclatante par un triomphe complet^. Elle sut donner à son rôle toute la fierté farouche et inflexible que demandait M"® Clairon, en le rendant plus touchant par une note discrètement atténuée de tendresse et de douleur. Nous n'avons pas oublié, dit M. Paul Mesnard, avec quel retour de sensibilité elle interrompait ses menaces par ce cri du cœur :

1. Le 23 novembre 1838, soirée dans laquelle Rachel abordait pour la première fois le rôle de Roxane, « on se battit aux portes pour entrer », dit G. d'Heylli dans son livre sur la Correspondance de Rachel. La recette fut de 6,085 francs. Cependant Rachel n'obtint aucun succès. Voici ce que raconte Védel, qui était alors administrateur de la Comédie-Française : « A quatre heures, on m'annonça M. Félix, qui, d'un ton très délibéré, me déclare que sa flUe ne jouerait pas Bajaxet le surlendemain. — Et moi, dit Védel, je vous préviens, monsieur, que Tafôche annoncera demain la seconde représentation de Bajaxet. Or, soyez bien averti que si, le jour de la représentation, M"« Rachel n'est pas à sa loge à six heures du soir, je ferai remettre l'argent au public en

motivant cette mesure scandaleuse sur le refus de votre fille de remplir son devoir ; que le produit évalué de cette représentation sera prélevé sur son traitement, et qu'elle ne remettra jamais les pieds sur la scène française qu'elle n'ait joué Bajazet une seconde fois. » A la suite de cette scène, Védel écrivit à Rachel une lettre de supplications et de conseils. « A une heure du matin — ajoute Védel — le garçon de théâtre revint et me remit un petit chiffon de papier que j'ai soigneusement conservé :

« Ne suis-je pas à vos ordres ? Quand on aime les gens, on fait tout pour leur (sic) plaire.

« Toute à vous,

« Rachel. »

Sur ces entrefaites, le lendemain matin même (26 novembre), paraissait le feuilleton de Janin rendant compte de la fatale soirée. Il était absolument cruel. Védel résolut cependant de rejouer Bajazet quand même. Le soir, il va trouver Rachel dans sa loge.

« — Eh bien ! mon enfant, comment vous trouvez-vous ?

« — Bienl me répondit-elle, souriant. J'ai fait ce que j'ai voulu, mais ça n'a pas été sans peine. J'ai eu une terrible lutte à soutenir... mais je crois que cela ira mieux ce soir.

« — Vous n'avez donc pas peur ?

« — Non !

« — Vous avez lu l'article de Janin ?

« — Oui, il m'habille joliment. Je suis furieuse, mais c'est une raison déplus pour me monter. »

L'événement donna raison à Védél. La deuxième soirée fut un triomphe pour Rachel. « Il est impossible — dit toujours Védél — de prendre une revanche plus éclatante. »

Cette timidité ne l'abandonna jamais complètement. On la lui reproche encore bien durement en 1855 :

« En scène, son effroi redouble. Si elle n'est pas très applaudie tout de suite, elle doute, elle se démonte, elle renonce. Dans *Mademoiselle de Belle-Isle* ^ M"* A. Bronan, qui faisait M"" de Prie, était mieux habillée qu'elle. C'en fut assez pour qu'elle perdit courage. Et voilà de quoi dépend le talent de M"" Rachel : de la robe de M'i« Brohan ! » (A. Vacquerie. *Profils et grimaces*, p. 169.)

Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime;

quel accent de douleur profonde elle mettait dans cet autre vers :

Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes ;

enfin quelles étaient sa grâce, sa finesse charmante, lorsque, rassurée et joyeuse, elle disait :

L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.

Comme la Clairon son aînée, Rachel consacra à ce rôle toute son étude, cherchant, comme elle dit, « à disséquer toutes choses ». On ne lira pas sans intérêt cette lettre inédite qu'elle écrivait à Véron avant « d'entonner *Roxane* » ^ :

« Ma santé, loin de se raffermir, semble se complaire à me délaissier; et cependant je sens une force surnaturelle quand je prends un rôle et que je me mets à l'étudier. Je ne sais pourquoi ma maladie m'inquiète; le moral y joue un grand rôle, mon ima-

gination cherche trop à disséquer toutes choses, et cela me jette du noir dans l'âme. On s'aperçoit, n'est-ce pas, que je vais entonner Roxane ce soir? Ma lettre ressemble un peu à l'ordre d'Amurat. C'est moi, ami, qui suis Amurat ce matin pour le pauvre Bajazet qu'on doit pendre dans peu; mais, si Roxane ressemblait tant soit peu à Rachel, malgré le peu d'amour que Bajazet éprouve pour elle, Rachel n'attenterait ni à sa vie ni au repos de son cœur. Au revoir.

« Rachel. »

Bajazet fut repris le 4 juillet 1869, dans une représentation unique de gala. M. Maubant jouait Acomat. Depuis, cette tragédie n'avait pas reparu au théâtre, et on regrettait cette négligence. M. Jules Claretie a eu l'heureuse idée de la reprendre le 3 avril 1887. Voici quelle était la distribution :

ACOMAT MM. Silvain

OSMIN Martel

BAJAZET A. Lambert (début)

1. Elle s'est vendue (avril 1887), à l'hôtel Drouot, dans une vente d'autographes, au prix de 61 francs.

ROXANE M^{lle} A. Dudley ZAÏRE Martin

ZATIME Lerou

ATALIDE Hadamard (début)

Nous n'avons pas ici à faire la critique de cette interprétation nouvelle : ce serait empiéter sur le domaine de nos chroniqueurs dramatiques [^]. Qu'il nous suffise de noter au passage ces

quelques lignes dsins les Spectacles et Concerts du journal le Temps (2 mai 1887), simple mais éloquent témoignage de la faveur publique pour une tragédie qui a su braver les attaques et les années : « La Comédie-Française a donné hier en matinée gratuite Bajazet. La salle était pleine jusqu'aux combles. On aurait pu craindre que l'œuvre de Racine, qui met en scène des sentiments complexes et délicats, n'eût pas grande action sur un public populaire. C'est le contraire qui est arrivé. Le public populaire est décidément le meilleur de tous. Applaudis séparément pendant le cours de la tragédie, M[^]« Adeline Dudlay, M[^] Hadamard, MM. Silvain et Albert Lambert ont été rappelés trois fois à la fin. » N'est-ce pas la meilleure preuve du caractère profondément humain des œuvres de Racine, que cette tragédie, écrite pour être jouée devant les grands seigneurs de la cour du grand roi, enthousiasmant à deux cents ans de distance le public populaire d'une matinée gratuite?

BIBLIOGRAPmE

I. Éditions. — L'édition originale de la pièce porte ce titre : Bajazet^ tragédie, par M. Racine, et se vend pour

1. Voyez fe r^wp.«f du il avril 1887, feuilleton de M. Sarcey; le Journal des Débats du 12 avril, feuilleton de M. J. Lemaître; le Figaro du 4 avril, article de M. A. Vitu ; le Paris du 4 avril, feuilleton de M. H. de Lapommeraye, etc., etc.

Nous devons à l'obligeant secrétaire de la Comédie-Française en 1887, M. Bodinier, la communication du nombre des représentations de Bajazet à la dernière reprise :

1887 2 avril 2086".»

SO

— 14 — {abonnement) 6857 »

— 1 « « • mai [représentation gratuite) » »

— 26 juin 1083 »

Fauteur à Paris, chez Pierre le Monnier, MDCLXXII, avec privilège du Roi.

Cette édition a quatre feuillets, comprenant le titre, la préface ou avertissement, qui ne porte aucun titre, Textraît du privilège et la liste <ies acteurs; à la suite de ces quatre feuillets, quatre-vingt-dix-neuf pages. L'achevé d'imprimer est du « 20® jour de février 1672 »>.

On trouvera la nomenclature complète des éditions de Bajazei parues, soit dans les Recueils compZe^s de Racine, soit dans- les Œuvres choisies , soit séparément, au Tome VII de la grande édition de Paul Mesnard {Œuvres complètes de Racine, Hachette). Nous ne mentionnons ici que les principales :

1676. Œuvres complètes de M. Racine, chez Jean Ribou.

1678. Édition complète de Hollande.

1687. Œuvres complètes de M. Racine, chez Thierry.

Les deux éditions de 1676-1687 passent pour avoir été revues par Boileau.

Réimpression des mêmes recueils en 1680, 1681, 1689.

1697. La dernière édition des Œuvres complètes revue par Racine.

1702. Œuvres complètes à Paris, par la Compagnie des libraires.

1713. Édition de Paris, Compagnie des libraires.

1722. Édition d'Amsterdam, chez Bernard.

1736. Edition Joly, à Paris, chez la veuve de Laulne.

1743. Édition complète d'Amsterdam attribuée à d'Olivet.

1768. Théâtre complet, édition de Luneau de Boisjer- MAiN, avec commentaires.

1807. Ibid., avec commentaires de La Harpe, édition Germain Garnier.

1808. Edition Geoffroy, Théâtre complet.

1824. Édition d'Aignon

1844. Édition Aimé Martin.

1882. Théâtre complet de Racine, édition nouvelle, par M. M. Bernardin, Delagrave.

1886. Paul Mesnard, Œuvres complètes de Racine, 2[®] édition, Hachette. — Racine, Œuvres complètes, édition Saint-Marc Girardin, 8 vol. Paris, Garnier. — Nous ne connaissons aucun tirage à part d'une édition spéciale de Bajazet.

IL Sources. — Correspondance de MTM« de Sévigné, année 1672.

Gazette de Robinet.

Mercure galant^ 9 janvier 1672.

La Harpe, Lycée; Correspondance littéraire; Commentaires à l'édition de Racine, par G. Garnier, 1807.

Louis Racine, Mémoires; Remarques sur les tragédies de son père, Examen de Bajazet, Œuvres de Louis Racine^ édition de 1808, tome V, pages 255-290.

Voltaire, Correspondance ; Préface de Zulime.

Grimm, Correspondance littéraire.

Fréron, Année littéraire.

P. NicERON, Mémoires pour servir à Vhistoire des hommes illustres.

Abbé GouGET, Bibliothèque française.

Mémoires secrets pour servir à Vhistoire de la République des Lettres.

Grimod de La Reynière, le Censeur dramatique.

Marmontel, Mémoires,

Luneau de Boisjermain, Commentaires à son édition de Racine.

Abbé DE La Porte, Anecdotes dramatiques, les frères Parfaict, Histoire du Théâtre français, tome XW, p. 514.

Lemazurier, Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français.

Samson, Art théâtral.

Les voyages du sieur du Loir contenus en plusieurs lettres écrites du Levant, Paris, 1654, in-4°.

F.-E. duMézerai, Histoire des Turcs, 2 vol. in-8°, Paris, 1650, t. II, p. 165.

Demetrius Cantemir, Histoire de r Empire ottoman, traduite du latin en 1743.

Du Verdier, Abrégé de l* histoire des Turcs, 3 vol. in-12, Paris, chez Théodore Gérard, 1665.

Chevalier de Jant, Histoire du prince Osman, 1665.

Histoire de VÉtat présent de V Empire ottoman, traduite de l'anglais par Ricaut, par M. Briot, 1 vol. in-4^, Paris, Mabre-Cramoisy, 1670.

Tavernier, Nouvelle Relation de l'Intérieur du sérail.

M. DE Hammer, Histoire de VEmpire ottoman, traduite de Tallemant par M. Dochez, 3 vol. in-8°.

A. DE Lamartine, Histoire de la Turquie.

Remarques de grammaire sur Racine^ par M. l'abbé d'Olivet, Paris, 1738, in-12.

Racine vengé ou Examen des remarques grammaticales de M, l'abbé d'Olivet, par l'abbé Desfontaines, Avignon,

Lettres de M. Le Franc (de Pompignan) sur le théâtre en général et sur les tragédies de J. Racine en particulier. De la rime, d'après Boileau et Racine, par Billet. M"® Clairon, Mémoires, étude sur le rôle de Roxane. Geoffroy, Cours de la littérature dramatique, Alexandre Dumas fils. Préface de la Princesse Georges. Scribe et Legouvé, Adrienne Lecouvreur, acte II. Chassang, Grammaire française.

Brachet, Dictionnaire   tymologique.

Stendhal, Racine et Shakespeare.

A. Vacquerie, Profils et grimaces.

Paul de Saint-Victor, les Deux Masques.

Deltour, Ennemis de Racine.

E. Deschanel, le Romantisme des classiques : Racine, tome I, pag. 283 sq.

Merlet, études classiques.

Saint-Marc Girardin, Cours de littérature dramatique.

Jules-Janin, Mademoiselle Rachel et la tragédie.

V  del, Notice sur Mademoiselle Rachel.

Sainte-Beuve, Port- Royal, tome V, p. 438, sq.

Nisard, Littérature française.

Taine, Nouveaux essais de Critique et d' Histoire : Racine.

P. Mesnard, dans les œuvres complètes de Racine, Notice de Bajazet (tome II, tome VIII : Style de Racine. Lexique de Racine).

Paul Janet, Psychologie des tragédies de Racine {Revue des Deux-mondes) (15 septembre 1885).

F. Brunetière, Études critiques sur la littérature française.

Fournel, Racine et les variations du goût (dans les Œuvres de Racine).

De la Rochefoucauld-Liancourt, Études littéraires et morales de Racine.

III. Traductions et Imitations

Traductions, — Traduction en prose française : Philadelphie, nouvelle égyptienne parle sieur Girault de Sainville. Paris, F. Michon, 1687, in-12.

Traductions allemandes : Bajazet. Traduction en prose allemande par J. Chr. Brostedt. Leipzig, 1756, in-8. — Bajazety Trauerspiel in 5 Aufz., nach Racine^e von A. Bode. Berlin, 1803, in-8. — Autre traduction d'Ayrenhoff, Presburg, 1804, in-8 (avec les traductions d'Andromaque et d'Iphigénie. Voyez ci-dessus, p. 377, 3).

Traductions hollandaises : Bajazet Treurspel, door Th. Arends. Amsterdam, A. Dz. Oostsaan, 1662, in-8. — Bajazety Treurspel, Amsterdam, A. Magnus, 1684, in-8 de viii-63 pages. (Traduction en vers, publiée par une société, avec la devise : In magnis voluisse sat est.) — Bajazety Treutspel, door J. Nomsz. Amsterdam, D. Klip^e pinky 1771, in-8 de xii-74 pages. (Autre traduction en vers.)

Traductions espagnoles : Tragedia. El Bayaeeto. En ires actos. Barcelona, por Carlos Gibert y Futo, impresor y lihrrerOy in-4. (Traduction en vers de différentes mesures, publiée dans le dernier tiers du xviii^e siècle.) — BayacetOy tragediay traducida por D. Ramon de la Cruz Cano y Olmedilla.

Traduction russe : Bajazet, tragédie en cinq actes et en vers de Racine, traduit du français par V. N. Olinn. Saint- Pétersbourg, 1827, in-8.

1735. Prosaische Uebersetzung einiger Trauerspiele aus dem Franzos is chen der Herren Racine und gresset. Leipzig. Teubuer, 1735, 8<* — Contient Bajazet.

Imitations. — En 1656, avant Racine, Segrais avait conté la même aventure dans sa nouvelle Floridon ou V Amour imprudent, tirée des Nouvelles françaises ou les Divertissements de la princesse Aurélie.

1687. Girault de Sainville, Philadelphie,

Voltaire, Zulime, tragédie.

Al. Dumas fils, la Princesse Georges, 1869..

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES i

1. Grimod de La Reynière, dans le Censeur dramatique (1797), parle ainsi de l'habitude, prise seulement à son époque, de nommer sur l'affiche l'auteur de la pièce ;

« Nous n'approuvons pas l'habitude qu'on a prise de nommer sur l'affiche l'auteur de chaque pièce annoncée. Autrefois, on avait fait de cela une distinction très marquée. Les auteurs célèbres jouissaient seuls de ce privilège; encore ne s'accordait-il

qu'à ceux qui n'étaient plus. Voltaire, dans sa vieillesse, était le seul auteur vivant nommé sur l'affiche de la Comédie-Française ; et personne sans doute ne pouvait se plaindre d'un honneur aussi bien mérité. D'ailleurs, le public d'alors était assez au fait du répertoire pour savoir toujours de qui était tel ou tel ouvrage, sans avoir besoin de l'apprendre de l'affiche. Si, quelque spectateur, par hasard, l'ignorait, il lui était bien facile de l'apprendre de ses voisins; cela établissait entre eux des conversations souvent utiles, et pour celui qui ne rougissait pas d'interroger et pour ceux qui étaient à portée d'entendre... Nous croyons donc qu'il eût été avantageux aux progrès de l'art de maintenir la distinction établie sur l'affiche entre les noms des auteurs. C'était un moyen d'émulation pour les jeunes écrivains, qui pouvaient ambitionner la gloire d'y être nommés un jour, sinon, comme Voltaire, de leur vivant, au moins lorsque la postérité aurait classé leurs talents et leurs ouvrages. L'usage actuel est, nous en convenons, plus commode pour les spectateurs modernes et satisfait davantage l'amour-propre des auteurs, qui lisent avec complaisance leurs noms sur les murailles. » (U, p. 215-217.)

Sur Grimod de La Reynière, voir l'intéressant livre de G. Desnoiresterres, Grimod de La Reynière et son groupe.

2. Sur la date exacte de la première représentation, voir l'introduction^ p. 30. La pièce n'est pas précédée d'une épître dédicatoire, comme tant d'autres de l'époque. Racine n'attendait pas pour vivre, comme Corneille, le prix d'une dédicace.

BAJAZET, frère du sultan Amurat^ M. Champmeslé², ROXANE, sultane 3, favorite du sultan Amurat. M»»« d'Ennebaut*.

ATALİDE, fille du sang ottoman s. M"« Champmeslé 6. ACOMAT, grand vizir "İ. M. La Fleur».

OSMIN, confident du grand vizir. M. Hauteecche^ . ZATIME, esclave de la sultane. M"«« Brécourt ^o. ZAİRE, esclave d'Atalide. Poisson i^

La scène est à Constantinople, autrement dite Byzance dans le Sérail du Grand Seigneur ^^.

* Avant le xyu» siècle, l'indication des personnages était donnée sous le titre : Entre-parleurs. La liste des acteurs ne figurait pas sur Taffliche

C'est le sultan Murad IV

Aujourd'hui, on respecte davantage l'orthographe des noms étrangers Nous ne disons plus Amurat, Acomat^ mais Mourad. Achmet. Plusieurs noms arabes ont chez nous les deux formes : Mahomet, Mohammed ou Mehemet • Salomon Soliman ou Sélim; Abraham, Ibrahim, etc. ''

2. Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, mort en 1701, connu par son amitié avec ses collaborateurs Racine et La Fontaine, et par sa femme U débuta avec elle en 1609 au Marais, la suivit à l'hôtel de Bourgogne puis rue Guénégaud. Voici ce que dit de lui, dans ses Anecdotes dramatiques, \&hbé de La Porte : « 11 jouait assez bien les rôles des Rois dans la tragédie. Quelques auteurs, par crainte ou par modestie, ne voulant point faire paraître leurs pièces sous leur propre nom, les mettaient sous celui de ce comédien fils

torale

prends sans vert sont attribués à La Fontaine; mais il paraît que Champmeslé^v a eu aussi un peu de part ; les autres pièces qui forment ce qu'on appelle son théâtre sont : les Qrisettes ou Crispin Charretier, les Fragments de Molière l'Heure du Berger, le Parisien, la Rue Saint-Denis. Son talent principal consistait à peindre, d'après nature, les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Cependant, son essai dans le genre pastoral annonce de la délicatesse et prouvé qu'avec plus d'application il aurait réussi dans un genre plus élevé. Sa méthode ordinaire était d'introduire secrètement sur la scène le personnage le plus intéressé dans l'intrigue, et les choses dont il le rend témoin lui servent pour amener le dénouement. Ces petites ressources décèlent la paresse ou le peu de fécondité d'un auteur. Champraeslé réparait ces défauts par des situations neuves et intéressantes, par des incidents heureux et plaisants, par un style badin et enjoué et surtout par cette connaissance du théâtre qu'il devait moins à une étude réfléchie qu'à un exercice journalier, qui perfectionne les talents » 3. On appelle sultanes les femmes, sœurs et filles du Grand Seigneur. La mère du sultan s'appelle sultane valide, sultane mère. Ce mot vient de l'arabe «^v/«Ma dominer. '

4. MB* d'Ennebaut est la fille de l'acteur Montfleury. Elle épousa M. d'Ennebaut en 1667 et habita quelque temps le pays de son mari, en Bretagne. Elle joua à Thôtel de Bourgogne, puis, à partir de 1680, à la Comédie-Française. Elle se retira du théâtre cinq ans après. Ses principaux rôles furent Junie dans *Brvtannicus*[^] Aricie dans *Phèdre*[^] Cécilia dans *le Marins de Boyer*, Roxane dans *Bajazet*[^] etc.. « M^{lle} » d'Ennebaut était blonde et grasse, extrêmement jolie quoique assez petite, et d'ailleurs elle

avait beaucoup de talent. Ce fut la première actrice qui brilla dans les rôles travestis. Elle était charmante en habits d'homme, et ce fut pour elle que Montfleury, son frère, composa la Fille Capitaine et la Femtne juge et partie. » (Lemazurier, Galerie des acteurs du Théâtre-Français[^] II, p. 222.)

5. C'est-à-dire du sang d'Othman, fondateur de la puissance turque en Asie- Mineure, Othman El Rhaxi (le Victorieux), fils de Togrul, qui s'établit à Konieh en 1299. Il mourut en 1326.

6. Mi>« Champmeslé occupe une des plus belles places dans la galerie des actrices célèbres, avec la Clairon, Rachel, etc. Son nom de famille était Mario Desmarets. Elle naquit à Rouen en 1644, joua d'abord en province, puis à Paris, au Marais, en 1669. Elle épousa M. Champmeslé et jouait avec lui à l'hôtel de Bourgogne depuis 1670 quand tous deux passèrent à la Comédie-Française qui venait de naître, en 1680. Une amitié intime et très tendre la rapprocha de Racine, à qui elle dut de bons conseils. Racine, que M^{***} de Sévigné accusa de faire des pièces pour la Champmeslé, était fort assidu auprès de son inter-

f>rète. Leur liaison dura jusqu'en 1676, époque à laquelle la Champmeslé prit e comte de Clermont-Tonnerre. Celui-ci fit faire place nette, écarta tous les soupirants, sauf La Fontaine, plus inoffensif, semblait-il. C'est à ce moment que courut ce méchant quatrain :

A la plus tendre amour elle fut destinée.

Qui prit longtemps racine dans son cœur:

Mais, par un singulier malheur, Le Tonnerre est venu qui l'a déracinée.

(Voir Paul Albert, Variétés morales et littéraire», p. 151.)

« La nature, dit Louis Racine, ne lui avait donné que la beauté, la voix et la mémoire: du reste, elle avait si peu d'esprit, qu'il fallait lui faire entendre les vers qu'elle avait à dire, et lui en donner le ton. Tout le monde sait le talent que mon père avait pour la déclamation, dont il donna le vrai goût aux comédiens capables de le prendre... Il lui faisait d'abord comprendre les vers qu'elle avait à dire, lui montrait les gestes et lui dictait les tons que même il notait. L'écolière fidèle à ses leçons, quoique actrice par art, sur le théâtre paraissait inspirée par la nature. » {Mémoires sur la vie de Jean Racine.) Elle surpassa dans le rôle d'Hermione la des Œillets qui l'avait créé et à qui l'on prête ce trait d'admiration et de dépit : « 11 n'y a plus de des Œillets. » L'abbé de La Porte vante « son grand usage du monde, beaucoup de douceur dans la conversation, et une certaine naïveté aimable dans la façon de s'exprimer. Sa maison était le rendez-vous de plusieurs personnes de distinction de la ville et de la cour, aussi bien que celui des plus célèbres auteurs de son temps, tels que Despréaux, Racine, Chapelle, Valincourt. La Fontaine, admirateur des talents de cette actrice, et peut-être aussi des grâces de sa personne, lui adressa le conte de Belphégor ». Il collaborait avec le mari. Ils ont signé tous deux plus d'une œuvre, entre autres Ragotin ou le Roman Comique (1684), le Florentin^ La Coupe enchantée (1686), Je vous prends sans vert^ etc. La Champmeslé avait la voix belle et sonore. Par les loges ouvertes, La Porte assure qu'on l'eût entendue du café Procope. Chaque rôle nouveau était un nouveau triomphe. On sait son succès dans Iphigénie. Boileau l'a consacré :

Jamais Iphi};énie, en Aulide immolée.

N'a coûte tant de pleurs à la Grèce assemblée Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé, En a fait sous son nom couler la Champmeslé.

Elle ne fut pas moins remarquable dans le rôle d'Atalide. M^{re} de Sévigné écrivait après l'avoir vue : « Ma belle-fille (son fils aimait la Champmeslé) m'a paru la plus merveilleuse comédienne que j'aie jamais vue ; elle surpasse la des

Œillets de cent lieues loin ; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. » Elle mourut à Auteuil en 1698.

7. Le grand vizir est le premier ministre. C'est lui qui a le sceau de l'empire. Il ne faut pas le confondre avec les vizirs ou plus exactement pèsirs (portefardeau), nom donné à tous les pachas à trois queues.

8. « Juvenon de La Fleur, comédien de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, succéda à Montfleury, dans l'emploi des rois. C'était un homme grand, beau de visage, fort bien fait, qui excellait encore pour les rôles de Gascon et de capitaine. On dit de lui ([que c'est le premier acteur qui ait eu ce qu'on appelle des entrailles, c'est-à-dire l'art de se toucher pour toucher ensuite les autres ; ce que Floridor n'avait pas à ce degré de perfection. Il joua d'original en 1672 le rôle du vizir Acomat dans la tragédie de Bajaxet. Il avait épousé la fille de Gros-Guillaume, dont il eut un fils qui prit le parti du théâtre, et qui y parut avec beaucoup de succès comme acteur sous le nom de La Thuillerie. On ignore le temps de la mort de La Fleur ; mais il n'était plus vivant en 1608. Cet acteur avait été cuisinier. » (Abbé de La Porte, Anecd. dram.^{at} t. III, p. 245-246.)

9. Noël le Breton, sieur de Hauteroche, tenait la spécialité des confidentes. Il était, comme Montfleury, comme Molière, comme Baron, acteur et auteur. On joua longtemps de lui VÊêprit follet^ le Deuils etc.

10. « On sait peu de chose de M"" » Brécourt et Poisson. Loret dit d'elles :

Poisson et Brécourt confidentes

Font des mieux et sont très brillantes.

« Le théâtre du Marais ne fit pas une perte considérable lorsque M"" des Urlis le quitta pour épouser Guillaume Marcoureau, sieur de Brécourt, qui la fit entrer à l'hôtel de Bourgogne, où il était lui-même. Elle ne jouait ç^ue des confidentes ; à la réunion, en 1680. on la remercia de ses services, en lui accordant une pension de 1,000 livres qu'elle conserva jusqu'à sa mort, arrivée le dimanche 22 avril 1713. S'il était vrai, comme l'assure un écrivain fort inexact, qu'elle eût été reçue au théâtre du Marais en 1645, il en résulterait qu'elle avait près de quatre-vingt-^ix ans quand elle mourut. » (Lemazurier, Gai. des Act. du Th.-Tr., t. II, p. 48.)

11. « On sait que Victoire Guérin, femme de Raymond Poisson, remplissait à l'hôtel de Bourgogne les rôles de confidentes dans la tragédie et ceux de seconde amoureuse dans la comédie. » [Id.)

12. Le Mémoire de plusieurs décorations qui servent aux pièces contenues en ce présent livre^ commencé par Laurent Mahelot et continué par Michel Laurent en l'année 1673^ publié par M. Despois {le Théâtre sous Louis X/K, Appendice) donne le décor de Bajazet .• — « Le Théâtre est un salon à la Turque. Deux

poignards. » Le décor dans lequel on joue actuellement Bajazet à la Comédie- Française est une salle de style oriental, les portes surmontées du plein cintre étranglé vers le bas. Une large porte ornée d'une tenture s'ouvre dans le fond sur un grand vestibule. A gauche, une porte conduit aux appartements d'Atalide. A droite la porte qui mène aux prisons. Un sofa au premier plan à gauche. Au fond, sur la muraille, des versets du Coran.

PREMIÈRE PRÉFACE

Quoique le sujet de cette Tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée ², il est pourtant très véritable ³. C'est une aventure arrivée dans le Séraï, il n'y a pas plus de trente ans *. M. le comte de Césy [^] était alors Ambassadeur à Constantinople [^]. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet , et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter lorsqu'il fut de retour en France. M. le chevalier de Nantouillet "[^] est du nombre de ces personnes,

1. Cette préface est celle que Racine mit en tête de la première édition de la tragédie de Bajazet, imprimée séparément, et publiée le 20 février 1672, six semaines après la première représentation.

Première préface. Cette préface précède sans aucun titre l'édition de 1672.

2. Imprimée. La relation de M. de Césy était restée manuscrite.

3. Très véritable. Voir V Introduction. — Cette histoire véritable est encore aujourd'hui assez douteuse.

4. Trente ans. Rigoureusement trente-quatre ans. Le siège de Bagdad est de 1638.

5. Césy. Philippe de Harlay, comte de Césy (ou Cézy, dans la seconde préface), ambassadeur de France à Constantinople depuis 1618 jusqu'en 1641. M. de Marcheville le remplaça quelques années durant cette période.

6. Constantinople. Le nom de cette ville, authentique dans la préface, devient Byzance dans la pièce, il n'y a pas d'autre raison que l'euphonie et les exigences du vers. Avec ce mot seul, Voltaire fera la moitié d'un vers latin :

Sollicitabantar Constantinopolitani.

7. Nantouillet. François du Prat, chevalier de Nantouillet, nom que la famille avait pris à la place de son ancien nom, Barbançon. Saint-Simon dit de lui : « Barbançon, premier maître d'hôtel de Monsieur, si goûté du monde par le sel de ses chansons et l'agrément et le naturel de son esprit. » MTM de Sévigné nous apprend, cette même année, le 3 juillet 1672, qu'il faillit être noyé au passage du Rhin. Il fut capitaine de cavalerie au régiment de la Reine, et plus tard, en 1685, premier maître d'hôtel de Philippe de France. Il était grand ami de Racine. En 1677, lors de la querelle de Phèdre^ on lui attribuait le fameux sonnet dirigé contre le duc de Nevers, un des chefs du parti cornélien. (Voir les Ennemis de Racine, de Deltour.)

et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en former une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances ; mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, c'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation * ; et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'Empire ottoman, que l'on a traduite de l'Anglais ^, Surtout je dois beaucoup aux avis de M. de la Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées 3.

1. V. Introduction^ ce qu'il faut penser de cette assertion. Remarquer le neutre à quoi ayant pour antécédent le féminin chose. On dirait à présent ce à quoi ou la chose à laquelle.

2. VangLais. Histoire de l'état présent de V Empire ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs^ traduite de l'anglais de M. Uicaut par M. Briot. Paris, chez Mabre Gramois, 1670, un vol. in4«». — Jean de la Haye, seigneur de Venteley, le successeur de M. de Césy à l'ambassade française à Constantinople. En 1671, il revint en France et fut remplacé par M. de Noitel.

3. Proposées. Quel que soit le résultat auquel Racine est arrivé dans la peinture des mœurs turciues, il n'en faut pas moins noter ce souci remarquable pour l'époque de la vérité historique, des recherches exactes, de l'érudition. N'oublions pas que nous sommes encore tout près du temps où le P. Daniel décrivait le baptême de Clovis superbe sous son feutre à plumes au milieu de tous les riches seigneurs de sa cour.

Sultan Amurat, ou sultan Morat*, emp Turcs, celui qui prit Babylone^ en 1638, a frères. Le premier, c'est à savoir Osman', fut avant lui, et régna environ trois ans, au quels les janissaires lui ôtèrent l'empire et 1 second se nommait Orcan ; Amurat, dès les jours de son règne, le fit étrangler. Le trois Bajazet*, prince de grande espérance : et c' est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par ou par amitié, l'avait épargné * jusqu'au siège lone. Après la prise de cette ville ', le Sultan

I. Seconde préface TréfaJ

a. Hanl.

.v-'ttjirr^^^""

urnd IV

Gaii Ile Victori

del6î3âl639

3. Babylne On .appelail souvent encor ville de Bagtisd, çapflale de rirali, sur

Babylo

ne, au diï-septl

. rive o

t da Tigre. Le

638 au as décembre suiran

t. o<«u»oi.

OfAnuR/I régna de I6l3à

feal^ ii

mourut élrangK

sa ires qu'il v

ulaildiiruire. Samortaè

, théâlro^parV

Iragédie d'Osman. Mustapha le fon. frère

BUPlerflnee

i6ïï, pour faire un inlér louieales quesliona d'his

m deq

eiquCB mois"ei

Mearad, <Pou

oipe qnê

VilU. Da et avam la

hb la tri^ie, un ordre était déjà arrivé avant la p çniie d'Orcan;
mais l'esc ave a été supprimé. Ci

obliaé de chai

paraît bien a

oir été tué non en 1638, m

Us en 1638, l'or» de la (

(V. mée.)

envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir : ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avait encore un frère, qui fut depuis le Sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnait point d'ombrage. Sultan Mahomet *, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée ^, M. le comte de Cézay était Ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le Sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la Sultane ^ ; il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettait de se promener quelquefois à la pointe du Sérail, sur le canal de la mer Noire*. M. le comte de Cézay disait que c'était un prince de bonne mine. Il a écrit ^** depuis les circonstances de sa mort : il y a encore plusieurs personnes de qualité ^ qui se souviennent de lui en avoir

1. Mahomet IV ^ né en 1643, appelé au trône en 1648, quand mourut son père Ibrahim, et déposé le 8 novembre 1687.

2. Imprimée. Tout ce passage est repris de la première préface avec quelques détails en plus.

3. Sultane. M. de Cézay avait l'ambition « de faire la cour aux maîtresses du Grand Seigneur », raconte Ricault, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Il faut sans doute se défier des ré-

cits qu'a pu faire ce comte de ses bonnes fortunes, à son retour en Europe. A beau mentir qui vient de loin, et M. de Césy passait pour un homme d'imagination. Pénétrait-il dans le sérail aussi facilement qu'il semble l'avoir dit? On a peine à le croire.

4. Mer Noire. Racine n'oubliera pas, dans sa tragédie, ce voisinage de la mer derrière le sérail. Acomat dira :

Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver, Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

5. Ecrit. On ignore ce qu'est devenu ce manuscrit. A-t-il jamais existé? Peut-être Racine a-t-il inventé cette supercherie pour s'assurer que les chercheurs n'auraient pas l'idée d'aller vérifier le fait dans les histoires imprimées. De cette façon il pouvait toujours leur opposer les communications confidentielles qu'il disait avoir reçues.

6. Qualité. Les éditions antérieures à 1697j c'est-à-dire celles de 1676 et 1687, portaient : « plusieurs personnes de qualité et entre autres le chevalier de Nantouillet. » Celui-ci mourut en juin 1695. Aussi son nom disparut-il dans rédition de 1697.

Mi

entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France*.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente * ; mais je n'ai rien vu dans les règles du Poème Dramatique qui dût me détourner de mon Entreprise ^, A la vérité, je ne conseillerais pas à un Auteur de prendre pour sujet d'une Tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie ; ni de mettre des Héros sur le Théâtre qui au-

raient été connus de la plupart des Spectateurs. Les Personnages Tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne « regardons d'ordinaire les Personnes que nous avons vues* de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les Héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : major e longinquo reverentia *. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps : car le Peuple ne met guère de différence entre ce qui est à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les Personnages Turcs, quelques ^ modernes qu'ils

i. France. En 1641.

2. Hécente. L'exemple n'était pas si nouveau, et s'était déjà vu depuis Verardi, depuis le Cid. et, pour ce qui concerne la Turquie moderne, nous avons déjà cite la Sultane^ de Gabriel Bounyn, la Mort de Mustapha, de Mairet, le Grand Tamerlan^ de Maquoz, VOsman, de Tristan, etc. (V. Notice.)

3. Entreprise. Voilà bien un trait de l'époque. L'auteur dramatique en possession d'un sujet doit ouvrir la Pratique du théâtre de d'Aubignac et s'assurer que son projet ne contrarie en rien Aristote. C'est merveille que Racine ait pu

8 réduire d'aussi purs chefs-d'œuvre malgré les prohibitions de toutes sortes ont l'art était entravé.

4. Vues. Variante (édit. de 1676 et 1677) : Les personnes que nous avons vu : noter le participe invariable malgré la règle. — La remarque exprimée par Racine est très fondée. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil : c'est le principe de l'optique théâtrale.

5. Reverentia. Tac, Ann. I, xlvii. La sagesse des nations dit la même chose sous une forme plus triviale : « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. »

Cet s est sans doute une faute échappée au prote

soient, ont de la dignité * sur notre Théâtre : on les regarde de bonne heure Anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Sérail, que nous les considérons pour ainsi dire comme des gens qui vivent dans un autre Siècle que le nôtre.

C'était à peu près de cette manière que les Persans étaient anciennement considérés des Athéniens *. Aussi le poète Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une Tragédie la mère de Xerxès, qui était peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le Théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse après la déroute de ce prince 3. Cependant ce même Eschyle s'était trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avait été vaincu, et il s'était trouvé encore à la défaite des Lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans

1. Dignité. La dignité est indispensable aux personnages de la tragédie. Ceux qui en manquent ne peuvent relever que de la comédie. La distinction entre ces deux genres est absolue. « 11 faut d'abord, dit Fénelon (Lettre à l'Acad. ^ VI), il faut séparer d'abord la tragédie d'avec la comédie. » Diderot, Saurin, Sedaine, Beau-

marchais prépareront la fusion des deux genres en un seul, le drame, dont ravènement date de la Préface de CromweU (1827). Le théâtre au xvii^e siècle est Fimage de la société, composée des grands et du peuple. La tragédie ne reçoit que les rois, princes et seigneurs. Les petits bourgeois ridicules sont l'apanage de la comédie, « Ce que Racine appelle ici la dignité et le respect, reverntiay ce respect qui se proportionne à l'éloignement des temps ou des pays, c'est sans doute ce qu'en langage moderne on appellerait l'idéalisation. » E. Desghanel, Racine, I, p. 269.

2. Athéniens. « Athènes n'admettait pas ce que nous appelons l'actualité dans la tragédie... Le lointain faisait partie de son idéal... Eschyle tourna l'obstacle par un mouvement inspiré. Ne pouvant donner à sa tragédie le recul du temps, il lui donna l'éloignement du lieu; il la transporta de Grèce en Asie, et retourna la victoire en la faisant apparaître sous la face du désastre au peuple vaincu. Le poète va remplir à Suse le casque de Pallas des larmes brûlantes du vaincu ; il le rapporte au vainqueur et les lui fait boire à longs traits. » (P. de Saint-Victor, Les Deux Masques, 1. 1, p. 201-202.) L'invasion des Perses^ c'était déjà la question d'Orient.

3. Prince. Les Perses, d'Eschyle, 472. Eschyle était de l'élite des « Marathonomaques ». Il avait trente-cinq ans à Marathon. Dix ans plus tard il était à Platée et à Salamine. Son frère Cynégireest l'homme qui, se cramponnant à une galère persane, la retint avec ses dents quand on lui eût coupé les mains. Il fallut lui trancher la tête }Our lui faire lâcher prise. Un autre frère, Amynas, donna à Salamine le premier coup d'éperon à la flotte persane, dont il tua le navarque après lui avoir coulé son vaisseau.

la plaine de Marathon : car Eschyle était homme de guerre, et il était frère de ce fameux Cynégire, dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse * .

i. Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1697, le paragraphe suivant terminait cette préface :

« Je me suis attaché à bien exprimer dans ma Tragédie ce que nous savons « des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit que mes héroïnes « étaient trop savantes en amour, et trop délicates pour des femmes nées « parmi des peuples qui passent ici pour barbares. Mais, sans parler de tout « ce qu'on lit dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de « dire que la scène est dans le sérail. En effet, y-a-t-il une cour au monde où « la jalousie et l'amour doivent être bien connues* que dans un lieu où tant de « rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre « étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer ? « Les hommes vraisemblablement n'y aiment pas avec la même délicatesse. « Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de « Bajazet et les tendresses de ses amantes. Il carde au milieu de son amour la « férocité de sa nation**. Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de « mourir que d'abandonner ce qu'il aime, et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne « faut que lire l'histoire des Turcs ; on verra partout le mépris qu'ils font de « la vie ; on verra en plusieurs endroits à quels excès ils portent les passions ; « et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire : témoin un des fils « de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné qu'il aimait tendrement, et que l'on avait fait mourir pour lui assurer l'Empire. »

* Connues. Amour était féminin même au singulier. Il l'est encore en poésie.

Vous qui croyez qu'une amour délaissée De la pensée S'envole ainsi...

(A. DE Musset, Chanson de Barberine.)

** Férocité. Au sens latin de ferox, fier. Ce fils de Soliman II et de Roxelane s'appelait Zéangir ou Giangir (le Bossu). Son frère Mustapha fut tué. Bounyn a mis ce meurtre à la scène, et après lui Mairet et Dailbray. Giangir fut frappé de cette mort et ne survécut pas à son frère, Busbecq, ambassadeur de Ferdinand I^{er}, roi des Romains, près La Porte, et M. de Hammer disent qu'il périt de langueur. De Trov {Bistoire universelle}; M. Baudier {Bistoire générale du Sérail[^] 1626)] du Verdier {Bistoire générale des Turcs, 1665) donnent le même récit que Racine et disent qu'il se tua sur le corps de son frère qu'il aimait tendrement. L'histoire lamentable de Mustapha et Zéangir a été mise en scène par Belin (1705) et par Chamfort (1776). Ibrahim ou Illustre Bassa de M^{re} de Scudéry est le récit accommodé de ces divers événements.

■[^]ft»![^]

SCÈNE V

ACOMAT, oSMİN²

ACOMAT

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre, Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN 3

Et depuis quand. Seigneur, entre-t-on dans ces lieux ^

4. L'exposition de Bajazet est, comme celle d'Athalie, une de celles qui sont le plus habilement conduites et le plus vraisemblables. Voltaire l'admirait. . M. Bernardin a cité, dans son édition de Racine, le passage connu de la Lettre sur Œdipe qui date de 1719. Voltaire y revient souvent. En 1748, en présentant au public sa Sémiramis, il écrivit encore : « Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites Je maintiens, par exemple, que Sophocle et Euripide eussent regardé la première scène de Bajazet comme une école où ils auraient profité. » [Dissertation sur la Traaéaie^ Ed. Garnier, t. IV, p. 494.) Cf. aussi en 1776, dans sa Lettre à VAcadémie^ Ed. Garnier, t. XXX, p. 360, et Commentaires sur Corneille^ ibid. t XXXI, p. 540 XXXII, p. 248. — « Cette scène est d'une étendue peu ordinaire au théâtre; elle a plus de deux, cents vers; elle n'est point passionnée; ce n'est qu'une simple exposition, c'est-à-dire ce qu'on entend avec le moins d'intérêt, et cependant elle ne paraît pas trop lon^e. » La Harpe.

2. Quand le rideau se lève, la scène est vide. Acomat paraît à la grande porte du fond et entre résolument. Osmin s'arrête sur le seuil et hésite. Acomat doit l'appeler : « Viens, suis-moi ! »

3. Osmin. — Les confidents étaient d'une grande commodité pour l'auteur dramatique, particulièrement en ce qui concernait l'exposition de la pièce. Le confident étant toujours censé ne rien savoir, son maître l'instruit, et le spectateur en profite. Lire dans

la Revue d'Art dramatique^X* octobre 1887, Léon Brun- SGH-
wiGG, Le Confident dans le théâtre moderne.

4. Dans ces lieux. Les tragiques ont fait un usage trop fréquent de cette locution commode mais vague, cf. v. 4 et 7.

Yar. Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on en ces lieux ?
(4672-87).

Dont l'accès était même [^] interdit à nos yeux?

Jadis une mort prompte eût suivi cette audace 2. 5

ACOMAT

Quand tu seras intruit de tout ce qui se passe 3,

Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.

Mais laissons % cher Osmin, les discours superflus.

Que ton retour tardait à mon impatience !

Et que d'un œil content je te vois dans Byzance [^] 10

Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris

Un voyage si long, pour moi seul entrepris.

De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère[^];

Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,

Dépendent les destins de l'empire ottoman. 15

Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan[^]?

OSMIN

Babylone^, Seigneur, à son prince fidèle,

4. Même doit se joindre pour le sens à nos yeux dont il est séparé, et ne retombe pas sur interdit.

2. Audace. « Le secret impénétrable du sérail est déjà caractérisé et la curiosité excitée. » La Harpe, Lycée. — Ibrahim ou rillustre Bassa de Scudéry commence de la même façon. Rustan hésite à suivre Roxelane dans le sérail, et celle-ci lui dit :

Rustan, ne craignez rien ; ne soyez point en peine.

C'est un droit qu'on accorde k la sultane reine.

Et, malgré la coutume et sa sévérité,

Le sérail de dehors a cette liberté.

Ici quand il me platt peuvent entrer les hommes,

Et Roxelane enfin règne aux lieux où nous sommes.

3. Ce vers justifie les explications qui suivent, et qui vont par-dessus Osmin instruire le spectateur.

■ 4. Mais laissons. Ceci remet à plus tard l'exposé des raisons pour lesquelles on peut entrer impunément en ces lieux jadis fermés. C'est qu'il importe aux spectateurs, de connaître le départ d'Amurat et les nouvelles de la guerre avant les événements qui se passent en son absence au sérail (Voir Louis Racine, commentaire de Bajazet).

5. Dalibray aussi appelle Constantinople Byzance dans sa tragi-comédie de Soliman (1637) ; il va même plus loin, et appelle la Turquie la Thrace.

6. Sincère. Le sens primitif de ce mot est pur de tout mélange[^] comme le miel auquel la cire n'est pas mélangée, sine cera.

7. « On conçoit déjà toute l'importance du sujet, et le spectateur n'en sera instruit que parce qu'il faut bien que le vizir le soit. C'est donc une explication nécessaire, et non pas une conversation indifférente où les acteurs ne

parlent que pour les spectateurs Osmin ne fait que d'arriver ; il faut qu'il

rende compte au vizir d'un voyage entrepris par son ordre. Le vizir ne l'écoute qu'en attendant la sultane dans l'intérieur du sérail, jusqu'alors inaccessible. Ce que va dire Osmin doit décider du sort de l'empire; l'action commence avec la pièce, et l'on ne peut en moins de vers annoncer de plus grands intérêts. » (La Harpe.)

8. Bagdad, que Racine appellera toujours Babylone, avait été enlevée à Murad par le roi de Perse Schah-Abbas. Murad la lui reprit en 4638.

ACTE I, SCENE I

Voyait sans s'étonner[^] notre armée autour d'elle ;

Les Persans rassemblés marchaient à son secours,

Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours. 20

Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,

Semblait vouloir laisser Babylone tranquille 2;

Et, sans renouveler ses assauts impuissants.

Résolu de combattre, attendait les Persans 3.

Mais, comme vous savez, malgré ma diligence, , 25

Un long chemin sépare et le Camp et Byzance'»;

Mille obstacles divers m'ont même traversé :

Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé 5.

ACOMAT

Que faisaient cependant nos^ braves janissaires"^^?

Var. Il parlait de laisser Babylone tranquille

Les variantes de Bafazet sont peu nombreuses. Elles le seraient davantage si nous avions l'exemplaire dont parle Racine fils aîné : « Il avait un exemplaire de ses œuvres sur lequel il avait corrigé de sa main toutes les expressions et les rimes dont il n'était pas content, et mon frère m'a assuré que ces corrections étaient en grand nombre. Peu de jours avant sa mort, par un entier détachement d'une réputation qui lui semblait trop frivole, il se fit apporter cet exemplaire et le jeta au feu. Ce fut pour un motif tout contraire que Virgile voulut brûler son *Enéide*. » (Racine fils aîné. Lettre à l'abbé d'Olivet, t. VI, *Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles*.)

3. Ainsi, quand Osmin a quitté Bagdad, les affaires du sultan étaient en mauvais état. L'effarement n'en sera que plus grand

quand arrivera la nouvelle qu' Osmin « était mal averti », et que depuis son retour la face des choses a changé.

4. De Constantinople à Bagdad, à vol d'oiseau, il y a environ quatre cent quarante lieues.

5. « Ce détail si simple n'est pas mis sans dessein. D'après ce que dit Osmin des retardements qu'il a éprouvés, on ne sera pas surpris que, dans la même journée, Orcan vienne apporter la nouvelle de la victoire d'Amurat. Un premier acte doit être fait de manière à fonder et motiver tout ce qui suit. » (La Harpe).

6. Nos. Ce pronom possessif n'est pas inutile. Acomat se flatte de partager avec le sultan leur faveur et leur dévouement.

7. Du turc ieni., nouveau, tcheri, milice. Les janissaires sont un corps analogue à celui des prétoriens ou des strélitz. « A l'origine, les janissaires étaient au nombre de mille ; chaque année on forçait mille jeunes garçons chrétiens, choisis dans le nombre des prisonniers de guerre, à embrasser l'islam et le service militaire, et quand le nombre des prisonniers n'était pas suffisant, on le complétait au moyen des enfants que l'on enlevait en pleine paix aux sujets chrétiens du sultan. Cela se fit ainsi jusqu'au règne de Mohammed IV (1649-1687). où le recrutement de la troupe dans les propres enfants des soldats commença sa décadence. Les écrivains ottomans sont unanimes pour louer la sagesse et la piété de cette institution. Mais, comme le nombre primitif de mille monta sous Mohammed II à douze mille, sous Suleiman à vingt mille et sous Moïammed IV à quarante mille, il en résulte que cinq cent mille chrétiens au moins ont été convertis par le glaive. » (De Hammer.)

Pour les janissaires, le sultan était le père nourricier ; les grades étaient les noms de diverses fonctions culinaires : Grand distributeur de soupe, maître cuisinier. Ce sont non des marmittes, mais des officiers. Le drapeau est une

Rendent-ils au Sultan des hommages sincères i? 30

Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu? Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu 2?

OSMIN

Araurat est content, si nous le voulons croire.

Et semble se promettre une heureuse victoire.

Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir ^ : 35

Il affecte un repos dont il ne peut jouir ^.

C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires 5,

Il se rend accessible à tous les janissaires :

Il se souvient toujours que son inimitié

Voulut de ce grand corps retrancher la moitié ^ 40

Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,

Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle '^.

Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;

Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours :

Ses caresses n'ont point effacé cette injure. 45

Votre absence est pour eux un sujet de murmure :

Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,

Lorsqu'assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

ACOMAT

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée

Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée? 50

Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,

marmite, Razan. Ils portaient un bonnet blanc élevé. On leur donnait des habitudes sauvages et sanguinaires. Leur chef suprême était l'aga. En tempâ de paix ils portaient un bâton long de six pieds ; en guerre, l'arquebuse à serpentín, le sabre coudj'ear[^] et une mèche sur le bras droit. La Turquie dut beaucoup à ces vaillants soldats, « jeunes chrétiens nés ou faits prisonniers, élevés dans l'habitude des armes et dans l'exaltation religieuse ». (Prévost- Pàradol, Essai sur l'Histoire universelle[^] t. H, p. 222.)

1. C'est Acomat naturellement qui dirige le questionnaire : Que fait le sultan? Que faisaient nos braves janissaires ? Les questions se succèdent dans leur ordre logique. Osmin ne disait mot des janissaires, qui l'intéressaient peu. Mais c'est sur eux qu'Acomat fonde son espérance et il a hâte d'être informé de leurs sentiments.

9. C'est discrètement amener la réponse souhaitée, sans prononcer un seul mot compromettant.

ACTE I, SCÈNE I

Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir i?

OSMIN

Le succès 2 du combat réglera leur conduite;

Il faut voir du Sultan 3 la victoire ou la fuite.

Quoique à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois, 55

Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :

Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années^;

Mais enfin le succès dépend des destinées.

Si l'heureux Araurat, secondant leur grand cœur,

Au champ de Babylone est déclaré vainqueur, GO

Vous les verrez, soumis, rapporter dans Byzance

L'exemple d'une aveugle et basse obéissance;

Mais si, dans le combat, le destin plus puissant^

Marque de quelque affront son empire naissant,

S'il fuit, ne doutez point que, fiers ^ de sa disgrâce, 65

A la haine bientôt ils ne joignent Taudace,

Et n'expliquent. Seigneur, la perte du combat,

Comme un arrêt du ciel, qui réproouve Amurat".

1. Vauvenargues analyse ainsi ces quatre vers : « On voit dans les deux premiers vers un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement des soldats attendrissent sensiblement, dans les deux derniers, un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée. C'est là une de ces nuances dont on ne trouve guère d'exemples que dans Racine. » — Vizir, en arabe wixir. Les Turcs et les Persans prononcent véür. Le vizir fut d'abord un lieutenant, un conseiller du souverain. Cette dignité date de 750 chez les califes abbassides, et de 1328 chez les Ottomans. La dignité de vizir est le plus haut emploi civil. Les viiirs du divan sont au nombre de six, présidés par le grand vizir. Mais le titre de vizir est aussi honorifique, et tous les pachas à trois queues y ont droit. Les ordonnances, du grand vizir s'appellent firmans.

Voltaire dit que le Maréchal de Villars citait avec énergie ces quatre vers « quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans », (Lettre à l'Académie au sujet de Shakespeare.)

L'issue

3. En arabe SoUhân, homme puissant. Le verbe salii veut dire dominer. Le sultan est le roi de certains pays, comme la Turquie, le Zanzibar, le Maroc, etc. Depuis l'abolition du califat, le sultan est le maître politique et religieux. Le vrai nom de l'empereur turc est padischak, auquel il ajoute le titre de sultan» qu'il n'est pas le seul à porter. Son pouvoir est absolu, indiscuté, sans contrôle et

sans responsabilité. On ne le regarde jamais en face, et on salue chacune de ses paroles par la révérence appelée Ixemena. Le sultan est ZiUulah^ l'ombre de Dieu.

4. C'est dommage. Il ne se fiera donc pas à eux, et ne s'en rapportera qu'à lui-même. Les janissaires, après cette courte apparition disparaissent de la scène. Us ont servi à mettre un peu de couleur locale, dans la pièce, et à montrer que le sultan n'est pas solide sur son trône.

5. Var. Mais si dans ce combat le destin plus puissant (1672 et 1676).

6. Férus., ferox, marquent la hardiesse, la fierté ; fier est «mployé ici au sens latin..

1. Or, comme Amurat sera vainqueur, il n'y a rien à faire de ces dociles

Cependant, s'il en faut croire la renommée,

Il a depuis trois mois fait partir de l'armée 70

Un esclave chargé de quelque ordre secret.

Tout le camp interdit tremblait pout» Bajazet :

On craignait qu'Amurat, par un ordre sévère,

N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT

Tel était son dessein : cet esclave est venu ; 75

Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN

Quoi ! Seigneur, le Sultan reverra son visage i, Sans que de vos respects il lui porte ce gage'?

ACOMAT

Cet esclave nest plus : un ordre, cher Osmin 2,

L'a fait précipite^r dans le fond de i'Euxin^. 80

OSMIN

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence, En cherche-
ra* bientôt la cause et la vengeance. Que lui répondrez- vous?

ACOMAT

Peut-être avant ce temps Je saurai l'occuper de soins plus importants. Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine; 85

Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine. Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats. Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats : Il commande l'armée; et moi, dans une ville Il me laisse exercer un pouvoir^ inutile. 90

soldats. Cette foi aveugle aux événements, considérée œmme le langage de Dieu, sied bien à des Turcs.

1. Pour le rêvfrre^ périphrase bien gratuite et même bizarre.
2. Osmin doit aux exigences de la rime cette interpellation, qui rime d'ailleurs bien faiblement.
3. C'est la mer Woire. Le disciple de Port-Royal ne peut renoncer à ses souvenirs classiques, Byzance, Babylone, l'Euxin, etc.

Mot a double sen«, a cause du double régime

5. Le grand vizir joint à ses pouvoirs civils (cf. vers 52 note) des pouvoirs militaires. Le sultan peut lui déléguer le commandement des armées, et lui donne alors* «ne aigrette qu'on porte en tête des troupes. Le vizir marche précédé de trois queues de cheval auxquelles pend une boule dorée, signe militaire appelé Ihouf.

ACTE 1, SCÈNE

Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un vizir! Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :

J'ai su lui préparer des craintes et des veilles; Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN

-Quoi donc? qu'avez-vous fait?

ACOMAT

J'espère qu'aujourd'hui 95 Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN

Quoi! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie ^

Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie

Dépeuplent leurs Etats et remplissent sa cour 2?

Car on dit qu'elle seule a fixé son amour; 100

Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,

Avant qu'elle eût un fils, prit le nom de Sultane 3.

ACOMAT

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu

Qu'elle eût, dans son absence, un pouvoir absolu.

Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires : 105

Le frère rarement laisse jouir ses frères

De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang

Qui les a de trop près approchés de son rang'^.

i. Après l'exposé des faits, la présentation des personnages. Acomat et Osmin se présentent eux-mêmes. Au tour de Roxane et de Bajazet. % Cf. EsTHER, 1. I, en parlant d'Assuérus :

Dans ses nombreux États il fallut donc chercher Quelque nouvel objet qui l'en put détacher.

De l'Inde à l'Heliespont des esclaves coururent. Les filles de rEgyi>tc à Susc comparurent.

3. C'est beaucoup déjà. C'est peu pour l'ambitieuse Roxane qui aspire au titre d'épouse.

Les femmes du sultan se distinguent en prew/zV-r, seconde, troisième femme. L'épouse préférée, à qui le sultan a jeté le mou-

choir, et qui a donné un fils à son maître, s'appelle suUane aseki. Les filles du sultan s'appellent aussi sultanes. Leurs enfants s'appellent kanoun sultanes (princesses du sang). La mère du sultan s'appelle sultane validé.

4. Mairet rappelle aussi cette coutume dans son Grand Soliman (acte I, se. i):

La loi d'État veut que les rois de Thrace Commencent de régner par la fin de leur race, Et que pour s'établir, les barbares qu'ils sont, Perdent également tous les frères qu'ils ont.

a Ces meurtres, dit M. Bernardin, étaient légaux en quelque sorte ; on

L'imbécile Ibrahim i, sans craindre sa naissance,

Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance 2 : 110

Indigne également de vivre et de mourir,

On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir 3.

L'autre, trop redoutable, et trop digne d*envie.

Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.

Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps 115

La molle oisiveté des enfants des sultans.

Il vint chercher la guerre au sortir de Tenfance,

Et même en fit sous moi la noble expérience.

Toi-même^ tu Tas vu courir dans les combats

Emportant après lui tous les cœurs des soldats, 120

Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire

Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.

Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,

Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'Etat,

N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance, 125

Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.

Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé

Laissa dans le Sérail ^ Bajazet enfermé.

Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,

lit clans une lettre inédite de M. de Monlhoulieu, à propos du meurtre de deux jeunes frères de Murad, égorgés par son ordre en 1635, que Ton se plaignait beaucoup à Constantinople de ce que « l'action avait été faite directement contre les lois et anciennes coutumes de l'empire, qui ne permettaient point à un Grand Seigneur la mort de ses frères, qu'iceluy n'ait des enfants âgés de quatorze ans ». (Bibliothèque de l'Arsenal, Traités et Ambassades de Turquie^ in-^», t. V, p. 112.)

1. Sultan turc de 1640 à 1649, frère et successeur d'Amurat IV, dont il avait évité la jalousie en contrefaisant l'imbécile, s'attira, par ses débauches et ses brutalités, la haine de ses sujets, qui, poussés par la sultane validé Koesem, le firent abdiquer et l'étranglèrent. Sous son règne eut lieu le siège d'Azow (1641), et la guerre de Candie contre les Vénitiens commença. Ibrahim subit ce que M. Charmes appelait « la folie endémique qui règne dans

la famille d'Othman, et qu'aucun de ses membres n'évite tout à fait ». Revue des Deux- Mondes, La situation eu Turquie, 15 octobre 1881.)

Cf. Britannicus

Dans une longue enfance ils Tauraient fait vieillir.

3. Il n'est pas question d'Ibrahim dans la pièce. Il a, comme dit Molière, « son paquet » en quatre vers très bien venus. Boileau les citait souvent comme une preuve que Racine possédait encore plus que lui le style satirique. De fait, ils ne dépareraient pas le recueil si spirituel et si mordant des épi grammes de Racine.

Et mêniefy toi-même^ petite négligence

5. Le mot sérail^ en italien serra^tto, en provençal serralU^ n'est pas oriental, mais roman, signifiant bien ferme, puis château, du latin serra^ verrou. De même, en allemand, schloss signifie serrure et château. En turc serai. C'est, à Constantinople, le château du sultan. Le harem n'est pas le sérail, mais il en fait partie. On peut visiter le sérail, jamais le harem. — S^rrart est l'or- Iho- graphe conforme à l'étymologie.

ACTE I, SCÈNE I

Et des jours de son frère arbitre souveraine, 130

Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,

Le fit sacrifier à ses moindres soupçons i.

Pour moi, demeuré seul, une juste colère

Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.

J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein, 135

Lui montrai d'Amurat le retour incertain,

Les murmures du camp, la fortune des armes;

Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes 2,

Qui, par un soin jaloux, dans Tombre retenus,

Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus. 140

Que te dirais-je enfin ? La sultane éperdue

N'eut plus d'autres désirs ^ que celui de sa vue.

OSMIN

Mais pouvaient-il tromper tant de jaloux regards

Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

ACOMAT

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle 145

De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.

La Sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer.

Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer^.

Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent ;

De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent ; 150

1. Un des grands mérites de cette exposition est la vraisemblance de ces confidences : « La première condition du drame, c'est que l'action se passe dans une salle dont un des murs a été enlevé par la baguette magique de Melpomène, et remplacé par le parterre. Les personnages ne savent pas qu'il y a un public, p De Stendhaël, Racine et Shakespeare.

2. « S/rx charmes : Cette expression est remarquable. Partout ailleurs que dans cette pièce, Racine ne s'en serait pas servi, et je n'en connais même aucun autre exemple. On dit bien d'un homme qu'il est charmant, mais on ne parle guère de ses charmes : c'est une expression que notre langue a réservée pour les femmes, tant les nuances du langage tiennent aux mœurs. Celles du sérail autorisent l'expression de Racine : on sentira aisément, sans que j'en dise les raisons, qu'on peut parler des charmes d'un homme dans un pays où les femmes sont esclaves et renfermées. » La Harpe. L'explication est peut-être un peu bien subtile. La Harpe ne connaît pas d'autre exemple de ce mot appliqué à un homme. Cependant Racine avait déjà dit, dans Alexandre-le-Grand (1665) :

Mais, seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes. (111, 6.)

Ce terme s'explique assez naturellement sans avoir recours aux finesses de la Harpe, ni aux insinuations indécentes de Jules Janin.

Cf. vers 795, note

4. La fière Roxane s'abaisse à une feinte plus intéressée que digne. Nous serons moins étonnés de la voir éprouver si perfidement Atalide (acte IV, se. Ul).

Et les dons achevant d*ébranler leur devoir^,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s*entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire 2
L'ordre dont elle seule était dépositaire 3.
Bajazet est aimable ; il vit que son salut 155
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspirait pour lui : ses soins, sa complaisance.
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d*autant plus doux qu'il les fallait celer.
L'embarras irritant de ne s'oser parler, 160
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux-mêmes dont les yeux les devaient éclairer

Sortis de leurs devoirs, n'osèrent y rentrer.

OSMIN

Quoi ! Roxane d'abord leur découvrant son âme[^], 165

Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT

Ils l'ignorent eneor ; et jusques à ce jour Atalide[^] a prêté son nom à cet amour.

Var. Et l'espoir achevant d'ébranler leur devoir

« Bonne foi et imposture sont des mois qui dans notre conscience rigide s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille détours. » (Renan, Vie de Jésus[^] p. 252.)

C'est un trait de mœurs, cette surveillance étroite qui pèse sur la sultane et le frère du sultan. De loin, le sultan tient toutes ces existences, grandes ou leûles, sous le tranchant de son cimeterre.

i, C'est l'amour soudain, qui naît d'un regard. « Nourrice, dit Juliette au bal, en désignant Roméo, va voir quel est ce gentil-homme; s'il est marié, le tombeau sera mon lit nuptial. »

3. Les avances sont faites par Roxane. Rien de plus naturel. Roxane est Turque et Bajazet a les fers aux mains.

4. Dans tout ce récit, depuis le vers 96, Osmin n'a plus qu'un rôle bien misé* rable. Il sert à diviser le récit en tranches moins longues, à amener les questions à mesure que l'ordre logique les appelle, à faire consciencieusement son rôle d'interlocuteur docile, qui sait, par un mot lancé à propos, raviver et relancer l'entretien. Il ne fait pas d'ailleurs grands frais d'imagination :

Quoi ! Seigneur ? le Sultan reverra (v. 77).

Que lui répondrez- vous ? (v. 83).

Quoi donc ? Qu'avez-vous fait ? (v. 95).

Quoi ! Roxane, Seigneur, (v. 97).

Mais pouvaient-ils tromper ? (v. 113)

Quoi ' Roxane d'abord (v. 165;.

Quoi ! vous rainiez. Seigneur ? (v. 177).

L'acteur chargé du rôle d'Osmin doit avoir peine à se rappeler la place de chacun de ces quoi t dans la réplique. Ce n'est plus un personnage, c'est un point d'interrogation. D'ailleurs, il est fort heureux pour notre ignorance des faits qu'Osmin témoigne une curiosité si soutenue et si interrogative.

5. Pourquoi Atalide a-t-elle plus de facilité que Roxane de voir Bajazet et

ACTE I, SCÈNE I

Du père d'Amurat Atalide est la nièce ^ ;

Et même avec ses fils partageant sa tendresse, 170

Elle a vu son enfance élevée avec eux 2.

Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux ;

Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,

Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la Sultane.

Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi, 175

L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi. / ^

OSMIN

Quoi ! vous Taimez, Seigneur?

ACOMAT

Voudrais-tu qu'à moVi âge Je fisse de l'amour le vil apprentis-
sage 3? ^

Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans Suivît d'un
vain plaisir les conseils imprudents^? ' 180 C'est par d'autres at-
traits qu'elle plaît à ma vue :

de lui parler longuement d'amour ? On ne le voit pas assez. La
règle n'étaitelle pas la même pour toutes les femmes ? Tout cela
est bien peu turc. Aujourd'hui encore, aucune femme ne peut se
laisser approcher ni voir d'un homme qui n'est pas son mari.
Quand une femme a chez elle une de ses amies, son propre mari
n'a pas le droit d'entrer sans être invité et sans avertir, ^tOa que
l'étrangère ait le temps de remettre son voile.

Dans les Occasions perdues de Uotrou, la reine de Naples délègue auprès de Glorimand la jeune Isabelle pour être sa messagère d'amour. Celle-ci promet de la servir Mèlement.

Var. Du père d'Amurat Atalide est la nièce

Qui même avec ses fils partagea sa tendresse Et fut dans ce palais élevée avec eux.

La correction a été heureuse.

2. Détail important, et qui reviendra. Il explique l'amour déjà ancien de Bajazet et d'Atalide.

3. Ce vers trouve sa contre-partie naturelle dans le vers 1390 :

Moi qui par un long usage Des maximes du trône ai fait l'apprentissage.

Le Sertorius de Corneille avait déjà dit :

A mon âge il sied si mal d'aimer.

(Sertor.[^] I, ii, 179.)

<c Si vous voulez un modèle de ces vieux personnages auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt de politique, prenez-le dans l'Acomat de l'admirable et sage Racine. » (Voltaire, Comm. sur Corneille. Ed. Garnier, XXXII, 186.)

Il ne l'apprendra que trop à ses dépens. Cf. vers

J* aime en elle le sang dont elle est descendue ^.

Par elle Bajazet, en m'approcha nt de lui, «

Me va, contre lui-même, assurer un appui 2,

Un vizir aux Sultans fait toujours quelque ombrage ; 185

A peine ils Tont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.

Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,

Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir ^,

Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse ;

.-: es périls tous les jours réveillent sa tendresse ; 190

Ce même Bajazet, sur le trône affermi,

Méconnaîtra peut-être un inutile ami ^.

Et moi, si mon devoir, si ma foi ne Tarrête,

S*il ose quelque jour me demander ma tête...

Jo ne fti'explique point ^, Osmin, mais je prétends 195

Que du moins il faudra la demander longtemps.

Je sais rendre aux Sultans de fidèles services ;

Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices.

Et ne me pique point du scrupule insensé

Pe bénir mon trépas quand ils Tout prononcé[^]. 2(X)

Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre rentrée",

Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.

Invisible d'abord, elle entendait ma voix,

1. Le sang de la race d'OthmanI*"" (1299-1320), fondateur de la dynastie qui prit son nom, dynastie ottomane.

2. « Si donc le vieux vizir réussissait, qui sait? — voyez Gloucester et lady Anna, — à faire agréer son hommage, quel puissant ressort ce serait pour lui I » (E. Deschanel, Racine[^] I, p. 283)

3. 11 en connaît de nombreux exemples; il se résigne au sort commun des vizirs, non sans songer à mettre à profit les quelques compensations que la place peut offrir. — Ces réflexions sont irréprochables au point de vue de la couleur locale.

4. Acomat est un désabusé. 11 ne croit plus à rien, pas même à l'affection désintéressée.

Il n'est pas nécessaire. On comprend assez

6. Ce qui veut dire en bon français ou en bon turc : « Je sers secrètement sa fortune contre le sultan son frère, qui est absent et qui a expédié de là-bas l'ordre de le tuer; mais que ni l'un ni l'autre ne s'avise de m'envoyer quelque collier de chanvre avec ordre de mo le passer autour du cou, je pourrais bien me voir forcé de me débarrasser plutôt d'eux. » (E. Deschanel, Racine[^] I, p. 282.) « Combien de vérités historiques dans ces vers ! La fin tra-

gique de presque tous les vizirs; leur dépouille portée au trésor des sultans, qui ont le droit d'hériter de quiconque a été chargé d'une administration; la coutume d'envoyer le lacet à ces victimes du despotisme, et le dévouement religieux des Turcs, qui leur fait regarder la volonté du sultan comme un ordre du ciel. » (La Harpe.) 11 ne faudrait pas conclure de cette protostation contre le pouvoir que Racine ait voulu diriger une attaque contre le trône. « Personne encore, dit M. Brumetière à propos de ces quatre veis, personne encore, dans Bajazet n'a découvert une pièce incendiaire. » [Revue des Deux Mondes^ !•■ avril 4881.)

Voltaire a imité ce passage dans son Brutuft (I. iv).

ACTE I, SciiNC II

.Et craignait du Sérail les rigoureuses lois ;

Mais enfin, bannissant cette importune crainte^ 205

Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,

Elle-même a choisi cet endroit écarté 2,

Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.

Par un chemin obscur une esclave me guide.

Et... Mais on vient : c'est elle et sa chère Atalide^. 210

Demeure ; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer

Le récit important dont je vais l'informer.

ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, • ZATIME, ZAÏRE

ACOMAT

La vérité s'accorde avec la renommée^.

Madame. Osmin a vu le Sultan et l'armée.

Le superbe Amurat est toujours inquiet ; 215

Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet^ :

D'une commune voix ils l'appellent au trône.

Cependant les Persans marchaient vers Babylone,

Et bientôt les deux camps au pied de son rempart^

Devaient de la bataille éprouver le hasard. 220

Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;

Et même, si d'Osmin je compte les journées".

Le ciel en a déjà réglé l'événement^,

Et le Sultan triomphe ou fuit en ce moment^.

1. Au moment où commenc l'action , l'action est déjà engagée.
Ils ont brûlé leurs vaisseaux.

2. De fait, il ne vient là aucun indiscret. Roxane, Acomat, Atalide, Bajazet sont les seuls personnages qui y paraissent.

3. Acomat est arrivé le premier au rendez-vous, comme il convient, et Roxane s'est fait un peu attendre, comme il sied à

une reine.

A. Il met un aplomb superbe au service de ses inventions. Mais quelle bizarre image, propre à égayer le crayon d'un caricaturiste !

5. « Un cœur qui penche ! s'écrie M. Sarcey ; et ce même cœur qui a une voix et qui appelle l > > {Le Temps ^ 7 juillet 1873.)

6. Var. Et bientôt les deux camps au pied de son rempart (1672 et 1676). t. Cf. V. 26, note.

L'issue, le succès bon ou mauvais

9. Ceci prépare l'arrivée d'Orcan. Mais il est bien impossible qu'Orcan arrive si vite après la victoire. 11 faut compter « les journées » du voyage. Voilà qui gêne la règle des vingt-quatre heures.

82 BAJAZBT

Déclarons-nous, madame, et rompons le silence : 225

Fermons-lui dès ce jour les portes de Byzance;

Et, sans nous informer s'il triomphe, ou s'il fuit,

Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit i.

S'il fuit, que craignez- vous? s'il triomphe au contraire,

Le conseil le plus prompt est le plus salubre^. 230

Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir

Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi j'ai su déjà par mes brigues secrètes
Gagner de notre loi les sacrés interprètes ^ :
Je sais combien, crédule à sa dévotion, 235
Le peuple suit le frein de la religion *.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière:
Déployez en son nom cet étendard fatal ^,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal s. 240
Les Peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable*^.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé.
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance 245
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé ;
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même.
Et fasse voir ce front digne du diadème. 250

ROXANE

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.

La nouvelle

2. Var. Le conseil le plus prompt est le plus nécessaire (1672). Le dilemme est net.

3. En turc outemah^ docteur de la loi, c'est-à-dire du Coran^ le code civil et religieux à la fois. Les ulémas sont présidés par le Grand Muphti^ et se partagent en trois classes : les mollahs^ hauts dignitaires ecclésiastiques et judiciaires ; les cadis^ ou juges de première instance ; les nlemas^ qui en sont encore à étudier le livre sacré.

4. Ne pas voir ici une protestation irréligieuse et hardie contre le clergé, « orame il y aurait lieu de le faire si ces vers étaient de Voltaire.

. 11 est connu sous le nom ^CEucab et de SaudjakSckerpf. Il portait comme devise sur fond vert :

a Masrum miu AUah^ l'aide est de Dieu. » Quand l'OEucab est hissé sur le minaret du Sérail, tous les Ottomans courent aux armes : c'est le signal de la levée en masse.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE

ROXANE

Enfin, belle Atalide ^, Il faut de nos destins que Bajazet décide.

Pour la dernière fois je le vais consulter :

Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE

Est-il temps d'en douter; 260 Madame? Hâtez- vous d'achever votre ouvrage.

Vous avez du vizir entendu le langage; Bajazet vous est cher : savez-vous si demain Sa liberté, ses jours, seront en votre main?

Peut-être en ce moment Amurat en furie 2 265

S'approche pour trancher une si belle vie ^.

Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE

Mais m'en répondez- vous vous qui parlez pour lui?

ATALIDE

Quoi, Madame! les soins qu'il a pî»is pour vous plaire, Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire, 270

Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,

1. Elle parie en phrases courtes et impérieuses. C'est Vimperatoria brevilas. Roxane n'a plus rien à faire en scène. Elle est venue pour donner ses

ordres à Acomat. Acomat se retire. Roxane, avant d'en faire autant, reste à causer avec sa chère Atalide, et nous bénéficions de l'entretien.

Atalide se fait l'avocat de Bajazet, et pour cause

3. La dernière interprète de ce rôle, M^{lle} Hadamard, commettait ici un léger faux sens, en mettant dans cet hémistichie une intonation de défiance et d'intimidation.

84 BAJAZBT

Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?

Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE

Hélas! pour mon repos, que ne le puis-je croire^!

Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler, 275

L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler!

Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance.

Du trouble de son cœur jouissant par avance,

Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,

Et l'ai fait en secret amener devant moi^ . 280

Peut-être trop d'amour me rend trop difficile;

Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur 3..
Enfin, si je lui donne et la vie et l'empire, 285
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE

Quoi d'ici à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE

Vous épouser'! O ciel! que prétendez-vous faire?

ROXANE

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire ; 290

Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi De ne point à l'hymen
assujettir leur foi.

f. Son laillage changera et deviendra autrement terrible (vers
1045] : Il y va de sa vie au moins que j'o le croie.

"l. \ar. Pour l'entendre à mes yeux m'assurer de sa foi, Je l'ai
fait en secret amener devant moi (1672).

3. \ar. Mes yeux ne trouvaient point ce trouble, cette ardeur
Que leur avait promise un discours trop flatteur (1672).

4. Atalide ne peut entendre ce mot sans qu'il n'éveille dans son cœur un écho douloureux (cf. vers 81 i) :

ZAÏRE

S'il l'opouse on un mot...

• ATALIDE

S'il l'cpousc, Zaïre !

Hiv'

ACTE 1, SCÈNE III

Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse ^

Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse ;

Mais, toujours inquiète avec tous ses appas i, 295

Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras 2 ;

Et, sans sortir du joug où leur loi la condamne 3,

Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.

Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour, 300

A voulu que l'on dût ce titre à son amour.

J'en reçus la puissance aussi bien que le titre ^;

Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.

Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que rhymen dût un jour couronner ses bienfaits :
Et moi, qui n'aspirais qu'à cette seule gloire, 305
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois s que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frère 6,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire : 310
Femmes, gardes, vizir, pour lui j'ai tout séduit :
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à mon amour, je m' suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au trône des sultans : 315
Il ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends ".
Malgré tout mon amour, si, dans cette journée ^,
Il ne m'attache a lui par un juste hyménée^.
S'il ose m'alléguer une odieuse loi ^^ ; 320
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi i^;
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,

1. Les appas, mot du vocabulaire précieux, abondent dans les œuvres du XVII^e siècle.

2. L'opposition est cherchée entre les deux mots esclave et maître.

Toutefois est bien prosaïque ici

6. La pointe est trop jolie pour la circonstance. Elle part de l'esprit, non du cœur.

7. Vers concis et énergique. C'est avant ce dernier pas que s'ouvre la tragédie, qui en est l'histoire. C'est un pas difficile.

8. Var. Quel que soit mon amour, si dans cette journée (1672).

"9. Justus, régulier, légitime. On dit Justus exercitus, une armée dont les cadres sont bien remplis.

10. Roxane pressent l'objection derrière laquelle Bajazet abritera effectivement son indifférence (vers 453).

11. Racine affectionne cette facture solide qui fait poser le vers, comme sur

86 BAJAZBT

Sans consulter enfin si je me perds moi-même^,

J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer 2

Dans Tétat malheureux d'où je l'ai su tirer.

Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce : 325

Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.

Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui

Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui :

Je veux que, devant moi, sa bouche et son visage

Me découvrent son cœur sans me laisser d'ombrage¹ ; 390

Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,

Sans être préparé * se présente à mes yeux.

Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue ^»

deux piliers, sur deux mots qui se répètent ou font contraste, n y en a de fréquents exemples dans cette tragédie :

L'in[^]rat ne parle pas comme on le fait parler (y. 276).

Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer (v. 164).

Quand je (ais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi (v. 321).

Ne put voir sans amour ce héros trop aimable (v. 369).

J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie (4619).

D'une esclave barbare esclave impitoyable (v. 1651).

La servait à dessein de la perdre elle-même (v. 1679).

Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours (v. 44)
etc.

1 . Ces vers constituent le germe de toute l'intrigue ; ils motivent et préparent la catastrophe, ils fixent avec précision le ca-

ractère de Roxane et la nature de son amour. (Gikoffroy.)

Inquiétude. Racine a déjà dit, vers

Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage.

Dans Phèdre :

Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages. Et:

Vivez, solennJsez vos fêtes sans ombrage (AthalieJ.

C'est une habileté de commencer la pièce au moment où Atalide a fini son rdle de messagère.

A. Ce mot prend de l'importance par le rapprochement du vers que prononce Atalide :

Au moins si j'avais pu préparer son visage (397).

Cf. tout le passage.

H semble par moment que Roxane ait une clairvoyance inconsciente de la vérité, (cf. vers 268).

SCENE IV

ATALIDE, ZAÏRE

ATALIDE

Zaïre, c'en est fait. Atalide est perdue !

ZAÏRE

Vous?

ATALIDE

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir. 335

Mon unique espérance est dans mon désespoir i.

ZAÏRE

Mais, madame, pourquoi?

ATALIDE

Si tu venais d'entendre 2 Quel funeste dessein Roxane vient de prendre. Quelles conditions elle veut imposer !

Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser. 340

S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême? Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même?

Virgile avait dit (Enéide, II

Una salus victis nullam sperare salutem

Corneille avait traduit :

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir (Cid, I,n).

Cliquetis de mots digne en tous points du fameux sonnet d'Oronte :

Belle Philis, on désespère Alors qu'on espère toujours.

Il y avait là une antithèse qui devait tenter plus d'un poète en quête d'une « chute ». Dès le ^{xviii} siècle, on trouve dans Lope^{de} Estemiga :

Mas alguDOS desesperan Por mucho tiempo esperar.

«Mais plusieurs désespèrent pour trop longtemps espérer ». Cette pointe fit fortune en Espagne et en Italie. On la retrouve dans Et Burtadùr de Sénlla, de Tirso de Molina, dans La Magia tPAmore^à Casoni (1626)> dans la Gatontaekië de Lope de Vega. Chez nous, Ronsard avait déjà parlé de

Un désespoir où toujours on espère, Un espérer où l'on %» désespère.

2. Pendant la scène précédente, Zaïre se tenait à distance respectueuse, sans prendre part à l'entretien.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir. Votre amour, dès longtemps, a dû le pressentir.

ATALIDE

Ah! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence? 345

Tout semblait avec nous être d'intelligence :

Roxane, se livrant tout entière à ma foi^à.

Du cœur de Bajazet se reposait sur moi.

M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche 2;

Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche; 350

Et je croyais toucher au bienheureux moment
Où j'allais par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice^.
Et que fallait-il donc, Zaïre, que je fisse?
A Terreur de Roxane ai-je dû m*opposer*, 355
Et perdre mon amant pour la désabuser?
Avant que dans son cœur cette amour ^ fût formée,
J'aimais, et je pouvais m'assurer d'être aimée '^.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L*amour serra les nœuds par le sang commencés^. 360
Elevée avec lui dans le sein de sa mère.
J'appris à distinguer Bajazet de son frère;
Elle-même avec joie unit nos volontés :
Et, quoiqu'après sa mort l'un de l'autre écartés^
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire, 365
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable ^^ :
Elle courut lui tendre une main favorable. 370

Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,

i. Bonne foi, droiture, loyauté.

2. L'aventure d'Atalide rappelle celle de M"«de Boutteville, qui portait à Condé les messages de M"" du Vigeon, et dont celle-ci devint jalouse.

ACTE Iy SCÈNE IV

Lui rendit des respects i; pouvait-il faire moins?

Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite!

De ses moindres respects Roxane satisfaite 2

Nous engagea tous deux, par sa facilité, 375

A la laisser jouir de sa crédulité.

Zaïre, il faut pourtant avouer ma faiblesse :

D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.

Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits.

Opposait un empire à mes faibles attraits " ^ : 380

Mille soins la rendaient présente à sa mémoire;

Elle l'entretenait dans sa prochaine gloire :

Et moi je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours V

N'avait que des soupirs qu'il répétait toujours.

La ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes 5. 385

^fais enfin Bajazet dissipa mes alarmes :

Je condartinai mes pleurs, et jusques aujourd'hui

Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.

Hélas! tout est fini : Roxane méprisée

Bientôt de son erreur sera désabusée. 390

Car enfin Bajazet ne sait point se cacher 6;

Je connais sa vertu prompt à s'effaroucher*^.

Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable.

Je donne à ses discours un sens plus favorable^.

Bajazet va se perdre. Ah! si, comme autrefois, 395

}dsi rivale eût voulu lui parler par ma voix !

Au moins, si j'avais pu préparer son visage ^î

1. Rendit grâce, rendit des respects, ses moindres respects, petites négligences.

2. C'est la troisième fois que nous entendons ce récit, mais il n'y a nullement redite. Le récit change bien de caractère selon la bouche qui le prononce.

Cf. vers 1159, note

4. La lutte est inégale. Aussi notre sympathie n'est-elle pas douteuse. Elle va droit à la plus faible.

5. Ciel seul sait, cacophonie. En se rapporte non à larmes, mais à ce qui précède : à ce sujet.

6. Acomat vantait sa bravoure ; Atalide, sa franchise. Le caractère se dessine, et nous connaissons l'homme avant de l'avoir vu. Bajazet soutiendra ces éloges. Brave, il l'est, car il offrira sa vie sans jamais hésiter. Franc, s'il cesse de l'être un moment, c'est à regret, et pour sauver Atalide. Il ne pourra soutenir sa feinte.

Cf. V. 370 et

9. Oui, mais Roxane veut le voir « sans être préparé » (v. 332).

Mais, Zaïre; je puis TatteiMire à son passage ^ ;

D'un mot ou d'un regard je puis le secourir 2.

Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr. 400

Si Roxane le veut,. sans doute il faut qu'il meure.

Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure 3;

Laisse, sans t*alarmer, ton amant sur sa foi *.

Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi? 405

Peut-être Bajazet, secondant ton envie;

Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAÏRE

Ah! dans quels soins. Madame allez-vous vous plonger?

Toujours avant le temps faut-il vous affliger?

Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore :

Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore : 410

N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.

La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,

Pourvu qu'entretendue en son erreur fatale 5,

Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale. 415

Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets^

Et de leur entrevue attendre le succès".

ATALIDE

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice

De deux jeunes amants veut punir l'artifice^,

O ciel! si notre amour est condamné de toi, 420^

Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi!

Yar. Mais, Zaïre, je puis attendre son passage

2. Ce conseil, Atalide ne le donnera que plus tard. On ne voit pas assez pour-. quoi elle ne le donne pas dès à présent. Ne pouvait-elle attendre Bajazet qu'on est allé chercher? Mais il fallait reculer cette scène après la première entrevue entre Roxane et Bajazet.

3. Cette façon de s'interpeller soi-même est toute cornélienne. Nous noterons encore plus loin cette influence de Corneille sur Racine (v. 818).[^]

Cf. v. H59, note

5. Fatale, de fatu.m\ erreur où la fatalité l'entraîne. Même sens qu'anix v. 239 et 421.

Fatum a formé en français les mots qui expriment le pouvoir de la destinée, la fatalité mystérieuse, comme fatal au sens du xvii^e siècle. Le mot fée vient de fatum[^] en passant par la forme dialectale fade[^] qu'on retrouve dans faiette {li Petite Fadette, de G. Sand).

6. La raison est faible pour qu'Atalide quitte la scène et renonce à i)révenir Bajazet, Zaïre n'est pas du tout convaincante ; mais il faut qu'à la première entrevue avec Roxane, Bajazet ne soit point préparé. Il ne le seraou'à la seconde. En d'autres lieux est vague, comme le décor lui-même (cf. v. 1123).

SCENE I

BAJAZETi, ROXANE

ROXANE

Prince 2, l'heure fatale ^ est enfin arrivée

Qu*à votre liberté le ciel a réservée^.

Rien ne me retient plus ^; et je puis dès ce jour,

Accomplir le dessein qu'a formé mon amour®.

Non que, vous assurant d'un triomphe facile, 425

Je mette entre vos mains un empire tranquille;

Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis :

J'arme votre valeur contre vos ennemis,

J'écarte de vos jours un péril manifeste ;

Votre vertu '^, Seigneur, achèvera le reste. 430

Osmin a vu l'armée ; elle penche pour vous ^ ;

Les chefs de notre loi^ conspirent avec nous :

Le vizir Acomat vous répond de Byzance ;

Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance

Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets i^, 435

1. On a beaucoup parlé de Bajazet durant le premier acte, mais on ne l'a pas encore vu. Il n'était qu'annoncé. On l'attend avec

d'autant plus d'intérêt et de curiosité. Dans un tout autre genre, le même procédé servit à Molière pour concentrer l'intérêt sur Tartufe, qui ne paraît qu'après deux actes.

2. Entre le premier et le second acte, Bajazet a été tiré de sa prison sur l'ordre de la sultane. Il est amené dans ce lieu secret dont la vue seule coûte la vie à quiconque s'en approche (v. 4). Les gardes n'assistent pas à l'entrevue, mais sont à la porte, prêts à répondre à l'appel de Roxane (v. 568).

Sur les ulémas (cf. v. 234, note

10. « Il y a outre les pages, une autre espèce de serviteurs domestiques à la cour des princes ottomans, que l'on nomme bizehami ou muets, et qui sont naturellement sourds et par conséquent muets. » (Rigaut, Uiftoire de l'état présent de l'Empire ottoman.)

Peuple que dans ses murs renferme ce palais,

Et dont à ma faveur les âmes asservies

M*ont Vendu dès longtemps leur silence et leurs vies^.

Commencez maintenant : c'est à vous de courir

Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir 2. 440

Vous n'entreprenez point une injuste carrière 3,

Vous repoussez, Seigneur, une niain meurtrière :

L^exemple en est commun ; et, parmi les sultans

Ce chemin à l'empire a conduit de tous temps.

Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre 445

D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.

Montrez à l'Univers, en m'attachant à vous,

Que, quand je vous servais, je servais mon époux* ;

Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée.

Justifiez la foi que je vous ai donnée 5. 450

Ah ! que proposez-vous. Madame?

ROXANE

Hé quoi, Seigneur, Quel obstacle secret trouble notre
bonheur?

Madame, ignorez-vous que Torgueil de Tempire^... Que ne
m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE

Oui, je sais que depuis qu'un de vos"^ empereurs, 455

Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,

Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée.

Et par toute l'Asie à sa suite traînée.

De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux

Le silence d'un muet ne vaut pas cher

2. Roxane débute habilement ; pour être sûre d'être écoutée, elle fait briller aux yeux de son captif l'espoir non seulement de la liberté, mais d'un tjpône à conquérir. Elle connaît le langage qui séduira son généreux amant.

3. Entreprendre une carrière n'est pas très correct. Une injuste carrière, c'est-à-dire, vous n'entrenez pas injustement cette carrière.

4. Var. Que, quand je vous servais, j'ai servi mon époux (1672).

ACTE II, SCÈNE I

Ont daigné rarement prendre le nom d'époux i, 460

Mais Tamour ne suit point ces lois imaginaires 2 ;

Et, sans vous rappeler des exemples vulgaires^,

Soliman (vous savez qu'entre tous vos aïeux,

Dont rUnivers a craint le bras victorieux,

Nul n'éleva plus haut la grandeur ottomane), 465

Ce Soliman jeta les yeux sur Koxelane.

Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier,

A son trône, à son lit daigna l'associer.

Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice

Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice*. 470

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis.

Ce qu'était Soliman, et le peu que je suis.

Soliman jouissait d'une pleine puissance :

L'Egypte ramenée à son obéissance ;

Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil, 475

De tous ses défenseurs devenu le cercueil ;

Du Danube asservi les rives désolées ;

De Tempire persan les bornes reculées ;

1. Bajazetl»*", Mcmw ou Gulderum^ c'est-à-dire Foudre, cinquième empereur des Turcs, fait prisonnier par Tamerlan en 1402, et enfermé par lui dans une cage de fer. M. Mesnard cite plusieurs textes intéressants, à propos des noces de Soliman I^{er} et de Roxelane : « Ces noces se firent avec un étonnement général ; car la coutume des Ottomans était de n'avoir que des concubines et ne point épouser des femmes, pour éviter l'ignominie que Tamerlan fit souffrir à la femme de Bajazet. » (Du Verdier, Abrégé de l'Histoire des Turcs. Voir aussi Baudier, Histoite générale du Sérail, p. 51 ; et la même tradition rappelée dans la Roxelane de Desmares, acte I, se. ii). — Voltaire en parle : « Aucun des auteur.s persans et arabes qui ont écrit la vie de Tamerlan ne dit qu'il enferma Bajazet dans une cage de fer; mais les Annales turques le disent. Est-ce pour rendre Tamerlan odieux? Est-ce plutôt parce qu'ils ont copié des historiens grecs? Les auteurs arabes prétendent que Tamerlan se faisait verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi nue ; et c'est ce qui a donné lieu à la

fable reçue que les sultans turcs ne se marièrent plus depuis cet outrage fait à une de leurs femmes. Cette fable est démentie par le mariage d'Amurat II, que nous verrons épouser la fille d'un despote de Servie, et par le mariage de Mahomet II, avec la fille d'un prince de Turcomanie, » (Voltaire, Essai sur les mœurs, chap. Lxxxvni.) Nicolas Row (1673-1718) a écrit une tragédie de Tamerlan, traduite dans le Théâtre Anglais, par Laplace. (Cf. Voltaire, Fragments historiques sur Vlnde, art. 32.)

De convention, fictives

3. Non pas connus de tous communément, mais pris parmi des empereurs du dernier ordre.

ï. Roxane trahit ici son ambition ; l'exemple tout prêt qu'elle oppose aussitôt aux hésitations de Bajazet constate le souci qu'elle a dès longtemps pris de vérifier si son projet a des précédents. Bajazet I*»", Soliman sont les exemples, dont elle sait qu'elle peut s'autoriser. L'ambitieuse esclave a étudié son histoire de la Turquie.

Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,

Faisaient taire les lois devant ses volontés ^ . 480

Que suis-je ^ ? J'attends tout du peuple et de l'armée r

Mes malheurs font encor toute ma renommée.

Infortuné, proscrit, incertain de régner,

Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?

Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères? 485

Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères 3?

Songez, sans me flatter du sort de Soliman,

Au meurtre tout récent du malheureux Osman* :

Dans leur rébellion, les chefs des janissaires s,

Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires, 4(K)

Se crurent à sa perte assez autorisés ^

Par le fatal hymen que vous me proposez ".

Que vous dirai -je enfin? Maître de leur suffrage,

Peut-être avec le temps j^oserai davantage.

Ne précipitons rien; et daignez commencer 495

A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE

Je vous entends^. Seigneur. Je vois mon imprudence; Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance ^ : Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger

1. Cette petite leçon d'histoire est joliment amenée et exposée.

Soliman II le Magnifique (1520-1566), fils et successeur de Sélim I»», fut l'un des plus grands sultans turcs. En 1521, il dompte la Syrie révoltée, enlève aux Hongrois Belgrade, Salankemen, Peterwardein. En 1522, il emporte Rhodes sur le grand maître Villiers de l'Ile-Adam. En 1523, il étouffe la révolte de

l'Egypte, bat une fois encore les Hongrois à Mohacz (1526) et fait nommer roi de Hongrie son vassal Jean Zapolski. En 1529, il mettait le siège devant Vienne. Après un essai infructueux sur la Perse, il prend Bagdad (1534) et l'Yémen. Il nomme capitaine le pirate Khayr Eddin Barberousse et réunit ainsi à son empire Alger et Tunis. François I^{er} fit un pacte d'alliance avec lui contre Charles-Quint. Soliman mourut d'apoplexie, à la suite de ses colères devant Sigeth, qu'il ne pouvait prendre.

Mais moi, par contre, que suis-je

3. « On a beaucoup critiqué ce vers. Je ne le blâmerai pas. Je sais bien qu'on ne dit pas des périls sincères, mais sincères convient au dernier mot qui est « larmes », et cette interposition fait passer le premier. Le sens est parfaitement clair : Croiront-ils mes périls véritables et vos larmes sincères? p (La Harpe.)

4. Osman II fut étranglé par les janissaires en 1622. Tristan a raconté ce meurtre dans sa tragédie Osman.

ACTE II, SCÈNE I

Où mon amour trop prompt vous allait engager. 500

Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites, Et je le crois. Seigneur, puisque vous me le dites i. Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez 2, Les périls plus certains où vous vous exposez ? Songez-vous que, sans moi, tout vous devient

contraire'? 505 Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire 3?
Songez-vous que je tiens les portes du palais; Que je puis vous
l'ouvrir ou fermer pour jamais ; Que j'ai sur votre vie un empire
suprême; Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ^? 510
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus, Songez-vous, en
un mot, que vous ne seriez plus ^^

Oui» je tiens tout de vous ; et j'avais lieu de croire Que c'était
pour vous-même une assez grande gloire, En voyant devant moi
tout l'empire à genoux, 515

De m'entendre avouer que je tiens tout de vous ^. Je ne me
défends point, ma bouche le confesse. Et moi respect saura le
confirmer sans cesse : Je vous dois tout mon sang; ma vie est
votre bien. Mais enfin voulez-vous. . .

ROXANE

Non, je ne veux plus rien. 520 Ne m'importune "^ plus de tes
raisons forcées" :

i. Façon polie de dire : vous mentez.

2. Roxane, par un retour terrible, quitte le ton de l'ironie
railleuse et pose avec un sérieux effrayant la question sur le ter-
rain de la réalité : Si tu ne m'aimes, prends garde à toi.

3. « Défendez-vous de toute espèce d'expression touchante.
L'air du désir subordonné à la plus rigoureuse décence est la
seule imao:e de sensibilité qu'on doive apercevoir en vos yeux.
Dans les ordres que vous donnez, dans les menaces que vous
faites, que vos tons secs m'assurent que vous êtes entourée d'es-
claves avilis et tremblants. En me montrant une souveraine
cruelle et née sur le trône, laissez-moi retrouver aussi l'esclave in-

solente abusant d'un moment de pouvoir qu'elle ne doit qu'à sa beauté. » (M^{re} Clairon, Mémoires.)

4. Roxane a des façons assez turques pour faire naître l'amour spontané.

5. Vur. Sonffez-vous dès longtemps que vous ne seriez plus? (1672).

6. Bajazet s'illusionne s'il croit Roxane femme à travailler pour la gloire.

7. Le tutoiement subit est d'un effet très heureux. C'est la passion qui fait explosion et oublie les convenances du monde. De même dans Polyeucte^e Pauline éclate et tutoie son amant.

Cruel (car il est temps que ma douleur éclate...) Es-tu là ce beau feu? Sont-ils là les serments? Témoinnes-tu pour moi les moindres sentiments ?

Inyentées avec peine, malaisément

Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.

Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir :

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir i.

Car enfin qui m'arrête? et quelle autre assurance 525

Demanderai-je encor de son indifférence 2?

Uingrat est-il touché de mes empressements?

L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements 3?

Ah! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,

Que mes propres périls t'assurent de ta grâce; 530

Qu'engagée avec toi par de si forts liens,

Je ne puis séparer tes intérêts des miens.

Mais je m'assure * encore aux bontés de ton frère:

Il m'aime, tu le sais; et, malgré sa colère.

Dans ton perfide sang je puis tout expier, 535

Et ta mort suffira pour me justifier.

N'en doute point; j'y cours; et, dès ce moment même...

Bajazet, écoutez; je sens que je vous aime ^ :

Vous vous perdez. Gardez de me laissez sortir :

Le chemin est encore ouvert au repentir. 540

Ne désespérez point une amante en furie ^.

Roxane a déjà dit

J'abandonne l'ingrat et le laisse rentrer

Dans l'étal malheureux d'où je Tai su tirer (I. m).

2. 11 y a du mépris dans cette troisième personne. Elle se parle à elle-même (omme s'il n'était pas là, comme s'il ne comptait pas.

Tout ce passage rappelle le discours de Didon au IV^e livre de VÉnéide.

3. L'amour, qui est imprudent, s'oppose heureusement dans ce vers aux raisonnements qui relèvent de la froide logique.

4. Je compte sur. Cette expression fait redite ici avec f as-surent du v. 530.

5. Rachel « disait cela à tout briser ». (J. Janin, *Mademoiselle Rachel et la Tragédie*, p. 263.)

Orantée, dans la *Laure perséennée* de Rotrol, disait ce joli vers qui exprime un sentiment analogue :

A peine je la hais, que je sens que je l'aime[^]

« C'est là le seul moment de détente dans ce caractère sauvage. » (E. Des-GHANEL, *Racine*, I, p. 279.)

Même détente de la fureur de Séverine : « Je vous pardonne. — Le Prince. Pourquoi? — Séverine. Parce que je ne puis échapper à ce que je souffre que par l'héroïsme, parce que je veux vous prouver que je suis au-dessus des autres femmes, parce que je vous aime, c'est bien plus simple. — Le Prince. Vous m'aimez? — Séverine. Et je ne puis pas vivre sans vous, quoi que je fasse. Voilà vingt heures que je me creuse la tête et le cœur pour trouver autre chose, et je ne trouve pas » (A. Dumas, *La Princesse Georges* acte I, scène VIII.)

La Médée de Corneille dit de même dans une situation analogue :

Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté. {Médée acte III^e se. m.)

ACTE II, SCÈNE I î

S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie i.

Vous pouvez me Tôter, elle est entre vos mains : Peut-être que
ma mort, utile à vos desseins, De riieux Amurat obtenant
votre grâce, 545

Vous rendra dans son cœur votre première place 2.

ROXANE

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudrait bien^.

Que, si je perds l'espoir de régner dans le tien.

D'une si douce erreur si longtemps possédée,

Je puisse désormais souffrir une autre idée, 550

Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi *?

Je te donne, cruel, des armes contre moi •"»,

Sans doute ; et je devrais retenir ma faiblesse ^ :

Tu vas en triompher. Oui, je te. le confesse.

J'affectais à tes yeux une fausse fierté "^ : 555

De toi dépend ^ ma joie et ma félicité :

De ma sanglante mort ta mort sera suivie.

Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!

Tu soupirez enfin, et semblés te troubler ^ :

Achève, parle.

i. « Le poète a très bien saisi et rendu dans ce personnage non seulement l'amour oriental, mais le caractère particulier de la sultane Roxane. Tout au plus en a-t-il un peu transformé la sensualité en sauvagerie pour l'idéaliser. Il a donné le mouvement à des eaux stagnantes et fétides, et il en a fait un torrent afin de les purifier. » (E. Desghanel, Racine, i, p. 280.)

2. Nouvelle preuve du dédain de Bajazet pour la mort et de son courage. (Cf. vers 519.)

3. « Quand la célèbre Clairon prononçait ce vers, son accent son geste, ses yeux, toute son action dans cette seule exclamation Aà/ exprimaient le couplet entier, au point qu'avec un peu d'intelligence on aurait deviné tout ce qu'elle allait dire. » (La Harpe.)

4. Roxane, par un revirement bien féminin et bien passionné, réfute elle-même les arguments qu'elle émettait plus haut, et que Bajazet n'a pas daigné repousser.

5. Var. Un point au lieu de la virgule, à la fin de ce vers, dans les éditions 1672 et 1676.

Cacher, ne pas l'étaler dans mes paroles

7. Voltaire, qui a déjà imité Racine dans Brutus (cf. v. 200), l'imité ici dans Zaire :

Je me connaissais mal : oui, dans mon desespoir. J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir... Oui? moi? Que sur mon

trône une autre fût placée ? Non. je n'en eus jamais la tatalo pensée.

Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits Ces dédains affectés et si bien démentis.

De même Pauline suppliant Polyeucte

Mais courage, il s'émeut, je vois couler ses larmes ! (Acte IV, se. \v.}

O ciel! que ne puis-je parler ^î 560

ROXANE

Quoi donc! que dites-vous? et que viens-je d'entendre? Vous avez des secrets que je ne puis apprendre? Quoi! de vos sentiments je ne puis m*éclaircir?

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir : Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime; 565

Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait. Holà! gardes, qu'on vienne.

BAJAZET, ROXANE, ACOMAT

ROXANE

Acomat, c'en est fait.

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire. Du sultan Amurat je reconnais l'empire 2 : 570

Sortez 3. Que le Sérail soit désormais fermé,

i. Il ne le pourrait sans compromettre Atalide.

2. Luneau de Boisjermain croit à une transposition et propose cet ordre :

Du Sultan Amurat je reconnais l'empire :

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.

C'est possible, mais ce n'est pas absolument indispensable. Comment Terreur eût-elle passé d'une édition à l'autre sous les yeux de Racine?

3. Ce n'est pas là le fameux : Sortez ! qui se trouve acte V, se. iv.

Le second acte d'Adrienne Lecouvreur^ le Drame de Scribe et E. Legouvé, se passe au foyer de la Comédie-Française le soir d'une représentation de Bajazât où Adrienne Lecouvreur fait Roxane, M^{me} Jouvenot, Zatinie, et QuinaulL, Acomat. A la scène ui, Adrienne descend de sa loge en étudiant son rôle, et en récitant ces vers :

Adrienne, étudiant.

Du Sultan Amurat ^e reconnais l'empire, Sortez ! que le sérail
soit désormais fermé...

Non ce n'est pas cola ! (Essayant une autre manière, f

Sortez! que le sérail soil désormais fermé... El que tout rentre
ici dans l'ordre accoutumé!

L'Afifié Superbe.

Michonnel plus loin parodie ces deux vers pour mettre dehors
les importuns

BAJAZET, ACOMAT

ACOMAT

Seigneur, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême! Qu'allez-
vous devenir? Que deviens-je moi-même? D'où naît ce change-
ment? Qui dois-je en accuser? 575 Ociel!

Il ne faut point ici vous abuser.

Roxane est offensée et court à la vengeance : Un obstacle éter-
nel rompt notre intelligence 2. Vizir, songez à vous, je vous en
averti 3; Et, sans compter sur moi, prenez votre parti*. 580

ACOMAT

Quoi!

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.

Je sais dans quels périls mon amitié vous jette ; Et j'espérais un jour vous mieux récompenser. Mais, c'en est fait, vous dis-je ; il n'y faut plus penser.

ACOMAT

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible? 585 Tantôt dans le sérail j'ai laissé tout paisible. Quelle fureur saisit votre esprit et le sien 5?

qui encombrent le foyer de la Comédie-Française. « Et vous, messieurs, je suis obligé de vous exiler 1 (// se pose entre les seigneurs et les actrices^ et d'un ton tragique) :

Qu'à ces nobles seigneurs le foyer soit fermé. Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé !

1. Rachel excellait dans ces vers. « Tout tremblait devant elle ; et le public, un instant frappé de stupeur, dut mettre un intervalle entre son émotion et ses applaudissements, c^ui, comme un tonnerre, se prolongèrent ensuite longtemps encore après sa sortie. » (Védubl, Notice sur Racket^ p. 11.)

cf. V. 867, note

A. Bajazet s'isole généreusement dans sa ruine. 5. Fureur, au sens latin, folie.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse!

ACOMAT

Hé bien!

L'usage des sultans à ses vœux est contraire 2; Mais cet usage,
enfin, est-ce une loi sévère, 590

Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer? La plus
sainte des lois, ah ! c'est de vous sauver, Et d'arracher, Seigneur,
d'une mort manifeste, Le sang des Ottomans dont vous faites le
reste!

Ce reste malheureux serait trop acheté, 595

S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT

Et pourquoi vous en faire une image si noire?

L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?

Cependant Soliman n'était pas menacé

Des périls évidents dont vous êtes pressé. 600

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie

Qui d'un servile^ hymen ferait l'ignominie.

Soliman n'avait point ce prétexte odieux;

Son esclave trouva grâce devant ses yeux;

Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire, 605

Il lui fit de son cœur un présent volontaire \

ACOMAT

Mais vous aimez Roxane.

Acomat, c'est assez s.

i . En effet, si Bajazet n'était retenu par son amour pour Atalide, ce qu'Acomat ignore, on ne comprendrait guère ses scrupules.

Voltaire citait ce Hé bien parmi les expressions trop peu sublimes de Bajazet. (Cf. la lettre à M. de la Noue, 3 avril 1739.)

2. C'est le plus sérieux obstacle, en apparence. Il se présente à tous dès l'abordj à Roxane, à Bajazet, qui s'en sert habilement, à Acomat, qui en le rapportant, lui aussi, confirme la vraisemblance de rarement servi par Bajazet au vers 453.

3. Mariage où les contractants seraient esclaves de vils intérêts.

4. Nécessaire et volontaire sont à dessein rapprochés pour le contraste.

5. Bajazet essaie de se défendre sans avouer son amour. Mais ses raisons sont faibles, tant qu'il tait la véritable. '

ACTE II, SCÈNE III

Je me plains de mon sort moins que vous no pensez i.

La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces;

J*osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces; 610

Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé;
Amurat à mes yeux Ta vingt fois présentée :
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas ! si je la quitte avec quelque regret... 615
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet ^
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur : dites un mot, et vous nous sauvez tous. 620
Tout ce qui reste ici de braves janissaires 3,
De la religion les saints dépositaires ^
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés ^
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont près de vous conduire à la Porte Sacrée 625
D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée 6.
Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.
Du Sérail, s'il le faut, venez forcer la porte '^;

Entrez accompagné de leur vaillante escorte. 630

i. a On voit qu'il ne veut pas avouer la véritable raison de ses refus, son amour pour cette même Atalide, promise au vizir en récompense de ses services. Ainsi le même homme qui croirait faire une lâcheté d'épouser Roxane quand il lui doit tout; cet homme qui a des scrupules si déplacés, ne s'en fait aucun de tromper depuis si longtemps et cette même Roxane et un serviteur aussi fidèle que lo vizir. Il faut 1 avouer, tout cela est faux et petit. » (La Harpe.)

2. Il allait se trahir et dévoiler son secret. Il explique autrement son regret. sans nommer Atalide.

3. Sur les Janissaires (cf. note du vers :29). Il n'en reste plus beaucoup, puisqu'ils sont à Bagdad (cf. vers 30).

Plus, pour le plus (cf. v

6. Les premiers sultans vivaient renfermés dans leur palais, et donnaient leurs audiences à la porte du sérail, dite Porte Impériale, donnant sur l'extérieur, et qu'il ne faut pas confondre avec la Porte de Félicité, ouvrant sur le harem. Cet usage donna au mot Porte, ou Sublime Porte, ou Porte Ottomane, le sens actuel de cour du sultan. — C'est par cette porte que le nouveau sultan faisait son entrée.

Cf. note du vers

J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups, Que chargé malgré moi du nom de son époux :

Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême S Par un beau désespoir me secourir moi-même 2; Attendre, en combattant, l'effet de votre foi 635

Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT

Hé! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence 3,

Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance*?

Alors qu'aura servi ce zèle impétueux.

Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux? 640

Promettez : affranchi d'un péril qui vous presse.

Vous verrez de quel poids sera votre promesse ^î

Moi!

ACOMAT

Ne rougissez point : le sang des Ottomans^ Ne doit point en esclave obéir aux serments.

Consultez ces héros que le droit de la guerre 645

Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :

Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi. L'intérêt de l'Etat fut leur unique loi" ; Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée Que sur la foi promise et rarement gardée ^ . 650

Je m'emporte 9, Seigneur i<^.

i. Cet hémistiche a bien l'air d'une cheville.

Cet hémistiche a déjà servi plus haut, vers

Mais commo tous savez, malgré ma diligence, Un long ehemin sépare et le camp et Byzance.

A. C'est bien là ce qui arrivera quand, à la fin de la pièce, Acomat voudra forcer malgré Roxane les portes du sérail. Acomat ne se trompe pas.

5. Le poids d'une promesse est plus français que le poids d'une grimace (MohiÈBs), sans l'être encore beaucoup.

Ceux qui sont du sang d'Othman

7. Constructio;! brisée. Libres et mai très n'ont pas de verbes.

8. « Les ulémas soutiennent que le Grand Seigneur peut se dispenser des pr<>messes qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité. » (Rigaut, Histoire de Cétat présent de V Empire ê4toitMm,

9. « Il corrige la dureté de celte maxime par ce mot si naturel et si adroit, ie m'emporte. » (Voltaire, Cimm. snr Corneille, Ed. Garnier, XXXII, 183.) « Voilà parler en vrai Turc. » (La Harpe)

10. Var. Plusieurs points après le mot Seigneur (éd. 16791 et 1687).

ACTE II, SCÈNE IV IOB

Oui 1, je sais, Acomat, Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'Etat ;
Mais ces mêmes héros, prodiges de leur vie.

Ne la rachetaient point par une perfidie.

ACOMAT

O courage inflexible! O trop constante foi 2 655

Que, même en périssant, j'*admire malgré moi^! Faut-il qu'en
un moment un scrupule timide Perde... Mais quel bonheur^ nous
envoie Atalide?

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT

ACOMAT

Ah ! madame I venez avec moi vous unir.

Il se perd.

ATALIDE

C'est de quoi je viens l'entretenir s. 660

Mais laissez-nous : Roxane, à sa perte animée. Veut que de ce palais la porte soit fermée.

Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :

Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

1. C'est-à-dire non pas oui^ vous vous emportez^ mais oui^ vous avez raison.

Var, courage I ô vertus ! ô trop constante foi

Les mot/bi, «oin, artifice^j^éril extrême^ péril matùfente^ péril évident^ fier^ fatal., éHoni, nUerdiê.^ confondre, étonner., dans ces lieu.v^ ttpaSJ charmes., désir., etc., constituent le fonds le plus solide du vocabulaire de Bajazet, et en général des tragédies de l'époque.

3. Voilà bien placé en pleine lumière le caractère franc et héroïque de Bajazet. Il a grandi dans cette scène et conquis, avec l'admiration d' Acomat, notre entière sympathie.

4. C'est un bonheur en effet. Car, ce qu'en a pu faire la dialectique serrée et pressante du vizir, l'amour le fera. Bajazet a résisté aux instances d' Acomat. Il cédera aux prières d'Atalide.

5v Atalide explique dans ce vers son entrée en scène.

BAJAZET, ATALIDE

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse, 665

Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse;

Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups ^ :

Il fallait ou m'<>urir, ou n'être plus à vous.

De quoi nous a servi cette indigne contrainte?

Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte. 670

Je vous l'avais prédit : mais vous l'avez voulu 2;

J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu^.

Belle Atalide, au nom de cette complaisance,

Daignez de la Sultane éviter la présence :

Vos pleurs vous trahiraient, cachez-les à ses yeux^, 675

Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée

Ont assez disputé contre la destinée.

Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner :

Il faut vous rendre; il faut me quitter et régner. 680

Vous quitter!

ATALIDE

Je le veux. Je me suis consultée.

1. « On dit parer des coups et se garantir des coups. Parer ne peut s'appliquer aux personnes que comme verbe réfléchi suivi de la particule de : se parer des embûches de l'ennemi, se parer du soleil ; mais on ne pourrait pas dire se parer contre l'ennemi. » (La Harpe.) Racine a employé le mot plus correctement dans *Athalie*, vers 1737 :

De ce coup imprévu songeons à nous parer.

Racine, *Phèdre*, acte III, se. m

3. « Encore un terme impropre : si c'est une ellipse pour dire : Tai reculé le moment de faire couler vos pleurs, elle est trop forte ; si c'est une métaphore, elle est fautive. On ne peut ni avancer ni reculer des pleurs. » (La Harpe.)

4. Ce vers fait prévoir la scène m de l'acte IV, où Atalide ne pourra résister à l'épreuve tentée sur elle par Roxane,

ACTE II, SCÈNE V

De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,

Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi

Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi ;

Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse 685
Je me représentais Timage douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants) ^
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments 2.
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'était pas montrée : 690
Je ne vous voyais pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence,
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs 3 695
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs;
Mais, hélas ! épargnez une âme plus timide ^ ;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs ^ ! 700
Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée, Je célèbre à vos
yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE

Ne vous informez point ce que je deviendrai ^. Peut-être à
mon destin, Seigneur, j'obéirai.

Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes". 705 Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,

1. Fureur a le sens de folie. « Ces vers non seulement ont le mérite de la vérité et de l'élégance, mais sont encore parfaitement adaptés à la situation. Le charme de ce style est encore d'autant plus senti qu'Atalide fait ce qu'elle doit faire, et dit ce qu'elle doit dire. » (La Harpe.)

2. Cet aveu est précieux à retenir. Il explique à l'avance le revirement par lequel Atalide ne pourra supporter la douloureuse image de sa rivale heureuse, acte III, scène iv.

Dans le Cid, acte III, icène ly

Et contre ma douZettr j'aurais senti des charmes Quand une main si chère eût essuyé nies larmes.

Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu.

Que vous vivez ; qu'enfin c'est moi qui Tai voulu.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.

Plus vous me commandez de vous être infidèle, 710

Madame, plus je vois combien vous méritez

De ne point obtenir ce que vous souhaitez i.

Quoi ! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,

Dont les feux avec nous ont crû dans le silence ;

Vos larmes que ma main pouvait seule arrêter ; 715
Mes serments redoublés de ne vous point quitter :
Tout cela finirait par une perfidie !
J'épouserais, et qui? (s'il faut que je le die^)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts 3,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts, 720
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible^;
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible.
Et trop digne du sang qui lui donna le jour.
Veut me sacrifier jusques à son amour?
Ah î qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée, 725
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée î

ATALIDE

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir^.
Parlez : si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE

La Sultane vous aime ; et, malgré sa colère,

1. On en était sûr. Bajazel serait indigne d' Atalide s'il parlait autrement. Plus Atalide est héroïque, plus elle mérite qu'on s'attache à elle. Chaque argument pour éloigner son amant le rapproche.

ACTE II, SCÈNE V

Si VOUS preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire ; 730 Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir i Qu*un jour...

Je vous entends ; je n'y puis consentir.

Ne vous figurez point que, dans cette journée, D'un lâche désespoir ma vertu consternée 2 Craigne les soins ^ d'un trône où je pourrais monter, 735 Et par un prompt trépas cherche à les éviter. J'écoute trop peut-être une imprudente audace; Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race. J'espérais que, fuyant un indigne repos, Je prendrais quelque place entre tant de héros. 740

Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle, Je ne puis plus tromper une amante crédule ; En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis ; Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis. Peut-être, dans le temps que je voudrais lui plaire, 745 Feraient par leur désordre ^ un effet tout contraire; Et de mes froids soupirs ses ^ regards offensés Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés ^. O ciel! combien de fois je l'aurais éclaircie. Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie ; 750

Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse!

Je me parjurerais! Et, par cette bassesse...

Ahl loin de m'ordonner cet indigne détour, 755

Si votre cœur était moins plein de son amour, Je vous verrais, sans doute, en rougir la première^. Mais, pour vous épargner

une injuste prière. Adieu : je vais trouver Roxane de ce pas.

Et je vous quitte.

i. Jargon précieux,

D'où sortent-ils alors ? » iulerroge F. Sarcey

7. Voilà toute la justification du rôle de Bajazet et de ses faiblesses, dont il est le premier à souffrir.

8. Ce langage est dur. C'est faire payer cher à la malheureuse Atalide une déloyauté que son amour seul lui suggérerait.

AT ALI DE

Et moi, je ne vous quitte pas[^]. 760

Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire; Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire. Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux ^ Se fait tant de plaisirs d'expirer à mes yeux, Roxane, malgré vous, nous joindra l'un à l'autre : 765

Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre ^ Et je pourrai donner à vos yeux effrayés Le spectacle sanglant que vous me prépariez*.

O ciel! que faites-vous?

AT ALI DE

Cruel ! pouvez-vous croire Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire s? 770 Pensez-vous que cent fois, en vous faisant

parler, Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler?

Mais on me présentait votre perte prochaine.

Pourquoi faut-il, ingrat î quand la mienne est certaine. Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous? 775 Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux 6; Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne. Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne : A-t-elle, en vous quittant fait sortir le vizir '^? Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir? 780

Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse.

Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse? Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain Qui lui fasse tomber les armes de la main.

i. Atalide est repoussée avec perte. Elle n'apas eu plus de succès qu'Acomat Avec une mobilité toute féminine, elle abandonne son plan, et se jette à corps, perdu dans celui du prince. Elle veut même l'entraîner plus loin qu'il ne voudrait. La voilà devenue plus royaliste que le roi.

C'est, cette fois, la lutte pour la mort

4. « Atalide menace Bajazet de courir à sa perte si lui-même continue de courir à la sienne. C'est le même moyen que Titus emploie auprès de Bérénice, Burrhus auprès de Néron. OEnone auprès de Phèdre. » (Luneau.)

5. Atalide n'a pas laisse passer sans en être blessée le mot : Je vous verrais sans doute en rougir la première (v. 757).

6. Vers prosaïque et plat. C'est une des négligences que regrettait Boileau.

ACTE III, SCÈNE I

Allez, Seigneur, sauvez votre vie et la mienne i. 785

Hé bien 2? Mais quels discours faut-il que je lui tiennne?

ATALIDE

Ah 1 daignez sur ce choix ne me point consulter.

Uoccasion, le ciel pourra vous le dicter.

Allez : entre elle et vous je ne dois point paraître :

Votre trouble ou le mien nous ferait reconnaître 3. 790

Allez : encore un coup, je n'ose m'y trouver.

Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver*.

SCENE I

ATALIDE, ZAÏRE

ATALIDE

Zaïre, il est donc vrai, sa grâce est prononcée^?

Je vous l'ai dit, madame : une esclave empressée,

Qui courait de Roxane accomplir le désir 6, 795

i. Var. Allez, Seigneur; tentez cette dernière voie.

2. Ce mot revient un peu souvent (cf. 583, 665) dans le même acte. BAJAZET : Hé bien ! Mais quels discours voulez-vous que j'emploie ? (1672.)

Nous trahirait

4. « D'après le caractère une fois établi de Bajazet, il y a beaucoup d'adresse à le laisser sortir sans répondre à Atalide. » (Luneau.)

5. Bajazet a été trouver Roxane. Racine ne nous fait pas assister à leur entrevue. Nous ne la connaissons que par le récit d'Acomat à la scène suivante. L'entretien d'Atalide et de sa confidente est assez vraisemblable. Zaïre apporte à sa maîtresse des nouvelles qu'elle attend et que nous attendons avec elle.

Il est un exemple du neutre en français,

6. A la Comédie-Française, on prononce de-zir sans faire sentir Te muet.

Aux portes du sérail a reçu le vizir.

Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langage,

Le transport du vizir marquait sur son visage

Qu'un heureux changement le rappelle au palais.

Et qu'il y vient signer une éternelle paix. 800

Rpxane a pris, sans doute, une plus douce voie.

ATAUDE

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie M'abandonnent,
Zaïre, et marchent sur leurs pas. J'ai fait ce que j'ai dû; je ne m'en
repens pas^.

Quoi, madame! Quelle est cette nouvelle alarme? 805

ATALIDE

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme 2,

Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement

Bajazet a pu faire un si prompt changement?

Roxane en sa fureur paraissait inflexible;

A-t-elle de son cœur 3 quelque gage infallible ? 810

Parle. L'épouse-t-il?

ZAÏRE

Je n'en ai rien appris.

Mais enfin s'il n*a pu se sauver qu'à ce prix; S'il fait ce que
vous-même avez su ^ lui prescrire, S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAÏRE

Quoi! vous repentez-vous des généreux discours 815

Que vous dictait le soin de conserver ses jours?

ATALIDE

Non, non : il ne fera que ce qu'il a dû faire ^,

i. Elle a besoin de se l'affirmer à elle-même. On pressent déjà ses regrets dans l'amertume de son langage.

ACTE III, SCÈNE I

Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire ^ :

Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;

Respectez ma vertu qui vous a surmontés 2 ; 820

A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre :

Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre 3,

Laissez-moi sans regret me le représenter

Au trône où mon amour Ta forcé de monter.

Oui, je me reconnais, je suis toujours la même. 825

Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaire ; il m'aime :

Et du moins cet espoir me console, aujourd'hui

Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAÏRE

Mourir ! Quoi ! vous auriez un dessein si funeste ?
J'ai cédé mon amant ; tu t'étonnes du reste ! 830
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute ;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine* point ma joie ou mon ennui; 835
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas! il peut bien penser avec justice^
Que, si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin.
L'aime trop pour vouloir en^ être le témoin. 840
Allons, je veux savoir...

ZAÏRE

Modérez-vous, de grâce :

On vient vous informer de tout ce qui se passe. C'est le vizir.

i. Allocution qui sent son Corneille.

2. Tour bien embrouillé : des sentiments trop jaloux qui doivent respecter une vertu, laquelle a surmonté ces sentiments trop jaloux. On s'y perd.

a Les jaloux de notre ancien théâtre sont jaloux comme ils sont amoureux, par caprice ou par aventure, et non par caractère. Il suffit d'un mot pour les inquiéter et d'un mot pour les calmer. » (St-Marc Girardin, Cours de littérature dramatique, t. V. p. 375.)

3. L'édition de 1676 porte d'un autre, comme dans Andromaque, acte IV, se. v :

Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne,
en parlant d'Hermione.

A. Je ne tiens pas compte de.

Le sens d'ennui, comme de gêne, a beaucoup perdu de sa vigueur.

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE

ACOMAT

Enfin, nos amants sont d'accord.

Madame ; un calme heureux nous remet dans le port» La Sultane a laissé désarmer sa colère ; 845

Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté Du prophète divin l'étendard redouté ^ Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose Je vais de ce signal faire entendre la cause, 850

Remplir tous les esprits d'une juste terreur, Et proclamer enfin le nouvel empereur.

Cependant permettez que je vous renouvelle Le souvenir du prix qu'on promet à mon zèle 2. N'attendez point de moi ces doux emportements, 855

Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants 3 ; Mais si, par d'autres soins*, plus dignes de mon âge, Par de profonds respects, par un long esclavage^, Tel que nous le devons au sang de nos sultans. Je puis...

Vous m'en pourrez instruire avec le temps; 860 Avec le temps aussi vous pourrez me connaître. Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître*^?

i. Le drapeau vert, un morceau du tapis de prière de Mahomet. Cf. vers 239.

2. Le moment est au moins mal choisi, quand Atalide parle de se tuer pour Bajazet.

3. Ce détail, qui exaspère la jalousie d'Atalide. n'est pas fait pour assurer au vizir quelque chance de succès.

4. Racine abuse de ce mot commode qui revient à chaque page. Cf. note du vers 1159.

o. Jargon bien précieux pour un austère vizir. 6. Dans Othon^ de Corneille, Plautine demande :

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille, A-l-il paru contraint ? a-t-elle été facile ?

« Racine, dit Voltaire dans son commentaire de Corneille, a pris entièrement

ACTE III, SCÈNE II

ACOMAT

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés De deux jeunes
amants Tun de l'autre charmés?

ATALIDE

Non ; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne. 865

Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?

L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT

Madame, je le croi*.

Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi : Surpris, je
l'avouerai, de leur fureur commune. Querellant les amants,
l'amour et la fortune 2, 870

J'étais de ce palais sorti désespéré, Déjà, sur un vaisseau dans
le port préparé ^ Chargeant de mon débris les reliques plus*
chères, Je méditais ma fuite aux terres étrangères s.

cette situation dans sa tragédie de Bajazel, Atalide a envoyé
son amant à Roxane ; elle s'informe en tremblant du succès de
cette entrevue qu'elle a ordonnée elle-même, et qui doit causer sa
mort. La délicatesse de ses sentiments, les combats de son cœur,
ses craintes, ses douleurs, sont exprimés en vers si naturels, si ai-
sés, si tendres, que ces vraies beautés charment tous les lecteurs.
Mais ici Corneille commence sa scène par quatre vers dont le ri-

dicule est si extrême qu'on n'ose plus même les citer dans des ouvrages sérieux :

Dis-moi donc lortqu'Othon... *

i. « Autrefois les premières personnes des verbes, au singulier, ne prenaient point d'* à la fin. On réservait cette lettre pour les secondes personnes, et on mettait un / aux troisièmes. Par là, chaque personne ayant sa lettre caractéristique, nos conjugaisons étaient plus régulières. Les poètes commencèrent par ajouter un * aux premières personnes du singulier des verbes terminés par une voyelle, afin d'éviter l'hiatus. N'ayant rien à craindre pour les verbes qui finissent par un e muet, parce que ceux-là s'élident, ils les laissèrent sans s. Insensiblement l'usage des poètes est devenu si général qu'enfin l'omission de Vs aux premières personnes des verbes qui finissent par une consonne ou par toute autre voyelle que Ve muet a été regardée comme une négligence dans la prose et comme une licence dans les vers. » (D'Olivet.)

2. Le vieux ministre mauçrée de s'être engagé dans cette galère. Nous les entendrons plus tard, ces récriminations, quand la situation, après un tour, sera revenue au même point : Il te sied bien, etc. (vers 1379. sq.)

Racine dira dans Ipkigénie (vers 1362) :

Vous, qui... Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête.

3. Var. Déjà, dans un vaisseau sur l'Euxin préparé (1672-87). Le terme technique, en marine, est paré.

Quelle existence que celle de ce ministre avisé, qu'une barque attend toujours derrière le sérail !

4. P/«», pour les plus (cf. v. 623. Débris, cf. vers ii&i).—Be ligues^ au sens latin, restes.

5. Il faudra bien le faire au vers 1721, mais co n'est pas encore pour le moment présent.

114 BAJAZBT

Dans ce triste dessein, au palais rappelé 875

Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé ^.

La porte du Sérail à ma voix s'est ouverte,

Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,

Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement 2

Où Roxane attentive, écoutait son amant. 880

Tout gardait devant eux un auguste silence ^ :

Moi-même, résistant à mon impatience.

Et respectant de loin leur secret entretien,

J'ai longtemps, immobile, observé leur maintien.

Enfin, avec des yeux qui découvraient son âme, 885

L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;

L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,

L'a de ses feux, madame, assurée à son tour.

Hélas î

ACOMAT

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.

« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre. 890

« Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains. « Allez lui préparer les honneurs souverains; « Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple : « Le Sérail va bientôt vous en donner l'exemple. » Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé; 895

Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :

Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle. De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle. Et m'acquitter vers* vous de mes respects profonds. Je vais le couronner, madame, et j'en réponds ^. 900

C«t hémistich e rappelle : Fa, cours^ vole^ et me venge

2. C'est bien vague comme indication du lieu où se passe cette scène de réconciliation.

3. Ils n'étaient donc pas seuls ? Tout désigne qui ? Des seigneurs ? Des «urdes ? La scène reste un peu dans le vague.

4. L'abbé d'Olivet critique l'emploi de vers pour envergy et l'expression *'ûcqnitter de ses respects.

5. « Si un teliiomme est réduit à s'agiter obscurément dans des intrigues de sérail, c'est justement ce qui l'irrite, et lui inspire l'idée de conspirer pour en sortir en bombardant Bajazet empe-

reur, pendant l'absence d'Amurat. » (E. Des- GUAMEL, Racine., I, p. 84.)

SCÈNE III

ATALIDE, ZAÏRE

ATALIDE

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie ^.

ZAÏRE

Ah ! madame, croyez. . .

ATALIDE

Que veux- tu que je croie ?

Quoi donc! à ce spectacle irai-je m'exposer? Tu vois que c'en est fait, ils se vont épouser; La Sultane est contente: il l'assure qu'il l'aime. 905

Mais je ne m'en plains pas, je Tai voulu moi-même. Cependant croyais- tu, quand, jaloux de sa foi, Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi; Lorsque son cœur, tantôt m'exprimant sa tendresse, Refusait à Roxane une simple promesse; 910

Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir; Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir. Croyais-tu que son cœur, contre toute apparence. Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?

Ah! peut-être, après tout, que sans trop se forcer, 915

Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.

Peut-être en la voyant plus sensible pour elle. Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle; Elle aura devant lui fait parler ses douleurs ; Elle Taime; un empire autorise^ ses pleurs : 920

Tant d'amour touche enfin une âme généreuse.

Hélas! que de raisons contre une malheureuse ^î

i. Var. Allons, retirons-nous, ne troublons point sa joie. (1672-87.) I^ur est bien plus expressif. Ce pluriel isole Atalide dans son infortune.

Nous n'en savons trop rien », dit M. Bernardin

3. Non pas : courir les risques d'un spectacle, mais : me montrer, me faire voir.

A. Donne du poids et de l'autorité à sa douleur,

5. 11 y a bien de la délicatesse dans cette analyse de la jalousie qui s'irrite d'abord par le souvenir d'un passé plus heureux, et se justifie elle-même par l'examen minutieux et clairvoyant de toutes les raisons qui l'ont fait naître.

ZAÏRE

Mais ce succès, madame, est encore incertain i. Attendez.

AT ALI DE

Non ; vois-tu, je le nierais en vain.

Je ne prends point plaisir à croître ma misère ; 925

Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire. Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas, Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas : Mais après les adieux que je venais d'entendre, Après tous les transports d'une douleur si tendre 2, 930 Je sais qu'il n'a point dû ^ lui faire remarquer * La joie et les transports qu'on ^ vient de m 'expliquer. Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse :

Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse? Au sort de Bajazet ai-je si peu de part? 935

A me chercher lui-même attendrait-il si tard^. N'était que de son cœur le trop juste reproche Lui fait peut-être, hélas! éviter cette approche? Mais non, je lui veux bien épargner ce souci : Il ne me verra plus.

ZAÏRE

Madame, le voici '^ . 940

Il n'aurait pas dû, tournure latine

à. Marquer, montrer, faire voir.

5. Ce on, un peu méprisant pour Aconiat, marque qu'on ne songe guère à lui. et que son amour ne trouve pas d'écho chez

Atalide.

« Il s'en faut beaucoup que le soufre et le salpêtre mêlés au charbon pulvérisé prennent sitôt feu qu'une femme jalouse. » (M. B. de Soissons, *Réflexions sur laialottsie*.)

6. Ce vers annonce et justifie l'arrivée de Bajazet. Racine a toujours grand soin de justifier les entrées et les sorties des acteurs.

ACTE III, SCÈNE IV

Et je serais heureux, si la foi, si Tlionneur,

Ne me reprochaient point mon injuste bonheur[^];

Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne, 945

Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.

Mais enfin je me vois les armes à la main 2;

Je suis libre; et je puis contre un frère inhumain,

Non plus par un silence aidé de votre adresse,

Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse, 950

Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,

Moi-même le cherchant aux climats étrangers,

Lui disputer les cœurs du peuple et de Parmée,

Et pour juge entre nous prendre la renommée [^],

Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez^!

ATALIDE

Non 5, Seigneur î 955 Je ne murmure point contre votre bonheur :

Le ciel, le juste ciel vous devait ce miracle. Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle : Tant que j'ai respiré ^, vos yeux me sont témoins Que votre seul périP occupait tous mes soins; 960

Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie, C'est sans regret aussi que je la sacrifie.

Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux, Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux : Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale; 965

Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale ^ ;

Votre péril seulement

8. a M. de la Motte a remarqué que Bajazet devait arrêter Atalide en cet endroit pour lui dire :

Que parlez- vous, madame, el d'époux et d'amant?

« En effet, le dialogue en eût été plus naturel et plus vif, mais on y eût perdu huit beaux vers. » (Luneau de Boisjermain.)

On ne voit pas que la méprise d' Atalide soit assez justifiée par le récit d'Acomat.

Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de voosi.
Roxane s'estimait assez récompensée ;
Et j'aurais en mourant cette douce pensée, 970
Que, vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse 2.
Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant? 975
O ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerais Roxane, ou je vivrais pour elle,
Madame I Ah! croyez-vous que, loin de le penser.
Ma bouche seulement eût pu le prononcer? 980
Mais l'un ni l'autre ^ enfin n'était point nécessaire ;
La sultane a suivi son penchant ordinaire^;
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquait mon amour;
Soit que le temps trop cher^ la pressât de se rendre ^ 985
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre.

Ses pleurs précipités ont coupé mes discours :

Elle met dans ma main sa fortune, ses jours.

Et, se fiant enfin à ma reconnaissance.

D'un hymen infailible a formé l'espérance. 990

Moi-même, rougissant de sa crédulité.

Et d'un amour si tendre et si peu mérité,

Dans ma confusion, que Roxane, madame.

Attribuait encore à l'excès de ma flamme.

Je me trouvais barbare, injuste, criminel.

Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel, 995

Pour garder jusqu'au bout un silence perfide.

1 . Lesquels ? C'est bien amplifier quelques paroles d'Acomat.

2. Et c'est là ce que Bajazet a fait en réalité. On conçoit son étonnement si'un pareil langage,

3. Pour ni l'un ni Vautre, c'est-à-dire ni de le penser ni de le prononcer. Vers assez faible.

L Le penchant qui la porte ordinairement vers moi. On n'est pas plus indifférent.

5. Le temps, qui coûte cher, qui est précieux, parce qu'Amurat va revenir.

6. L'argumentation est bien précise et bien serrée pour un pareil, viement. C'est un dilemme en forme. Bajazet se rappelle sa

Logique de Port-Royal.

ACTE III, SCÈNE IV

Rappeler tout Tamour que j'ai pour Atalide^?

Cependant quand je viens, après de tels efforts,

Chercher quelque secours contre tous mes remords 2, 1000

Vous-même contre ppi je vous vois irritée,

Reprocher votre mort à mon âme agitée ;

Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment

Tout ce que je vous dis vous touche faiblement 3.

Madame, finissons et mon trouble et le vôtre. 1005

Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre *.

Roxane n'est pas loin ; laissez agir ma foi ^ :

J'irai, bien plus content et de vous et de moi.

Détromper son amour d'une feinte forcée,

Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée ^. 1010

La voici.

ATALIDE

Juste ciel! où va-t-il s'exposer?

Si vous m'aimez, gardez de la désabuser".

1. Voilà qui suffit à défendre Bajazet du reproche qui lui a été fait d'être un casuiste, de pratiquer la restriction mentale. Non, Bajazet ment, et il le sait, et il en rougit (991), il en est confus (993) et il se condamne sévèrement (995). C'est par amour pour Atalide qu'il s'est résigné à cette honte, et cet amour l'absout.

2. L'accueil sévère et immérité que reçoit Bajazet, au lieu des consolations qu'il venait chercher et auxquelles il avait droit, le rendent sympathique, comme il arrive toujours à la scène pour tous les personnages victimes d'une injustice.

3. On n'aurait pas cru la douce Atalide si rancunière, si obstinée dans son erreur. Bajazet voyant sa première justification infructueuse, aura recours à un autre moyen plus énergique et plus sûr.

4. Parce que nous referions une scène de dépit amoureux tout à fait déplacée ici. « Je vous demande, Monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de <-e Turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un Français qui appelle, sa Turque madame^ qui s'exprime avec élégance et douceur ? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus anime dans les expressions de ce jeune Ottoman qui se voit entre Roxane et l'empire, entre Atalide et la mort ? » (Voltaire, i^etltre à M. de la ^oue, 3 avril 1739.)

Fides, fideUté

6. Bajazet n'aurait pas été moins amoureux et eût paru beaucoup plus, raisonnable s'il eût dit à sa maîtresse : « Madame, je suis

fort touché de vos craintes, mais je le suis encore plus de vos dangers. Vous êtes perdue ainsi que moi si Roxane découvre notre intelligence. Encore un moment et je suis empereur; et j'aurai alors tout le temps de vous prouver que je suis fidèle. » (La

I|ARPE.)

Voir dans le Commentaire de La Harpe une belle page sur cette scène.

7. Ce cri reproduit et résume à lui seul toute la scène v de l'acte II où Atalide lui donne longuement le même ordre dans des circonstances suialogues. Mais cette fois elle ne sera plus écoutée.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE, ZAÏRE

ROXANE

Venez, Seigneur, venez : il est temps de paraître,

Et que tout Je Sérail reconnaisse son maître^ :

Tout ce peuple nombreux dont il est habité, 1015

Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.

Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,

Sont les premiers sujets que mon amour vous livre,

L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour

Fit à tant de fureur succéder tant d'amour? 1020

Tantôt, à me venger fixe 2 et déterminée.
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée :
A peine cependant Bajazet m'a parlé;
L'amour fit le serment, Tamour Pa violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse ^ : 1025
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse \
Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi ^
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi;
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance^,
Vous répondront toujours de ma reconnaissance". 1030
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits
Je vais de vos bontés attendre les effets ^.

Vflr. Oui, je vous ai promis, et je m'en souviendrai

Que, fidèle à vos soins autant que je vivrai,

Mon respect éternel, ma juste complaisance (1672-87).

G. Soins. Cf. V. 1159, note.

7. Des soins, une juste complaisance, de la reconnaissance, ce n'est pas ce qu'attendait Roxane.

8. Bajazet^ depuis son entrevue avec Roxane, est libre. Il n'a plus de gardes qui le surveillent et l'accompagnent. Il peut donc sortir librement, comme ici.

Nous reproduisons cette boutade, plus amusante que juste : « Non, vous n' imaginez pas l' impatience du public au troisième acte, quand on croit tout arrangé, quand Bajazet a donné pour la seconde ou la troisième

ROXANE, ATALIDE, ZAÏRE

ROXANE

De quel étonnement^, ô ciel! suis-je frappée!

Est-ce un songe? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?

Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé 1035

Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé?

Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue

Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?

J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort 2

Son amour me laissait maîtresse de son sort. 1040

Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?

Mais moi-même tantôt me serais-je abusée 3?

Ah*!... Mais il vous parlait : quels étaient ses discours,

Madame?

fois sa parole à Roxane et à son ministre Acomat, et que tout à coup, parce qu'il vient d'entendre les gémissements de cette petite pécore d'Atalide, il change d'avis et laisse tout le monde consterné. Si encore il s'écriait, dans un mouvement de passion : — « Ah ! tenez ! tout cela m'ennuie : non, décidément, vous êtes toujours là à me mettre le marché à la main. Eh bien, j'aime mieux mourir que de vous épouser, et n'en parlons plus. » — Ce serait idiot, mais crâne. Ce pleutre n'ose pas même aller au bout de son idée et s'expliquer nettement. Aux paroles enflammées de Roxane qui lui dit : « Mes soldats vous attendent, mettezvous à leur tête. J'avais juré de vous livrer aux vengeances de votre frère ! L'amour fît le serment, l'amour l'a violé », Rajazet trouve moyen de répondre sans dire ni oui, ni non. « Oui, je vous ai promis, etc. » Et après avoir prononcé d'un air digne ce discours piteux, il se retire. Comment voulez -vous que je m'intéresse à ce majestueux dadais et à sa plaignarde de maîtresse ? » (F. Sarget, *Le Temps*, H avril 1887.)

Tout cela est bien spirituel et plein de verve ; mais Rajazet ne peut pas ne songer qu'à lui. La vie d'Atalide est étroitement unie à la sienne, et il sait que se perdre, c'est tuer sa maîtresse, qui ne lui survivra pas. L'amour le condamne à vivre.

i. Cet étonnement explique qu'elle n'ait pas songé à retenir Rajazet.

Elle avait déjà dit, avec moins d'incertitude

J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse.

3. Voilà la première lueur qui éclaire son esprit. C'est un coup de foudre. De là ce cri de douleur : Ah ! — On a compris autrement cette exclamation.

4. On a reproché à M"« Rachel d'avoir commis un contresens dans la façon dont elle poussait ce cri : Ah ! « Tout ce couplet, M"« Rachel l'a dit au public, jusques et y compris l'exclamation ah ! qu'elle a jetée avec beaucoup d'énergie fit qui a été fort applaudie ; puis s'adressant ensuite à Atalide, elle a repris : Mais il voisis parlait. Ceci est évidemment faux et contraire à la pensée de l'auteur. 11 a voulu que l'exclamation ah ! fût la conséquence du premier trait de lumière qui éclaire Roxane sur l'amour de Rajazet et d'Atalide. Et en effet, il fait dire :

Mais moi-même tantôt me serais-je abusée?

« Donc elle s'interroge, elle cherche dans son esprit les causes de la froideur.

ATALIDE

Moi, madame! Il vous aime toujours.

ROXANE

11 y va de sa vie, au moins, que je le croie ^ . 1045

Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie. Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer 2?

ATALIDE

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.

Il m'a de vos bontés longtemps entretenue ^ : 1050

Il en était tout plein quand je l'ai rencontré * :

J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré.

Mais, madame, après tout, faut-il être surprise

Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,

Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper 1055

Quelque marque des soins qui doivent l'occuper?

ROXANE

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême : Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

de l'indifférence de Bajazet. A ce moment elle doit porter ses regards sur Alalide, qui se trouve près d'elle, et dont l'attitude contrainte, la contenance eu^arrassée, lui donne le premier soupçon de cet amour et lui fait pressentir sa rivale. C'est alors qu'à part et à elle-même elle doit prononcer avec un sentiment amer de jalousie l'exclamation ah ! qui n'est en effet que l'expression de la découverte qu'elle vient de faire, puis reprendre d'un ton soupi'.onneusement interrogatif : Mais il vous parlait ? La preuve en est évidente ; elle se trouve dans les premiers vers qu'elle dit lorsqu'elle est restée seule : De tout ce que je vols que faut-il que je pense?

ft Cependant Rachel ne put se décider à modifier une manière qui lui valait tant d'applaudissements, » (Védel, Notice sur Rachel.) Cette remarque, bien que présentée dans un style un peu barbare, n'en est pas moins juste.

1. «Lorsque Roxane, blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Atalide, et que celle-ci proteste que ce prince l'aime, Roxane répond brièvement :

11 y va de sa \ie au moins que je le croie.

« Ai;isi cette sultane ne s's^n^use point à dire : « Je suis d'un caractère fier et violent. J'aime avec jalousie et avec fureur. Je ferai mourir Bajazet s'il me trahit. » Le poète tait ces détails, qu'on pénètre assez d'un coup d'œil, et Roxane se trouve caractérisée avec plus de force. Voilà la manière de peindre de Racine. » (Vauvenargues.)

La fureur gronde terrible dans ce vers qui flamboie comme un glaive.

ACTE III, SCÈNE VII

ATALIDE

Et quel autre intérêt...

ROXANE

Madame, c'est assez :

Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez. 1060 Laissez-moi : j'ai besoin d'un peu de solitude. Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude : J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins ; Et je veux un moment y penser sans témoins^.

SCÈNE VII

ROXANE

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ? 1065

Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?

1. La plaisanterie prend dans cette bouche qui tremble de colère des intonations lugubres. Elle tinte comme un glas fu/ièbre.

Cf. à cette scène Iphigénie^ acte II » scène v.

2. Ce monologue n'est pas déplacé. On conçoit que Roxane éprouve le besoin de se recueillir.

« Je ne sais rien de plus agité, de plus tumultueux que le monologue où Roxane, détrompée une seconde fois sur les sentiments de Bajazet, examine la situation et interroge son cœur. Elle ne sait que croire. Quel affront pour elle si cela était vrai ! Et puis elle se raccroche à l'espérance : s'ils étaient vraiment d'intelligence, que leur en coûterait-il de feindre un jour de plus ? Et elle se rassure. Après tout, Atalide n'a rien fait pour lui ; Atalide ne l'a pas couronné. Mais comme cette raison lui paraît faible à regarder de près !

Les bienfaits dans un cœur balancent-ils Tamour? Âi-je mieux reconnu le& bontés de son frère?

Ce retour sur soi-même est un trait de génie. » (F. Sargey, *Le Temps*, 11 avril 1887.)

Le monologue à la scène n'est vraisemblable que dans les moments de trouble extrême, où le personnage éprouve le besoin de mettre en ordre ses idées. Laféalité est pleine de ces soliloques, aux heures d'agitation intérieure. Mais de plus, pour qu'il soit intéressant au théâtre, il faut qu'il renferme un conflit de deux sentiments opposés qui luttent. A vrai dire, le monologue au théâtre est toujours un dialogue : le personnage, hésitant entre deux parties, se dédouble ien<deux personnes qui parlent chacune à leur tour.

MiCHONNET, seul, écoutait ver* «a gauche.

enchaînés

plaudit.)

je deviens fou, je ris, je pleure... Je meurs do douleur et de joie ! Oh! Adrienne. en Vécoutant, j'oublie tout... (Cherchant aut.our de lui), niênie les accessoires... Où est donc la lettre de Zatime ? Je la tenais tout à l'beure !... Èsl-ce que je l'aurais perdue ? Pour la

'heure!... Est-ce que je l'aurais perdue ? Pour la première fois depuis.vingt ans, il y aumt erreur ou une omission par ma faute... C'est qu'une lettre turque n'est pas comme une autre, cela ne se remet point par la petite poste.

(Adrienne Leaomfreur,&Qt. II, se. vm.)

1 24 B AJAZET

Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ^ 1

N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?

Bajazet interdit ! Atalide étonnée 2 1

O ciel I à, cet affront m'auriez-vous condamnée ? 1070

De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits ?

Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits;

Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale^?

Mais* peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger, 1075

J'observe de trop près un chagrin passer :

J'impute à son amour l'effet de son caprice.

N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice^?

Prêt à voir le succès de son déguisement.

Quoi! ne pouvait-il pas feindre encore un moment?

Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide. 1080

Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide " ?

Quel serait son dessein? qu'a-t-elle fait pour lui<^?

Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?

Mais, hélas! de l'amour ignorons-nous Pempire'? 1085

Si par quelque autre charme^ Atalide l'attire,

Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour?

1. Au vers 1032, où Bajazet lui a brusquement brûlé la politesse.

MiCHONNET

Il y a UT) endroit que tu négliges toujours :

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...

Vois-tu, Aérienne..., cette pauvre femme! Ce qui excite encore plus son dépit, c'est que c'est justement pour une rivale que... tu sais... et alors... elle éprouve... là... elle se dit... Je ne peux pas bien rendre 1 expressiou... mais tu comprends.

Adrienne, déclamant.

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale !

MicHOSNET, avecjote.

C'est cela !

{Adrienne Lecouvreur, acte II, se. IV).

4. Mais annonce que la pensée prend une autre voie. Ce mot annonce et commenco un développement nouveau. Got, dans son cours de déclamation, enseijçne que mais suit toujours un c/fet qui termine une période. L'effet précédent étant toujours donné sur une noté aiguë qui termine une progression ascen-

dante delà voix, »*at* doit se prononcer sur une note grave qui sert de point de départ à une nouvelle période ascendante.

ACTE III, SCÈNE VIII

Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour^?

Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,

Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ? 1090

Ah î si d'une autre chaîne il n'était point lié^,

L'offre de mon hymen Teût-il tant effrayé?

N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?

L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie ?

Que de justes raisons... Mais qui vient me parler s? 1095

Que veut-on ?

SCENE VIII

ROXANE, ZATIME

ZATIME

Pardonnez si j'ose vous troubler :

Mais, madame, un esclave arrive de l'armée^ ; Et, quoique sur la mer la porte fût fermée.

Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux. Aux ordres du Sultan, qui s'adressent à vous". 1100

Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qui l'envoie.

ROXANE

Orcan !

ZATIME

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie, Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins, Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains ^. Madame, il vous demande avec impatience. 1105

Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance ^ ; Et, souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas. Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

C'est bien là le cérémonial turc

8. Roxane le sait bien, Zatime parle pour nous. . 9. Voilà qui justifie son entrée en scène.

ROXANE

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?

Quel peut être cet ordre? et que puis-je répondre ^ ? 1110

Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet

Une seconde fois condamne Bajazet.

On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :

Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre 2?

Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amur\$it ? 11J.5

J*ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat.

Le temps presse. Que faire en ce doute funeste 3?

Allons, employons bien le moment qui nous reste.

Ils ont beau* se cacher, Tamour le plus discret 1120

Laisse par quelque marque échapper son secret.

Observons Bajazet; étonnons Atalide;

Et couronnons Tamant, ou perdons le perfide ^.

SCENE I

ATALIDE, ZAÏRE

Ah ! sais-tu mes frayeurs? sais-tu que dans ces lieux ^ J*ai vu du fier Orcan le visage odieux ' ?

i. Elle ignore si peu quel est cet ordre qu'elle cherche déjà sa réponse.

2. C'est encore un monologue, malgré la présence de Zatime, à qui Roxane ne prend plus garde. Elle se parle à elle-même.

3. « Ce vers heureux et précis explique parfaitement-le trouble de Roxane. Le parti qu'elle prend laisse le spectateur dans une vivo attente et excite puissamment la curiosité. » (Geoffroy.)

A. Comme ils ont beau faire. Ceci prépare tout l'acte suivant, l'épreuve contre Atalide.

5. Vers antithétique. Boxane distingue dans Bajazet l'amant et ieperfide. C'est bien scol astique.

6. Atalide vient attendre Za'ïre, qui doit lui rapporter des nouvelles de Bajazet. Celui-ci a été reconduit en prison, et ne peut plus revoir Atalide.

7. Etrange personnage qu'on ne voit pas, et dont tout le monde parle avec

ACTE IV, SCÈNE

En ce moment fatal» que je crains sa venue. 1125

Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue? Qu*a-t-il dit? se rend-il, Zaïre, à mes raisons? Ira-t-il voir Roxane et cair-per ses soupçons ^ ?

ZAÏRE

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande : Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende. 1130

Sans doute à cet esclave elle veut le cacher. J'ai feint en le voyant de ne le point chercher. J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris

sa réponse. Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE lit :

« Après tant d'injustes détours 2, 1135

« F[^]ut-il qu'à feindre encor votre amour me convie !

« Mais je veux bien prendre soin d'une vie

« Dont vous jurez que dépendent vos jours.

« Je verrai la Sultane 3; et par ma complaisance, «. Par de nouveaux serments de ma reconnaissance, 1140

« J'apaiserai, si je puis, son courroux ^{1*}.

« N'exigez rien de plus : ni la mort, ni vous-même, « Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,

« Puisque jamais je n'aimerai que vous. »>

l'effroi qu'on aurait pour quelque puissance malfaisante et occulte. — Fier, de férus, farouche, est pris ici au sens latin. Cf. Esther :

Accompagne mes pas, Devant ce fier lion qui ne me connaît pas.

i. Non, il n'ira pas. Ce serait recommencer la pièce, qui pourrait se prolonger ainsi longtemps.

2. Les lettres, les citations, les oracles peuvent être écrits en prose ou en vers dans un ouvrage en vers. Les lettres du Misanthrope sont en prose. Dans la tragédie, la convention qui fait parler les personnages en vers les fait ordinairement écrire aussi en vers. Mais les lettres se distinguent du texte par quelques change-

ments,' tels que vers libres, strophes, rimes croisées. L'oracle dans Iphigénie Qst en vers libres. La lettre d'Amurat dans Bajazet est en alexandrins a rimes croisées. 11 est naturel que les citations de ce genre soient écrites en vers. Le langage de la correspondance doit ressembler à celui de la conversation, et subir les mêmes conventions. C'est, par exemple, une autre invraisemblance bien gratuite qui met des inscriptions grecques sur le fronton des temples au pied desquels les acteurs parlent en vers français. Dans le décor de Bajazet^ des versets du Coran sont peints sur la muraille. On ne peut s'empêcher de songer que Bajazet serait fort embarrassé s'il devait les lire.

3. Il n'aura pas cette peine,, heureusement, c^r il ne ferait alors que se répéter et refaire la scène contée par Acomat, acte III, scène ii. Roxane va être pleinement édifiée sur la sincérité de ses aveux (acte IV, se. v.)

4. Ainsi l'action a viré sur elle-même, et nous voici revenus au point de départ. La situation est identiquement la même qu'à la fin de l'acte II, scène v. Mais cette fois le dénouement sera tout autre.

Hélas ! que me dit-il? Croît-il que je l'ignore? 1145

Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore^? Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder? C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader. De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ! Funeste aveuglement! perfide jalousie ^I 1150

Récit menteur 3, soupçon que je n'ai pu celer, Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler? C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente : J'étais aimée, heureuse; et Roxane contente*. Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas : 1155

Qu'il l'apaise[^]. Ces mots ne me suffisent pas : Que sa bouche,
ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime : Qu'elle le croie enfin s. Que ne
puis-je moi-même, Echauffant par mes pleurs ses soins trop lan-
guissants ", . Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens!
1160 Mais à d'autres périls je crains de le commettre [^].

ZAÏRE

Roxane vient à vous.

ATALIDE

Ah ! cachons cette lettre [^] !

1. Var. Ne sait-tu pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore. (1676-87.) Cette variante n'est pas autorisée par la première édition.

2. C'est la condamnation de sa conduite durant toute la scène iv de l'acte III. Perfide à cause des malheurs qu'elle a causés.

3. Récit d'Acomat. qui fit l'erreur d'Atalide, acte III, scène ii. A. Remarquer l'ellipse de c7flt/ justifiée [^]b.t j étais qui précède.

Car Roxane a dit

Il y va de sa vie au moins que je le croie.

7. Échauffer des soins par des pleurs n'est pas une opération commune. Les soins marquent ici les devoirs du galant envers sa dame. C'est un bourg qui figure sur la carte de Tendre.

8. Ce vers semble bien avoir été fait après le suivant, pour donner la rime à lettre.

Commettre, cf. v. 1713.

9. « Il n'y a guère de pièce où Racine se soit avec moins d'adresse servi de plus petits moyens. Le grand ressort de l'intrigue est une lettre surprise dans le corsage d'Atalide, et lue tour à tour par tous les intéressés. C'est un artifice bien mesquin. » (Sargey, *Le Temps* ^ 11 avril 1887.)

Cette lettre, on le prévoit, va trahir Atalide. L'artifice est un peu « vieux jeu »,

SCENE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE

Madame, j'ai reçu des lettres de Tarmée ^, 1165

De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

ATALIDE

On m'a dit que du camp un esclave est venu 2 : Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE

Amurat est heureux : la fortune est changée.

Madame, et sous ses lois Babylone est rangée 3, 1170

i. Voilà les deux rivales aux prises. C'est un duel, où Roxane prend l'offensive.

2. Ce calme joué contraste avec ses craintes réelles, que nous connaissons par les vers 1124-5fô.

3. « Bagdad capitula devant une batterie de brèche formidablement construite par l'Italien Micaël, qui servait comme ingénieur dans l'armée d'Amurat. Les assaillants occupèrent rapidement les principaux édifices de la ville, parmi lesquels le couvent des capucins. Micaël, fermement attaché à la religion catholique, intervint pour faire évacuer la maison conventuelle, qu'il rendit à ses propriétaires légitimes. Il en fut récompensé par des lettres de noblesse que lui conféra le roi Louis XIII, sur la proposition du cardinal de Richelieu, à qui le père Joseph avait demandé cette faveur pour reconnaître le service rendu à son ordre. J'ai tenu à citer cette preuve des relations continues que la politique des rois de France entretenait avec l'Empire ottoman, car on s'explique ainsi qu'une pièce turque se soit fait écouter et applaudir à l'hôtel de Bourgogne en 1672. »

A. ViTU, Le Figaro, 4 avril 1887.)

AT ALI DE 1

Hé quoi, madame! Osmin...

ROXANE

Etait mal averti ; Et depuis son départ cet esclave est parti.

C'en est fait.

ATAUDE, à part.

Quel revers!

ROXANE

Pour comble de disgrâces 2, Le Sultan, qui Tenvoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE

Quoi! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas? 1175

ROXANE

Non, madame : vers nous il revient à grands pas 3.

ATALIDE

Que je vous plains, madame! et qu'il est nécessaire D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

i. Var. Atalide, à part (4736). Racine, et en général les auteurs dramatiques du xvii^e siècle, ne prodiguent pas les indications scéniques. Le jeu de l'acteur leur paraît suffisamment indiqué par le contexte. D'ailleurs, la tragédie classique étant un genre calme, où les grands mouvements, les gestes excessifs, les attitudes mélodramatiques sont inconnus, l'acteur se passe fort bien de ces avis de l'auteur sur le geste à faire, l'expression à rendre et à prendre, l'intonation à trouver. Plus la tragédie s'éloignera de son caractère primitif, pour se rapprocher du drame, plus aussi les indications scéniques deviendront nécessaires pour guider l'acteur à travers les séries complexes de cris, de grands gestes, de

pleurs, que comportera son rôle. Voyez les drames de Sedaine, de Diderot, surtout de Beaumarchais {Eugénie^ les Deux Amies). L'auteur, en mettant une phrase dans la bouche d'un personnage, n'oublie jamais de lui donner en même temps la manière de la prononcer :

Eugénie, avec L'expression de la colère que le respect réprime ; MTM Murer, du ton de quelqu'un, qui croit en dire assez; le baron, du ton d'un homme que ce mot de milord ramène à d'autres idées., etc., etc.

ACTE IV, SCÈNE III

ATALIDE

O ciel !

ROXANE

Le temps n'a point adouci sa rigueur 2. 1180

Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême 3.

ATALIDE

Et que vous mande-t*il?

ROXANE

Voyez : lisez vous-même*.

Vous connaissez, madame, et la lettre et le sein s.

ATALIDE

Du crtiel Amurat je reconnais la main.

(Elle lit)

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance 6, 1185

« Je vous ai fait porter mes ordres absolus :

« Je ne veux point douter de votre obéissance,

« Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.

« Je laisse sous mes lois Babylone asservie,

« Et confirme en partant mon ordre souverain. 1190

« Vous, si vous avez soin de votre propre vie,

« Ne vous montrez à moi que sa tête à la main". »

1. Var. ATALIDE, à par/ (1736). Sur les indications scéniques, v.versH71, note.

C'est assez dire quel sort attend Bajazet

3. Roxane porte dans les mains un rouleau de parchemin d'où pend, au bout d'un cordon, le sceau du sultan.

4. C'est de la cruauté raffinée. Atalide lira elle-même son arrêt, Roxane durant toute la scène, ne cesse d'épier son visage pour y surprendre les traces de sa douleur, et en jouir.

5. La lettre signifie l'écriture, cf. vers 1261. De même, dans le Grand Soliman, de Mairet, le vizir Kustan dit :

C'est sa main, c'est sa lettre (acte UI, se. v).

M. Mesnard cite le même emploi de ce mot dans une lettre d'Anne d'Autriche à Charles de Lorraine. — Sein écrit seing (signum) ne rimerait point aux yeux. Mairet (ikid.) écrit aussi :

J'ai du Persan le cachet et le sein.

(Grand Soliman, II, v.)

Connais-tu ces papiers, ce cacliet et ce sein ?

(Ibid, III, vu.)

6. C'est la seconde lettre lue dans la pièce. Ici le texte de la lettre ne se distingue que par les rimes croisées (cf. vers 113^{^^}

7. M. Bernadin fait observer que si Koxane avait obéi au début de l'expédition, il lui serait difficile d'offrir au sultan une tête de Bajazet encore « présentable ».

ROXANE

Hé bien?

ATALIDE, à part.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE

Que vous semble[^]?

ATALIDE

Il poursuit son dessein parricide 2.

Mais il pense proscrire un prince sans appui : 1195

Il ne sait pas Tamour qui vous parle pour lui ; Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme; Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE

Moi, madame?

Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr; Mais...

ATALIDE

Quoi donc? qu'avez-vous résolu?

ROXANE

D'obéir. 1200

D'obéir 3!

ROXANE

Et que faire en ce péril extrême!

11 le faut\

ATALIDE

Quoi! ce prince aimable... qui vous aime^,

1. Atalide demeure quelque temps silencieuse. Roxane la presse de parler en renouvelant ses injonctions : Hé bien t Que vous semble ?

2. Parricide est souvent employé pour désigner le meurtre ou le meurtrier d'un proche parent quelconque. Ce mot est adjectif ou substantif.

3. La bouche répète machinalement le mot qui torture le cœur. De même plus haut, III, I :

ZAÏRE

S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE

S'il l'épouse, Zaïre !

4. Roxane dégage sa responsabilité, et se donne même des airs d'innocence contrainte et forcée.

5. « Ce prince aimable échappe à l'amour; qui vous aime est de la réflexion.

ACTE IV, SCÈNE IV

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés ^ I

ROXANE

Il le faut; et déjà mes ordres sont donnés 2.

Je me meurs.

ZATIME

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine 3. 1205

ROXANE

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine^; Mais au moins observez ses regards, ses discours s. Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV

ROXANE

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée 6.

Voilà sur quelle foi" je m'étais assurée! 1210

Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour.

Ardente, elle veillait au soin de mon amour ;

Et c'est moi qui, du sien minisire trop fidèle.

Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;

Qui me suis appliquée à chercher les moyens 1215

De lui faciliter tant d'heureux entretiens;

Ce sont là des vers de raaitre. » (La Harpe.) Elle rattrape à temps son imprudence.

4, Les sentiments percent à travers la prudence étudiée de son langage.

2. Cette épreuve présente quelque analogie avec celle qu'impose Mithridate à Monime pour la forcer à trahir l'amour de Xi-

pharès {Mithridate[^] acte III, se. v). Dans un autre genre, Harpagon fait subir aussi la même épreuve à son fils Cléante, qui lui avoue son amour pour Mariane (acte IV, scène m).

3. Atalide à bout de forces, épuisée par l'assaut terrible qu'elle vient d'éprouver, s'évanouit sous le dernier coup.

4. Voilà sa rivale à terre. Elle la fait emporter sans que la moindre compassion ait dérangé les traits de son visage dur et impassible.

On pourrait rapprocher de cette scène celle du Manlius[^] de Lafosse, acte IV, se. IV, entre Manlius et Servilius.

Confiance, au sens latin de /ides

S'assurer «^r, comme s[^]assurer f », avoir confiance en :

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer (Britann.).

134 BAJAZBT

Et qui même souvent[^] prévenant son eavie;

Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.

Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir

Si dans sa perfidie elle a su réussir[^]; 1210

Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage?

Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?

Vois-je pas, au travers de son saisissement 2,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée, 1225
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée 3.
N'importe : poursuivons. Elle peut, comme moi.
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi^.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège 5.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je^I 1230
Quoi donc! à me gêner appliquant mes esprits",
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le vizir me presse^.
Il faut prendre parti : Ton m'attend. Faisons mieux : 1235
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux,
Laissons de leur amour la recherche importune.
Poussons à bout l'ingrat et tentons la fortune;
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé.
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé, 1240
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale.

Je saurai bien toujours retrouver le moment

De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant :

Dans ma juste fureur, observant le perfide, 1245

f . Même devant l'évidence, elle s'ingéniera à trouver des raisons pour différer le châtement de l'inûdèle.

2. Au travers de s'emploie plutôt aujourd'hui avec des termes concrets.

3. Var. Ce n'est que pour ses jours qu'elle est inquiétée (1672).
i. Cf. vers 1210, note.

5. Dans les Faustes Vérités de Douville, Orasie, jalouse du voyage Léandre, lui défend de la revoir, et voudrait bien cependant éprouver comment il ferait pour s'excuser et s'expliquer :

Encore qu'on nous mente en de telles actions, Nous désirons avoir des satisfactions.

Qu'elle soit vraie ou fausse '

..j'aurai le plaisir du moins qu'il me la fasse.

6. Ce ne serait que la troisième fois, après l'épreuve imposée à Atalide, eC, auparavant, les fausses larmes versées sur la fausse mort du sultan (vers HT).

Roxane est cruelle, mais fière. Elle écoute ici la protestation de sa dignité.

SCENE V

ROXANE, ZATIME

ROXANE

Ah! que viens-tu m'apprendre, 1250 Zatime? Bajaaet en est-il amoureux?

Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux 6?

ZATIME

Elle n'a point parlé : toujours évanouie, Madame, elle ne marque aucun reste de vie

1. Roxane envisage déjà la probabilité d'un adultère. Cette expectative est à peu près certaine, et voilà pourquoi Racine ne pouvait finir par le mariage de Bajazet et de Roxane. Ce ne pouvait être un dénoûment, et Bajazet n'eut pu écouter les exhortations de M. Sarcey : « Eh ! mon ami, va de l'avant, pousse ta pointe et triomphe ! et tu verras bien ensuite ce que tu auras à faire des deux femmes qui te resteront sur les bras. 11 y en a une qu'il faudra poser par terre. Ce sera là un choix à faire, mais plus tard, après la bataille gagnée. » {Le Tempt, iiaynl 1887.)

Son est plein de mépris et de dépit. Cf. vers 1487. Déjà dans Andromaque :

Ton cœur impatient de revoir la Troyenne.

L'expression est claire, mais hardie

3. La Harpe cite la traduction que Racine avait écrite sur son exemplaire de Sophocle devant les vers 387-389 de VAjax : « Jupiter, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais ! Que ne puis-je percer le cœur de deux injustes rois et "me tuer moi-même après eux ! » Racine semble avoir songé à ce passage dans les vers de sa tragédie. La même idée se retrouve dans VEnéidâ v. 605 :

Natumque patrcmque Cum génère exsUnxein, inemet super ipsa dedissem.

A. Var. Sans doute j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre (1672).
5. Ce monologue est cité comme un des morceaux qui ont le mieux inspiré la célèbre Champmeslé. De nos jours, M'i" Rachel en a tiré un parti merveilleux.

MiCHONNET, regardant toujours par la gauche

Zatim» entre en scène. . Bon ! elle n'a pas la lettre... Si ! elle Ta... elle la remet à Roxane.. Dieu! quel effet!... Elle a tressailli... elle se soutient à peine !... et sonéoolion est telle, qu'en lisant le billet son roupe lui est tombé du visage... C'est admirable ! (Les applaudissements éclatent avec force.) Oui, oui... frappez des mains... Bravo! bravo! C est cela ! sublime! admirable !

{Aérienne Lecouvreur^ acte H.)

Que par de longs soupirs et des gémissements 1255

Qu* 1 il semble que son cœur va suivre à tous moments. Vos femmes, dont le soin à Tenvi la soulage, Ont découvert son sein pour leur donner passage. Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein 2, J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein ^ : 1260

Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre*, Et j'ai cru qu'en vos mains je devais la remettre.

ROXANE

Donne... Pourquoi frémir, et quel trouble soudain

Me glace à cet objet, et fait trembler ma main s?

Il peut ravoir écrit sans m'avoir offensée ; 1265

Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :

« ni la mort, ni vous-même^,

« Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime",

« Puisque jamais je n'aimerai que vous. » 1270

1. Ce nouveau que n'était pas indispensable. Il alourdit la phrase. Leecntr qui ftuit est une expression bizarre pour dire que sa vie va suivre ses gémissements.

2. Découvrir le sein d'une femme pour donner passage à des soupirs. Zatime secondant avec ardeur ce dessein^ c'est-à-dire découvrant le sein d'Atalide avec ardeur : voilà des expressions bien mal venues, à soumettre aux critiques de Boileau.

3. On l'attendait. Ce n'est pas pour rien qu'Atalide avait prévenu le spectateur : Cachons cette lettre[^] quelques moments avant de s'évanouir.

A. Cf. la note du vers H83.

La vraisemblance voudrait peut-être qu'on commençât par dégrafer Atalide au moment où elle tombe évanouie. Le billet eût été trouvé aussitôt. Roxane n'eût pas dit le monologue précédent, qui est peu nécessaire à l'action et n'est qu'une belle pag^e d'analyse psychologique. Mais il faut se rappeler que la scène était encombrée de spectateurs sous les yeux desquels l'actrice ne pouvait décemment se laisser dégrafer.

5. M. AuGiER, dans le Gendre de M. Poirier[^] a écrit une belle scène (acte, 111 se. vi) où l'intérêt est créé par cette curiosité inquiète devant le secret d'une lettre qu'Antoinette trompée hésite à ouvrir : « Oh ! quand je pense que le secret de ma destinée est enfermé sous ce pli... Allons-nous-en... Cette lettre m'attire... je suis tentée. » (Elle la remet sur la table et reste immobile à la regarder.)

6. Nous connaissons le contenu. 11 ne fallait pas que Roxane recommençât la lecture. Elle ne lit que les derniers vers. Aussi la lettre est-elle composée de façon que tout l'effet puisse être produit par la dernière phrase.

7. « Comme à chaque mot de ce billet elle était frappée de stupeur ! Comme sa voix était sombre et altérée ! Son corps frémissait ; tout en elle annonçait l'éclat terrible qui suit cette lecture :

« Ah ! de la trahisoa me voilà donc instruite ! •

(VÉDKL, Notice sur Racket.)

« On peut objecter ici que, si la jalousie d' Atalide a rendu ce billet nécessaire (acte III, scène iv), il est pourtant un peu plus explicite que de raison. L'auteur avait besoin qu'il en fût ainsi, parce que cela sert à amener le dénouement; mais Bajazet n'était pas forcé de fournir une telle arme contre lui-même. (E. Deschanel, Racine[^] I, p. 286.)

ACTE IV, SCÈNE V

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite !

Je reconnais l'appât[^] dont ils m'avaient séduite.

Ainsi donc 2 mon amour était récompensé,

Lâche 3, indigne du jour que je t'avais laissé!

Ah I je respire enfin; et ma joie est extrême [^] 1275

Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même.

Libre des soins [^]cruels où j'allais m'engager.

Ma tranquille fureur[^] n'a plus qu'à se venger.

Qu'il meure : vengeons-nous. Courez ; qu'on le saisisse

Que la iriaïn des muets s'arme pour son supplice ; 1280[^]

Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés

Par qui de ses pareils les jours sont terminés.

Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère..

ZATIME

Ah î madame!

ROXANE

Quoi donc?

ZATIME

Si, sans trop vous déplaire, Dans les justes" transports, madame, où je vous vois, 1285 J'osais vous faire entendre une timide voix : Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre.

Aux mains de ces cruels ^ mérite qu'on le livre ; Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui ^ Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui? 1290

Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle Ne Ta point averti de votre amour nouvelle ^^? Des cœurs comme le sien, vous le savez assez, Ne se regagnent plus quand ils sont offensés;

i. Appâta amorce pour tromper le gibier ou le poisson ; employé souvent au figuré, il fait partie intégrante du vocabulaire précieux. Séduire, cf. v, 1676, note. Uemarkuer l'expression séduire d'un appât, pour apec.

2. Non pas au sens ordinaire, mais : c'était donc ainsi que...

3. L4cAtf est employé substantivement, avec t«rf!<7>e pour épithète. Le jour, la vie.

4. C'est une joie souvent douloureuse, mais c'est encore une joie d'être délivré de l'incertitude.

Cf. V. 1589, note

Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère ^ 1295 Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE

Avec quelle insolence et quelle cruauté 2

Ils se jouaient tout deux de ma crédulité !

Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire ^1

Tu ne remportais pas une grande victoire, 1300

Perfide, en abusant ce cœur préoccupé*,

Qui lui-même craignait de se voir détrompé^!

Moi qui, de ce haut rang qui me rendait si fière^.

Dans le sein du malheur t'ai cherché la première"

Pour attacher des jours tranquilles, fortunés 1305

Aux périls dont tes jours étaient environnés^.

Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,

Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes I

Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer 9?

1. C'est faire preuve de beaucoup de finesse pour une simple confidente. Elle a été à l'école de Racine.

Ainsi, sans les hésitations de Zatime, si elle eût obéi, elle eût « couru »^ et déjà Bajazet serait mort. Koxane, qui mettra tant de

temps à le faire périr (vers 1%3), eût assurément déploré cette diligence. La vie de fiajazet tient ici à bien peu de chose, aux discours d'une confidente.

2. Roxane n'a pas entendu un mot de ce que lui a dit Zatinie. Elle ne lui répond pas, mais elle poursuit le cours de sa pensée.

« N'est-ce pas la tragédie, s'il en fut, de e fausses confidences » que Bajû>zet ^ » (F. Brunetière, Nouvelle» Etudes critiques ^ la Comédie de Marivaux^ p. 145.)

Ovide, dans les Héroides, épître II, v. 61^ sq

Fallere criedentem non est operosa puellam Gloria ..

Cf. aussi Virgile, Enéide^ v. 93 :

Egregiam laudem et spolia ampla refertis Tuque, puerque tuus.

On sent un plaisir, non un penchant, on le sait : 11 y a attraction. A. Après ce vers il y avait dans les éditions 1672?

Tu n'as pas ou besoin de tout ton artifice.

Et (je veux bien te faire encor celte justice) Toi-même, je m'as-sure, as rougi plus d'un jour Du peu qu'il l'en ceûlait pour trom-per tant d'amour.

On n'a pas h regretter cette suppression qui n'enlève qu'un joli vers, le dernier.

ACTE IV, SCÈNE V

Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devais pleurer^ 1310

Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée, *

Tu conçus de le voir la première pensée.

Tu pleures 2 ! et Tingrat, tout prêt à te trahir.

Prépare les discours dont il veut féblouir^ ;

Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie. 1315

Ah! traître ! tu mourras!... Quoi! tu n'es point partie"?

Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas :

Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas^.

Lui montrer à la fois, et Tordre de son frère ^,

Et de sa trahison ce gage trop sincère". 1320

Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux^.

Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux.

Qu'elle soit cependant fidèlement servie^;

Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.

Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir ^0, 13^

La peur de son trépas la lit presque mourir,

Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle ^^

De le montrer bientôt pâle et mort devant elle.

De voir sur cet objet ses regards arrêtés

Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés 12 ! 1330

i. Enéide, IV, 596 :

Infeljx Dido, nuncte fucta iinpia tangunl?

Tum decuit, quuin sceptra dabas.

2. Répétition qui soutient le mouvement de la période, mais qui sent un peu la rhétorique.

Nouvelle est inutile, surcroit suffisait

12. Elle y est déjà, elle jouit par avance de sa terrible vengeance. Virgile dit du lion affamé : *Sxvit in absentes*» idée que Yalerius Flaccus (III, 559) a développée :

Frangit et absenlem vacuis sub dentibus hostem.

Objets mot très vague, qui sert partout. Au vers 1264. il désigne une lettre; ici le cadavre de Bajazet, comme au vers 1677. Ailleurs :

Sur des objets de joie on arr[^]te mes j'eux (Alexandre, 704).
Mille objets de douleur déchiraient mes enteailes (Tkeb., 351).

Ailleurs, ce mot désigne des femmes.

Volage adorateur de mille objets divers (Phèdre, 636).

La princesse Georges s'écriait aussi : « Qu'est-ce que je pourrais bien lui

Va, retiens-la. Surtout, garde bien le silence. Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance i?

ROXANE, ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Que faites-vous, madame? en quels retardements^ D'un jour si précieux perdez- vous les moments ? Byzance, par mes soins presque entière assemblée^, 1335 Interroge ses chefs, de leur crainte troublée ; Et tous pour s'expliquer* ainsi que mes amis Attendent le signal que vous m'aviez promis.

D'où vient que, sans répondre à leur impatience. Le Sérail cependant garde un triste silence? 1340

Déclarez-vous, madame ; et, sans plus différer...

ROXANE

Oui, vous serez content, je vais me déclarer^.

ACOMAT

Madame, quel regard, et quelle voix sévère.

Malgré votre discours^, m'assurent du contraire ?

Quoi î déjà votre amour des obstacles vaincu... 1345

ROXANE

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT

Lui!

faire à cette femme? Quel mal, quel torture pourrais-je lui infliger? » (Acte I, scène viii.) i. Une minute plus tard, Bajazet était perdu.

ACTE IV, SCÈNE VI

ROXANE

Pour moi, pour vous-même, également perfide i, Il nous trompait tous deux.

ACOMAT

Comment?

ROXANE

Cette Atalide, Qui même n'était pas un assez digne prix De tout ce que pour lui vous avez entrepris... 1350

ACOMAT

Hé bien ?

ROXANE

Lisez 2 ; jugez, après cette insolence, Si nous devons d'un traître embrasser la défense. Obéissons plutôt à la juste rigueur

D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur : Et, livrant sans regret un indigne complice, 1355

Apaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, lui rendant le billet.

Oui, puisque jusque-là Tingrat m'ose outrager, Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger. Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre^ Du crimô que sa vie a jeté sur la nôtre. 1360

Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE

Non, Acomat :

Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat. Je veux voir son désordre et jouir de sa honte '^.

Voilà la troisième lecture dans ce même acte

3. Acomat veut d'abord gagner du temps, et surtout se charçor du châtiment. Durant ce court entretien, son plan s'est immédiatement forme : ravir Bajazet à la sultane, le faire sultan, et entraîner Roxane, devenue gênante, dans la ruine d'Araurat. Rien n'est hardi comme ce projet de révolte si rapidement conçu sous les yeux même de la sultane.

4. C'est de l'amour encore, cette lenteur. Acomat ne s'y trompe pas, il dit plus loin :

Il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

142 BAJAZET

Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte ^

Je vais tout préparer². Vous, cependant, allez 1365

Disperser promptement vos amis assemblés.

ACOMAT, OSMIN

ACOMAT

Demeure : il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN

Quoi! jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte? N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin? Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ? 1370

ACOMAT

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule Que de me soupçonner d'un courroux ridicule 3? Moi, jaloux ! Plût au ciel que me manquant de foi L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN

Et pourquoi donc. Seigneur, au lieu de le défendre... 1375

ACOMAT

Eh! la Sultane est-elle en état de m'entendre? Ne voyais-tu pas bien, quand je Tallais trouver, Que j'allais avec lui me perdre ou me sauver^? Ah ! de tant de conseils événement^ sinistre !

' . Dans Andromaque^ Hermione dit aussi : Ma vengeance est perdue^ s'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

"2. Elle y va en effet, (juand elle reparaîtra, Racine n'aura pas oublié son dernier mot, et lui fera dire :

Oui, tout est prêt Zatime.

(Acte V, scène in.)

3. C'est la seconde fois qu'Osmin s'attire pareille réponse et commet la méprise de croire le vizir amoureux. Cf. 177 : Quoi ? vous l'aimez, seigneur?

« Ce mot de ridicule, qui ne semble pas fait pour la tragédie, est ennobli dans la place où il est, par l'idée qu'il donne d'Acx>mat : on voit de quelle hauteur il regarde les faiblcs.ses de l'amour. » (La Harpe.)

ACTE IV, SCÈNE VII

Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre, 1386

Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,

Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins i,

Et laissé d'un vizir la fortune flottante

Suivre de ces amants la conduite imprudente 2 î

OSMIN

Hé ! laissez-les enAre eux. exercer leur courroux : 1385

Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.

Qui peut de vos desseins révéler le mystère, Sinon quelques amis engagés à se taire ?

Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT

Roxane en sa fureur peut i-aisonner ainsi : 1390

Mais moi qui vois plus loin ; qui, par un long usage,

Des maximes du trône ai fait Papprentissage ;

Qui, d'emplois en emplois, vieilli sous trois sultans.

Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,

Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace 1395

Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,

Et qu'une mort sanglante est Tunique traité

Qui reste entre Tesclave et le maître irrité.

OSMIN

Fuyez donc 3.

ACOMAT

J'approuvais tantôt cette pensée :

Mon entreprise alors était moins avancée*; 1400

Mais il m'est désormais trop dur de reculer.

Par une belle chute il faut me signaler.

Et laisser un débris^ du moins après ma fuite, Qui de mes ennemis retarde la poursuite.

Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner^ ? 1405

Dessein, au sens latin de concilium

2. C'est une grande figure que celle de ce vieux ministre vieilli sous trois sultans, maugréant contre l'imprudence qui lui a fait remettre ses desseins profonds aux mains de deux enfants.

3. C'est là ce que conseille le gros bon sens d'une nature ordinaire. Le contraste grandit le vieux vizir.

4. Dans son esprit solide, un plan nouveau remplace immédiatement celui qui vient d'échouer.

Cf. 1464, note

144 BAJAZBT

Acomat de plus loin a su le ramener i.

SauvonS'le malgré lui de ce péril extrême 2,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger, 1410
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connais peu l'amour; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre 3;
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir*,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir s.

OSMIN

Enfin, que vous inspire une si noble audace? 1415
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place : Ce palais est tout
plein. . .

ACOMAT

Oui, d'esclaves obscurs, Nourris, loin de la guerre, à l'ombre
de ses murs. Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée.

Par de communs chagrins à mon sort s'est liée, 1420
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs?

OSMIN

Sei^neur, vous m'offensez : si vous mourez, je meurs ^.

ACOMAT

D'amis et de soldats une troupe hardie Aux portes du palais attend notre sortie;

1. Il est sûr de lui. On aime à lui voir se rendre ce juste et fier témoignage. Savoir n'est pas ici un de ces auxiliaires insignifiants, comme pouvoir^ devoir^ vouloir^ veniTy qui servent à Boileau pour allonger le vers d'un pied ou deux. Il y avait de la science et de rtiabilelé à faire ce qu'a fait Acomat.

2. Il traite Bajazet en jeune homme. Il se charge de sa conduite. Le péril ex~ trême est un peu fréquent dans la tragédie, il fournit une rime si commode. Cf. Tkébaide^ Ili, i ; Andrumaque, Ili, i ; Bérénice^ I, iv, III, 11 ; Bajazet^ 1, 11, III, iv, etc., etc.

3. Yar. Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on le veut confondre (1672-78.)

« Les sentences font un bel effet dans la poésie, mais elle font encore un plus bel effet, surtout dans la poésie dramatique, quand au lieu d'être débitées en forme de sentences, elles sont mises en action. Si le vizir eût dit : Qui va confondre un infidèle^ iaime encore, il eût paru vouloir moraliser, et il y songe si peu, dans l'agitation où il est, qu'il avoue même son ignorance : je connaît peu l'amour. » (Louis Racine.)

SCENE I

Hélas I je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue*.

Malheureuse! Comment puis-je l'avoir perdue?

Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour

Exposât mon amant tant de fois en un jour?

Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale 1435

Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?

1. Ce vers est devenu proverbe pour désigner la profonde connaissance d'une chose compliquée. « Cette rivale (M^{^i}» Georges), si redoutée avant d'être connue, se présenta dans la lice le 8 frimaire[^] douze jours après la clôture des débuts de M^{''}« Duchesnois, avec un guide qui pouvait dire sans orgueil : Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

C'est dans le rôle de Clytemnestre que M^{''}« Raucourt montra son élève, M^{''*} Georges au public, et cet essai fut des plus heureux. La salle retentit d'applaudissements... » [Faites de la Comédie-Française.)

3. Si vous mourez[^] je meurs[^] s'il faut que je meure[^] mourons[^] ils conjuguent un peu trop le même verbe.

3. Cette crânerie achève de mettre le caractère d'Acomat parmi les plus beaux et les plus nobles qui soient au théâtre.

4. Atalide est prisonnière; elle le dit (v. 1451). Mais elle peut circuler jusque dans la pièce qui donne dans la salle de spectacle.

« L'aboé d'Olivet observe ici avec raison que puis-Je Vavoir perdue[^] qui se rapporte à la lettre, peut également se rapporter à la vue, et qu'on peut corriger cette équivoque en transposant ainsi ces deux vers :

Malheureuse; Comment puis-je l'avoir perdue I Hélas I je cherche en Tain : rien ne s'offre à ma vue. >

(LCNEAD.)

Voilà bien une peine perdue, Luneau aime à transposer. Cf. v. 569.

J'étais en ce lieu même : et m& timide main, Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon aein'. Sa présence a surpris mou &me désolée ; Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée^ : J'ai senti défaillir ma force et mes esprits : Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris^; A mes jeux étonnés leur troupe est disparue.

Ah ! trop cruelles mains, qui m'avez seconrue, Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains^; Et par vous cette lettre a passé dans ses mains^. Quels desseins maintenant occupent sa pensée? Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?

Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment. Cependant on m'arrête, on me tient enfermée^... On ouvre ; de son sort je vais être informée.

SCENE II HOXANE. ATALIDE, ZATIME i

Madame... excusez l'embarras...

Dans Iphiginie, î, i : '

3, Au Î.1Î05. Ces quelques vers résument loule ra scène in de l'icW IV. Lsi esprits ou esprits animaui étaient de petits curps

subtils vlviftsnl rorguiisn» tiuimsin, Clanii Ja conception cartésienne fort en vogue alors.

i. Alliance de mots un peu trop jolie.

SCENE III

ROXANE, ZATIME

ROXANE

Oui, tout est prêt, Zatime^ 1455 Orcan et les muets attendent leur victime 2.

Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort; Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort ^» Vient-il? ',

ZATIME

Oui, sur mes pas un esclave l'amène :

Et, loin de soupçonner sa disgrâce prochaine, 1460

Il m'a paru, madame, avec empressement Sortir, pour vous chercher, de son appartement'».

ROXANE

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,

Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue ?

Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner s? 1465

Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?

Quoi ! ne devrais-tu pas être déjà vengée ?

Ne crois-tu pas encore être assez outragée®?

Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,

Que ne le laissons-nous'^ périr?... Mais le voici. 1470

Dans Polyeucte

Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort. (V, i.)

S'il tort prépare le sortez de l'acte V, scène iv.

4. Baiazet en est resté à la promesse qu'il faisait à Atalide dans sa lettre (vers 1137). H ignore que Roxane a saisi ce poulet, et il s'en vient préparé à une seconde feinte à laquelle heureusement il n'aura pas recours.

5. Etonner a perdu de sa force. Il marquait l'état d'un homme aux pieds duquel vient de tomber le tonnerre. Cf. v. 18. 865, etc.

6. Dans l'Histoire du Théâtre français^ on trouve que, dans la tragédie de Tristan, Ostnan^ la fille de Mouphti « joue à peu près le même rôle que Roxane dans la tragédie de Racine ». Cf. en particulier la scène i de l'acte III.

BAJAZET, ROXANE

ferai point des reproches frivoles ; nts sont trop chers pour les perdre en paroles *. vous sont connus : en un mot, vous vivez ; lus dirais que ce que vous savez, t mon amour, ai ja n'ai pu voua plaire, 147E rmure point; quoiqu'il ne vous rien taire, imour peut-être, et ces même^ biegfais, û suppléer à mes faibles attrait*'. itonne enfin que, pour reconnaissance, le tant d'atnour, de tant de confiance ', 1480

si longtemps, par des détours si bas, nour pour moi que vous ne sentiez pas.

Oui, toi'. Voudrais-tu point encore mépris que tu crois que j'ignore?

aia-tu point, par tes fausses couleurs, 14!;

n amour qui te retient ailleurs; Et me jurer enfin, d'une bouche perfide, Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide^?

Atalide, madame ! O ciel I qui vous a dit...

4. On conçoit l'Éloignement de Bsjazet. IL ignoi B. Ce ton Alalide esl plein de rage, de dèpH it

ACTE V, SCÈNE IV

ROXÂNE

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrite. 1490

Je ne vous dis plus rien : cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère ;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir 3.
J'aime, je le confesse, et devant que votre âme*, 1495
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme.
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir s mon cœur était fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire ;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire, 1500
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi
De tous mes sentiments vous répondit pour moi 6.
Je connus votre erreur. Mais que pouvais -je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous était chère".
Combien le trône tente un cœur ambitieux I 1505

i. Voici comme M. Dumas a refait cette scène : Séverine. Je ne veux pas mentir. Je sais tout. — Le prince. Madame... — Séverine. Vous êtes l'amant de M"»" de Tarremonde, vous êtes parti pour Rouen avec elle hier au soir, vous êtes descendus ensemble hôtel d'Angleterre. Cette fille vous a suivis par mon ordre, . elle m'a tout dit, c'était son devoir. — Le prince. Et qui vous avait si bien rensei[^]ée auparavant? — Séverine. Une lettre anonyme. Les cou-

pables devraient toujours prévoir les méchants. Qu'est-ce que vous allez faire de moi? Vous ne pouvez nous garder toutes les deux. — Le prince. Je vous laisse juge, w {La Princesse Georges, I, vin.) Le prince est autrement coupable que Bajazet, et son attitude est plus piteuse. Mais ici ce sont à peu près les mêmes répliques, celles que commande la situation.

et On a prétendu que la mort de Monaldeschi, que la reine Christine fit tuer le 10 novembre 1657, à Fontainebleau, après lui avoir montré quelaues lettres qu'il avait écrites et lui avoir reproché son infidélité (Mémoires pour l'histoire, par le Père d'Avrigny, III, 523), avait fait imaginer à Racine une scène pareille entre Roxane et Baiazet. » (Lune au.)

2. Les éditions postérieures ajoutent : Baiazet, après avoir regardé la lettre (Voir, sur les indications scénic[ues], v. 5.

Yar. J* aime, je le confesse, et devant gu'à ma vue

Prévenant mon espoir, vous fussiez apparue (1672).

Devant gne^ on dit aujourd'hui avant que.

5. A la Comédie-Française on prononce de^zir sans faire sentir Ve muet.

6. « Pour moi, en place de moi ; Bajazet se taisait. Et même votre amour., con sultant vos bienfaits... Le sens de ces trois vers se présente'^d'abord, on ne songe même pas à le chercher. Lorsqu'on veut cependant le chercher, on trouve quelque difficulté,

quoique la construction soit très nette. Votre amour, consultant vos bienfaits, crut qu'ils devaient m'ençager à vous aimer, et vous répondit pour moi de tous mes sentiments. » (Louis Racine.)

Une circonstance atténuante d'une délicatesse exquise

Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.

Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,

L'h[^]ureuse occasion de sortir d'esclavage [^],

D'autant plus qu'il fallait Taccepter ou périr;

D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir, 1510

Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;

Que même mes refus vous auraient exposée ;

Qu'après avoir osé me voir et me parler,

Il était dangereux pour vous de reculer.

Cependant, je n'en veux pour témoin[^] que vos plaintes, 1515

Ai -je pu vous tromper par des promesses feintes 3?

Songez combien de fois vous m'avez reproché

Un silence témoin* de mon trouble caché [^] :

Plus l'effet de vos soins et ma gloire étaient proches 6,

Plus mon cœur interdit se faisait de reproches "i, 1520

Le ciel, qui m'entendait, sait bien qu'en même temps

Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants :

Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,

Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance,

J'aurais, par tant d'honneurs, par tant de dignités, 1525

Contenté votre orgueil et payé vos bontés^

Que vous-même peut-être...

ROXANE

Et que pourrais-tu faire ^ ?

Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire ^^ ? Quels
seraient de tes vœux les inutiles fruits ? Ne te souvient-il plus de
tout ce que je suis ? 1530

Maîtresse du Sérail, arbitre de ta vie,

Ce mot a déjà servi trois vers plus haut

5. Sans doute: mais qui ne dit mot consent, et s'il n'a pas dit à Roxane : Je vous aime, il ne lui a pas dit non plus: Je ne vous aime pas. Un beau cri d'indignation et de désespoir eût été jaloux-jaoble-que ces arguties. Pour n'être pas injuste, il faut songer que Bajazet ne pense qu'à Atalide.

6. Var. Plus l'effet de vos soins, plus ma gloire était proche (1662.)

ACTE IV, SCÈNE IV

Et même de l'Etat, qu* A murât me confie i.

Sultane, et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi, Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi : 'Dans ce comble de gloire où je suis arrivée, 1535

A quel indigne honneur 2 m'avais-tu réservée ? Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné. Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné.

De mon rang descendue, à mille autres égale, Ou la première esclave enfin de ma rivale ^ ? 1540

Laissons ces vains discours ; et, sans m'importuner. Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ^ ? J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire. Mais tu n'as qu'un moment : parle.

Que faut-il faire s?

ROXANE

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ; 1545

Dans les mains des muets viens la voir expirer 6; Et, libre d'un amour à ta gloire funeste, Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste. Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

Je ne l'accepterais que pour vous en punir; 1150

Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter.
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportements elle n'est pas complice, 1155
Ni de mon amour même et de mon injustice ;
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous ".

1. La parvenue fait étalage de ses titres, et déroule ses parchemins. â. Encore une alliance de mots.

3. Atalide et Bajazet n'avaient pas beaucoup réfléchi à l'avenir. Roxane, femme pratique, voit fort bien que, si elle n'est pas sultane, Atalide le sera. Roxane n'est pas femme à tirer les marrons du feu.

4. Elle ne peut se décider à la vengeance, qui serait l'anéantissement de tous ses rêves d'amour et d'ambition.

Autrement dit : Voyons vos conditions

6. Var. De ton cœur par sa mort viens me voir m'assurer (4672).

7. Yar. Si mon cœur l'avait crue, il ne serait qu'à vous (1672).

En un mot, séparez ses vertus de mon crime i.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ; 1560
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir 2;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr 3.
Amurat avec moi ne Ta point condamnée :
Epargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés, 1565
Madame; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE

Sortez *.

Var. Ce vers était précédé de ceux-ci (Ed

Confessant vos bienfaits, reconnaissant vos charmes, Elle a pour me fléchir employé jusqu'aux larmes. Toute prête vingt fois à se sacrifier.

Par sa mort elle-même a voulu nous lier.

Il se charge du crime, pour innocenter son amante. C'est son me^me adsum qui feei.

% Acomat nous avait bien dit que Bajazet est brave et ne craint pas la mort (vers 115 sq.).

3. Bajazet ne voit pas que cette tendresse, cet intérêt si touchant qu'il marque pour Atalide ne fait qu'exaspérer la jalousie de la sultane.

4. Sortez. — « Mot terrible, car elle a dit que s'il sortait, il était mort et lui-même sait que les muets sont là, qui l'attendent pour l'étrangler. » (E. Deschamps, *Bacine*^I, p. 288.)

M^{me} Rachel prononçait ce mot d'une façon remarquable : « L'accent sombre, le geste impérieux, le regard étincelant de Rachel à ce mot furent si puissants sur les spectateurs qu'ils voyaient Bajazet percé de coups se débattre entre les mains des muets. » (Védel, Notice sur «^{me} Rachel. ») — « Nous n'oserions pas récuser ce témoignage, ajoute M. Paul Mesnard, qui cite ce passage, mais plus tard nous avons vu M^{me} Rachel dans ce même rôle, et il nous a semblé qu'elle cherchait toujours, sans pouvoir se satisfaire, une nouvelle manière de prononcer cet implacable arrêt de mort. Si dans les commencements elle avait en effet rencontré la véritable inspiration, il est surprenant qu'elle ne s'y soit pas tenue, qu'elle ne l'ait pas retrouvée. » (*CŒuvres de Racine*^{t. II}, p. 486.)

Un romantique a sévèrement reproché à la tragédienne classique ces tâtonnements :

« Elle tâtonne, elle hésite, elle attend que le spectateur se prononce. Les représentations ne sont que des répétitions publiques. Elle indique plus qu'elle ne réalise; si un effet ne prend pas, elle le retire; elle consulte l'auditoire ; elle lui demande si c'est comme cela qu'il la veut. Elle verse son cœur comme les domestiques versent à boire, s'arrêtant quand on dit : Assez ! » (A. Vacquerie, *Profils et Grimaces*^{p. 170}).

La Princesse Georges a aussi son sortez^ mais mitigé. Si elle laisse sortir le prince, il tombera sous les balles du comte de Terremonde embusqué dans le jardin voisin. Folle de jalousie, elle s'écrie : « Voilà donc ce qu'une pareille femme peut faire d'un gentilhomme ! Le voilà qui rugit, qui écume, comme une bête sauvage, et qui maudit et qui insulte amour le plus pur, le plus dévoué qui fut jamais ! Ah ! je crois que la mesure est comble ! Le mari de cette femme est parti ce soir. Elle est libre ! elle est seule, vous n'avez pas de temps à perdre ; allez la retrouver ; vous êtes mort pour moi. Allez. — Le Prince. J'y vais. (Il court vers la porte. Elle y arrive avant lui.) — Séverine. Eh bien, non, tu n'iras pas..* » Sa passion éclate ; elle veut sauver malgré lui son mari qui va se perdre. Bajazet était moins coupable, et la sultane plus inexorable.

ACTE V, SCÈNE VI

SCÈNE V

ROXANE, ZATIME

ROXANE

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue, Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due ^.

ZATIME

Atalide à vos pieds demande à se jeter,

Et vous prie un moment de vouloir l'écouter, 1570

Madame ; elle vous veut faire l'aveu fidèle .

D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort, Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

ROXANE, ATALIDE

ATALIDE

Je ne viens plus, madame, à feindre disposée 2, 1575

Tromper votre bonté si longtemps abusée;

Confuse ^, et digne objet de vos inimitiés.

Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds *.

4. Les muets attendent leur victime derrière la porte (vers 1457). Bajazet vendra chèrement sa vie. (Cf. vers 1696 sq.)

On comparerait avec fruit le rôle de Roxane avec celui de l'Amalasonte de Qulnault (1657). La reine des Ostrogoths apporte dans son amour pour le prince Théodat les mêmes défiances, les mêmes fureurs que Roxane :

Oui, j'ai conclu sa mort, et qui veut m'obliger Doit accroître en mon cœur 1 ardeur de nie venger.

2. Atalide ne sait rien de ce qui s'est passé. Elle va se charger de tout le crime et excuser son amant. Bajazet en avait déjà fait

autant pour elle (vers. 1554 sq.). Ce dévouement mutuel dépense la sultane.

3. Confuse et objet, les deux parties de cette apposition sont de nature différente, un a^ujectif et un substantif.

Opération bizarre

Oui, madame, il est vrai que je vous ai trompée :

Du soin de mon amour seulement occupée, 1580

Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,

Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.

Je Taimai dès Tenfance; et dès ce temps, madame,

J'avais par mille soins ^à su prévenir son àme.

La sultane sa mère, ignorant l'avenir, 1585

Hélas! pour son malheur, se plut à nous unir 2.

Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,

Si, connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,

Votre amour 3 de la mienne eût su se défier!

Je ne me noircis point pour le justifiera 1590

J'en jure par le ciel qui me voit confondue s,

Par ces grands Ottomans dont je suis descendue.

Et qui tous avec moi vous parlent à genoux*
Pour le plus pur du sang qu'il ont transmis en nous,
Bajazet, à vos soins tôt ou tard plus sensible", 1595
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter.
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère ; 1600
Ce jour même, des jours le plus infortuné.
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie^.
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie
Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi, 1605

1. Soin appartient à la langue précieuse et Petite soins est un
bourg qui figure sur la carte de Tendre.

Prévenir en ma faveur.

2. Voilà son excuse. Il faut qu'elle fasse semblant de se dé-
fendre, ne voulant pas paraître « se noircir pour le justifier ».

Cf. vers

6. C'est flatter l'orgueil de cette esclave parvenue, qui voit humiliée à ses pieds une fille du sang ottoman. Atalide récite, à genoux, le reste de la tirade (Cf. vers 1627).

7. L'argument est faible : Madame, il ne vous aime pas. mais il vous aimera. Ces maladresses d'amante éperdue sont très vraisemblables et finement observées.

On ne dirait plus aujourd'hui invincibles à tant d'attraits.

8. Expression de droit un peu obscure, qui veut dire : l'accusant d'avoir part à ma mort. « On se servait encore alors figurément, dans la poésie et dans l'éloquence, de ces termes qui ne sont plus a usage qu'au barreau. Corneille y est fort sujet ; Racine ne se Test permis qu'une fois, et nos bons écrivains y ont renoncé. »(La Harpe.) Racine s'est souvenu, cette fois-là, qu'il avait fait son droit et écrit les Plaideurs.

ACNE V, SCÈNE VI 155

Je ne sois parvenue à le perdre avec moi^.

Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées?

Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées :

C'est moi qui Ty forçai. Des nœuds que j'ai rompus

Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus 2. 1610

Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime.

N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,

Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu ^ :
D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse. 1615
Vous pouvez de mon sort me laisser la maitresse,
Madame ; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond^ ;
Couronnez un héros dont vous serez chérie :
J'aurai soin de ma mort; prenez soin de sa vie. 1620
Allez, madame, allez : avant votre retour.
J'aurai d'une rivale affranchi votre amoui*.

ROXANE

Je ne mérite pas un si grand sacrifice ^ :
Je me connais, madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui ^ 1625
Par des nœuds /éternels vous unir avec lui " ^ :
Vous jouirez bientôt de son aimable vue ^.
Levez- vous. Mais que veut Zatime tout émue?
i. Parvenir à le perdre est une jolie alliance de mots. Parvenir
indique ordinairement qu'on atteint un but longtemps désiré.

Var. Jouissez du bonheur dont ma mort vous répond

5. Roxane garde un sang-froid odieux. Elle a le cœur de mêler l'ironie à son arrêt barbare. Elle plaisante, un poignard en main.

6. Dans le Grand et dernier Solyman[^] de Mairct, on trouvait déjà cette ironie atroce dans la bouche de Soiyman, qui fait périr son fils avec son amante (V. i).

7. « Pesez bien tous ces mots ; songez que Bajazet n'est plus[^] et jugez vous-même si l'âme assez atroce pour les prononcer avec tranquillité peut Cire susceptible d'amour. » (Mlle Clairon, Aperçu de Roxane.)

Roxane reprend à dessein les expressions d'Ataiide, vers lbo9 : les nœuds que j'ai rompus.

Elle fait des jeux de mots sur le mariage et la mort avec une férocité placide.

8. « Ironie atroce, qui excite l'indignation du spectateur; mais le poète ne veut et ne doit pas inspirer d'autre sentiment pour Roxane. Cette férocité froide et tranquille est dans les mœurs du sérail. Hermione n'est pas si calme quand elle a ordonné le meurtre de Pyrrhus ». (Geoffroy.)

SCENE VII

ROXANE, ATALIDE, ZATIME

ZATIME

Ah î venez vous montrez, madame, ou désormais ^

Le rebelle Acomat est maître du palais : 1630

Profanant des sultans la demeure sacrée,

Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.

Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,

Doutent si le vizir vous sert ou vous trahît.

ROXANE

Ah! les traîtres! Allons, et courons le confondre. 1635 Toi,
garde ma captive, et songe à m'en répondre 2,]

SCÈNE VIII

ATALIDE, ZATIME

ATALIDE

Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux^?

J'ignore quel dessein les anime tous deux.

Je ne demande point, Zatime, que ta bouche, 1640

Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,

Trahisse en ma faveur Roxane et son secret^;

Mais de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.

L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

1. Zatime n'est pas demeurée longtemps à rapporter les nouvelles qu'on lui envoyait chercher au vers 1573. Mais ce ne sont pas les nouvelles attendues.

Au moment où Zatime ouvre la porte, de vagues rumeurs se font entendre à la cantonade.

2. Elle conserve encore assez de présence d'esprit pour songer à sa victime qu'elle réserve pour plus tard. Mais sa victime lui échappera. Roxane sort ici pour ne plus reparaître. Osmin nous renseignera sur son sort au vers 1677 sq. On eût désiré pour Roxane une plus belle sortie.

3. Elle ignore, en effet, si Acomat ne s'est pas retourné contre Bajazet qui ne Ta pas servi.

ACTE V, SCÈNE IX

ATALIDE

Quoi? Roxane déjà Ta-t-elle condamné? 1645

ZATIME

Madame, le secret m'est sur tout ordonné i.

ATALIDE

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire 2.

ATALIDE

Ah ! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main

Lui donne de ton zèle un gage plus certain ; 1650

Perce toi-même un cœur que ton silence accable,

D'une esclave barbare esclave impitoyable ^ ;

Précipite des jours qu'elle me veut ravir ^ ;

Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.

Tu me retiens en vain; et, dès cette même heure, 1655

Il faut que je le voie, ou du moins que je meure ^.

SCENE IX

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME

ACOMAT

Ah ! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver 6, Madame? Aurai-je encor le temps de le sauver"?

1. Sur tout est toujours écrit en deux mots dans les anciennes éditions, soit qu'il veuille dire au sujet de tout, soit, comme ici, par-dessus tout.

% Zatime n'a pas la prétention d'être une héroïne. Elle tient à sa vie, et n'a aucune raison de se sacrifier à Atalide. Elle a l'égoïsme conservateur des natures moyennes. Dans Antigone de Sophocle, le garde> un homme du peuple^ exprimait plus crûment encore cette charité bien ordonnée : « Se sauver soimême du danger est bien doux; y faire tomber ses amis est pénible : mais j'ai pris pour habitude de tout faire passer après mon salut. » {Antigone, 413-416.)

3. La princesse remet la parvenue à son rang. C'est la revanche de son humiliation (vers 1593).

4. C'est-à-dire précipite la fin des jours, avance l'heure de la mort.

5. Si elle n'eût rencontré Acomat, elle forçait les arrêts où la retenait Roxane, et se précipitait en pleine mêlée dans les couloirs du sérail. U fallait qu'elle restât pour qu'elle apprit devant nous le sort des autres personnages.

6. Le rideau du fond e'entr'ouvre. On distingue^ derrière, des casques et des armures qui brillent. Acomat paraît, d'un pas rapide, une épée nue à la main.

7. Acomat reste fidèle à Bajazet contre Roxane, parce que Bajazet peut lui

158 BÂJAZBT

Je cours tout le sérail; et, même dès rentrée i,

De mes braves amis la moitié séparée 1660
A marché sur les pas du courageux Osmin 2;
Le reste m*a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives 3.

ATALIDE

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous. 1665
Cette esclave le sait.

ACOMAT

Crains mon juste couroux.
Malheureuse, réponds*.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME. ZAÏRE

ZAÏRE

Madame...

ATALIDE

Hé bien, Zaïre?
Qu'est-ce ?

ZAÏRE

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

Roxane?

ZAÏRE

Et ce qui va bien plus vous étonner s, Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner. 1670

être utile plus que jamais. Le plus fort de la besogne est fait, il ne manque plus qu'un sultan ; Acomat^ dans Bajazet, en a un sous la main, qu'il opposera au retour d'Amurat., et qu'il compte diriger à sa guise.

1. Var. Je cours tout ce palais ; et même dès l'entrée (4672).

2. Acomat a pris le mauvais côté. C'est Osmin qui a tout vu (vers 1674). Il va arriver nous renseigner.

3. 11 y a là une courte peinture, mais très expressive, du désarroi où se trouve le sérail derrière le décor.

ATALIDE, ACOMAT. OSMIN, ZAÏRE

ACOMAT

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?

Roxane est-elle morte?

OSMIN

Oui : j'ai vu l'assassin Retirer son poignard tout fumant de son sein. Orcan, qui méditait ce cruel stratagème 3, La servait à

dessein de la perdre elle-même ; 1680

Et le Sultan l'avait chargé secrètement De lui sacrifier
l'amante après Famant*.

i. Var, Juste ciel, l'innocence a trouvé votre appui (1672).

2. Acomat est défiant. Le témoignage d'une femme ne lui suffit
pas. Séduite, trompée^ abusée.

Tout à fait prosaïque

4. « Ce vers répond parfaitement à la critique de M" » « de Sévigné qui dit qu'on n'entre point dans les motifs de cette grande tuerie : on y entre parfaitement^ et il est naturel qu'Amurat, se défiant de Roxane et de Bajazet^ ait donné l'ordre de les faire mourir tous deux. » (Geoffroy.)

La conduite du sultan Amurat est claire. Après son départ et l'ordre laissé à Roxane, il a envoyé un premier message : Tuez Bajazet. Le messenger n'a pas reparu. Amurat se doute qu'on lui a désobéi. Second message : Tuez Bajazet et Roxane avec lui. (Cf. vers 1681.)

Toute l'histoire des Turcs est dans ces misérables querelles de femmes, d'eunuques et de vizirs, dij^es occupations d'une race déjà éteinte. « Après le premier essor de la conquête où le fanatisme religieux a puissamment secondé

160 BAJAZBT

Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paraître :

« Adorez, a-t-il dit, Tordre de votre maître * ;

« De son auguste seing reconnaissez les traits 2, 1685

« Perfides, et sortez de ce sacré palais 3. »

A ce discours, laissant la Sultane expirante,

Il a marché vers nous; et d'une main sanglante,

Il nous a déployé Tordre dont Amurat

Autorise ce monstre à ce double attentat. 1690

Mais, Seigneur, sans vouloir Técoutier d'avantage,

Transportés à la fois de douleur et de rage *,

Nos bras impatients ont puni son forfait s,

Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE

ACOMAT

Que dis-tu?

OSMIN

Bajazet est sans vie. 1695

L'ignoriez-vous?

ATALIDE

O ciel !

OSMIN

Son amante en furie ^, Près de ces lieux, Seigneur, craignant
votre secours, Avait au nœud fatal abandonné ses jours.

leurs entreprises, les Turcs se sont vus immédiatement frappés de décadence. Derniers venus des grandes races européennes, ils seront les premiers à disparaître d'un continent où ils n'ont jamais su s'organiser pour la vie. » (G. Charmes, la Situation de la Turquie^ Revue des Deux-Mondes, 15 octobre 1881.)

On ne pourrait plus dire dans ce sens : Ce sacré palais

4. Ce ne sont pas les bras çui sont transportés de rage. C'est comme s'il y avait : Nous étions transportés... et nos bras... Transportés se rapporte knous que renferme nos bras.

5. Il y a une grande habileté dans cette nouvelle, impatiemment attendue, jetée cxjmme par mégarde à la fin du récit par Osmin, qui croit tout le monde informé. Cette apparente négligence met en relief ce dénouement fatal.

6. Var. Ne le saviez-vous pas ? âtalide. ciel ! Osmin. Cette Furie

Près de ces lieux. Seigneur, craignant votre secours, Avait à ce perfide abandonné ses jours 1672

ACTE V, SCENE XI

Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,

Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste : 1700

Bajazet était mort[^]. Nous l'avons rencontré

De morts et de mourants noblement entouré 2,

Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre 3,

Ce héros a forcé d'accompagner son ombre *.

Mais, puisque c'en est fait. Seigneur, songeons à nous. 1705

ACOMAT

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous s?

Je sais en Bajazet la perte que vous faites ^,

Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes

Il ne m'appartient point de vous offrir Tapui

De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui : 1710

Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable",

Je vais, non point sauver cette tête coupable.

Mais, redevable aux soins de mes tristes amis.

Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis®.

4 Rejet d'un bel effet.

â. Brébeuf : De morts et de mourants cent montagnes plaintives.

Racine a bien fait de laisser le second hémistiché, qui égayait Boileau.

3. Le comte de Salvandy était d'avis que Bajazet, se défendant contre ses bourreaux et se faisant un rempart de leurs corps, n'était qu'un « assassin », attendu que devant la force il est plus noble de courber la tête que de résister par pure gloriole. Voilà un arrêt aussi singulier que sévère.

4. L'impression du désordre, du désarroi, des massacres, de l'agitation qui règne derrière le mur est fortement rendue et éprouvée au récit de tant de catastrophes^ bien que tout se [lasse en récits. Ce dernier acte, si mouvementé, tomberait difficilement sous le coup des récriminations romantiques :

« Comme il n'est pas très habituel que les faits intimes, mystérieux, intéressants, les duels, les crimes, tous les événements tragiques, aient lieu dans les vestibules, la tragédie supprime tous les événements tragiques. Comme son décor, son action n'est qu'une antichambre. Tant que la chose se passe en conversations, ses héros restent en scène, et le public est libre de les contempler à SQP aise ; mais lorsqu'ils ont assez causé et qu'il est temps d'exécuter, au moment juste où cela menace de devenir amusant, les héros sortent et vont finir la pièce dans la coulisse... Le spectateur fait la cuisine du souper de Britannicus, mais il ne le mange pas. » (A. Vaguerie, Profil» et Grimace»^ p. 42)

« L'agitation du cinquième acte de Bajazet est romantique dans le sens moderne. » (E. Deschanel, Racine. I, p. 289.)

Ce massacre ennoblit la fin du héros.

5. Acomat ne lui répond pas, et suit le cours agité de ses pensées.

Ces récriminations contre la fatalité, cause de tous les malheurs, sont dignes d'un musulman.

6. Acomat ne perd point la tête ; le sultan Bajazet lui échappe, mais il lui reste la fille du sang ottoman. 11 n'a garde d'y renoncer, et prend soin d'offrir son appui.

Commettre, confier. Athalie

Je vous rends ce dépôt que vous m'avez commis.

Pour VOUS, si vous voulez qu'en quelque autre contrée 1715

Nous allions confier votre tête sacrée,

Madame, consultez : maîtres de ce palais^

Mes fidèles amis attendront vos souhaits 2 ;

Et moi, pour ne point perdre un temps si salulaire,

Je cours où ma présence est encor nécessaire ; 1720

Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver 3,

Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver *.

SCÈNE XII

ATALIDE, ZAÏRE

ATALIDE

Enfin, c'en est donc fait; et, par mes artifices s,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment 1725
Où je vois par mon crime expirer mon amant!
N'était-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas ! je fusse condamnée?
Et fallait-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne puisse imputer sa mort qu'à mes fureurs®? 1730
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie*^;
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie :
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.

1. Consulter, pris comme verbe neutre avec le sens de délibérer avec soimême. De même dans le Cid, III, ii :

Je ne consulte point pour suivre mon devoir.

2. Il efface pour le moment sa personnalité, quitte à reparaitre plus tard quand le moment sera venu d'en recauser.

3. Il compte donc bien, quoi qu'il en ait dit, sauver « cette tête coupable » (vers 1712).

k. Son plan est déjà fait : poursuivre la révolte, forcer la sortie du palais, et fuir. Amurat en rentrant ne trouvera plus personne. Cette fois, ce ne sera plus un faux départ comme au vers 87^

5. C'est Atalide qui a les honneurs du dénouement. C'est encore une preuve de l'importance que Racine accordait à ce rôle. Il a refusé à celui de Roxane les honneurs d'une dernière grande scène. (Cf. vers 1635.)

6. Ces vers résument toute la marche de la pièce qui a été conduite par la seule Atalide, par ses « artifices », ses « soupçons » et ses « caprices ».

Atalide exprime ici les sentiments qu'éprouvait le spectateur aux scènes m et IV de l'acte III.

ACTE V, SCÈNE XII

Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée 1735

Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée^.

Retenir mes esprits prompts à m'abandonner.

Ah! n'ai-je eu de Tamour que pour t'assassiner^?

Mais c'en est trop : il faut, par un prompt sacrifice,

Que ma fidèle main te venge et me punisse. 1740

Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos 3,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,
Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance;
Infortuné vizir, amis désespérés, 1745
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue;
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.
(Elle se tae.) ZAÏRE
Ah! madame!... Elle expire. O ciel! en ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur! * 1750

C'est la prière des morts

4. Il ne manquerait plus que cela. Ce serait un cadavre de plus ; il y en a déjà suffisamment. Hamlet seul peut-être offre un pareil amoncellement de morts et de mourants. Mais, guoi qu'en dise M[^]'deSéviffné, cette tuerie s'explique parfaitement. Ces deux derniers vers sont un peu faibles pour clôturer un chefd'œuvre. Aujourd'hui on les supprime à la représentation.

L'année qui suivit o<^'aj;of, Racine donnait Mithridate. C'était encore TOrient, mais l'Orient antiaue.

Jusque vers 1780, un acteur annonçait après la pièce celle qu'on jouerait à la représentation suivante. On ne chargeait jamais de cette annonce l'acteur qui venait de se tuer ou d'être tué. Cet usage existe encore dans les petites troupes de province.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/bajazettragdieoomoregoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.